

JOURNAL

DE

L'HOSPITALIÈRE



C'est vers 1900 que l'écriture de ce journal a commencé, d'abord, par une rétrospective construite à partir d'archives familiales. La rédaction du journal est faite jusqu'en 1880 par Alfred Fine.

1711

C'est le 16 avril 1711 que l'Hospitalière est devenue un bien de famille par l'acquisition que fit à cette date, suivant acte du notaire Boyer, Monsieur Michel Eyraud, de Monsieur Jean Drivet : « d'une propriété de terre, vignes, arbres, bâtiments et puits, de la contenance de dix neuf carterées deux destres (3 hectares, 89 ares, 88 centiares), située au terroir de Marseille, quartier des Gallades (des Aygalades) autrement dit le vallon de Cas, moyennant le prix et somme de 19 000 livres. »

La propriété ainsi acquise forme la partie de la propriété actuelle, longeant le ruisseau des Aygalades ou val de Caravelle, sur laquelle est édifiée la grande ferme.

Monsieur Michel Eyraud était le père de Mademoiselle Thérèse Eyraud, qui devait devenir le 17 août 1731, l'épouse de Monsieur Jacques Albert Fine, né le 8 Juin 1713, grand père de mon père.

La superficie de la propriété fut portée par Monsieur Michel Eyraud lui-même à 33 carterées environ (6 hectares, 76 ares, 81 centiares) par suite d'acquisitions successives faites les 22 Juin 1713, 11 Janvier 1716 et 22 Janvier 1722.

1716

La parcelle, acquise en 1716, comprenait bâtiment et puits et confrontait du couchant le chemin d'Aix correspond à la partie de la propriété actuelle sur laquelle se trouve la maison de maître. C'est là sans doute que le bisaïeul maternel de mon père et sa fille traversèrent la peste de 1720 et ce ne fut pas probablement sans y courir les plus grands dangers, puisque nous savons que la terrible épidémie fit 325 victimes dans le quartier des Aygalades.

1728

Monsieur Michel Eyraud mourut le 6 mars 1728 ; sa fille hérita de sa propriété. Elle la conserva telle qu'elle l'avait recueillie de son père jusqu'à sa mort qui survint dans les premières années de 1781.

Notre aïeule devait être sans doute une femme d'une vertu solide, à en juger par ces premières lignes de son testament public, reçu dans sa maison de la Grand Rue par Monsieur Cosse, notaire, le 23 Juillet 1779 : « Comme fidèle chrétienne, catholique, apostolique et romaine, elle résigne son âme à Dieu, à l'intercession de la glorieuse Vierge Marie et de toute la cour céleste ».

1781

Son mari, Monsieur Jacques Albert Fine semble lui avoir succédé dans la propriété de la campagne, puisque nous le voyons le 9 Juin 1781, acquérir une parcelle confrontant : « du midi et du couchant, propriété du dit sieur Fine »

1799

A sa mort, survenue le 13 Février 1799, son fils Louis Albert Fine mon grand-père, né le 2 Janvier 1752, hérita de la propriété de préférence à ses cinq sœurs alors survivantes.

L'année précédente 1798 et le 22 du mois d'Octobre, la campagne avait reçu la visite de deux experts nommés d'office par arrêté de l'administration centrale du département des Bouches du Rhône, rendu sur la pétition du « citoyen Jacques Albert Fine », à l'effet de procéder à l'estimation exacte des biens du dit citoyen, père du prévenu d'émigration, Louis Albert Fine. Elle fut estimée à 31 404 Fr. 90c.

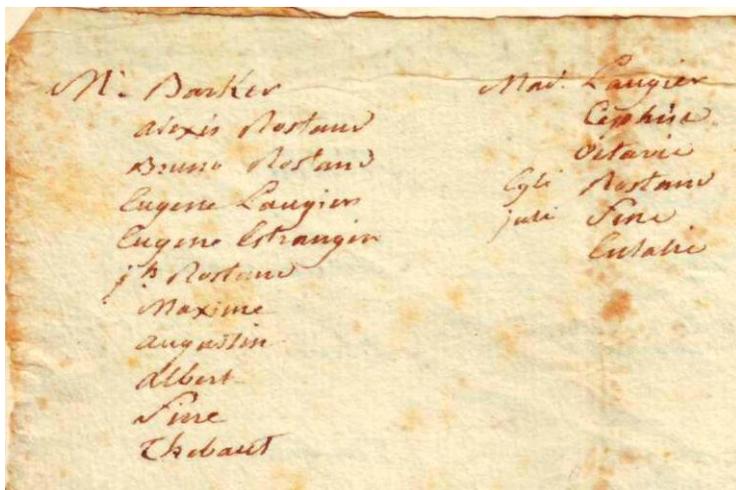
1806 et années suivantes

En 1806, Louis-Albert Fine achète la lisière couchant qui avait été autrefois la route d'Aix ; il fait procéder à l'agrandissement du logement qui consistait alors en un seul rez-de-chaussée et dont le couvert était à quatre pentes. L'aspect de ce qui est actuellement le bûcher laisse croire que cette pièce devait être autrefois la cuisine. Le logement fut rehaussé d'un étage et le couvert mis à deux pentes seulement. La dépense s'éleva à 5 000 livres. Cette transformation opérée, la maison comprit : au rez-de-chaussée, vestibule, salle à manger, salon, dépense, cuisine et une chambre ; au premier étage, 6 chambres ; enfin sous les combles trois ou quatre petites chambres. Elles avaient trois ouvertures à chaque étage au midi. Ce logement correspond à ce qui forme aujourd'hui le vestibule, le salon, la salle de billard, l'office et les appartements de dessus au 1^{er} étage.

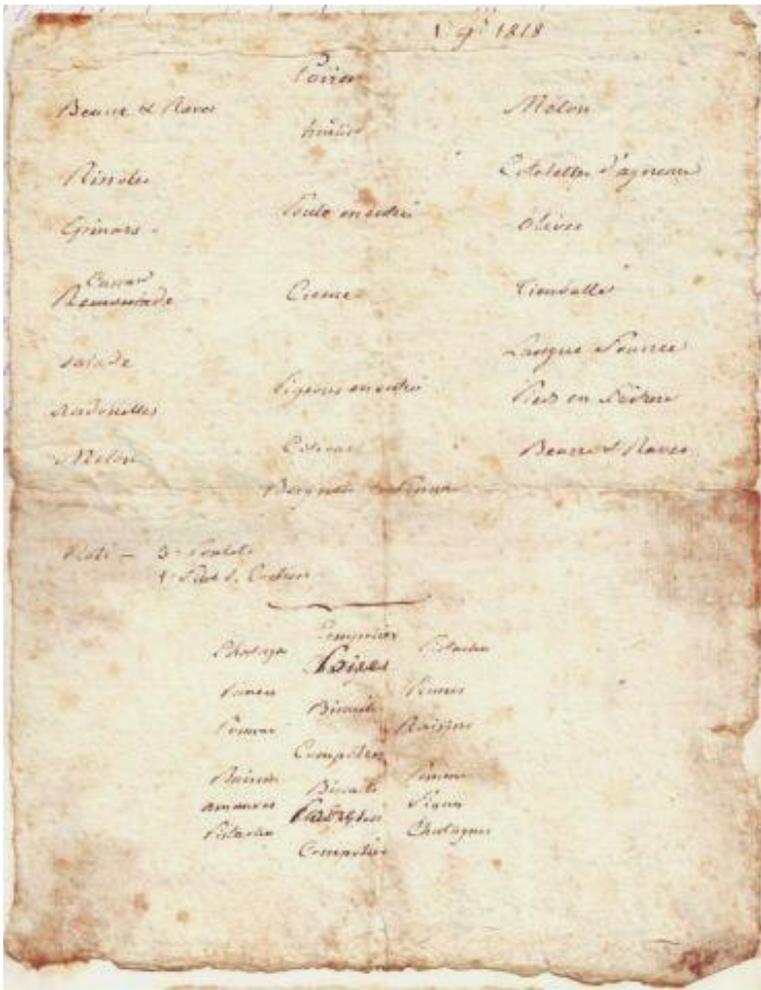
Alors, commencèrent les réunions de parents et les réceptions d'amis, chères au propriétaire de la nouvelle villa et qui valurent plus tard à la propriété la dénomination d'Hospitalière. On se groupe périodiquement chaque année autour de la table de famille, le 7 Août, pour la Saint Albert, le 22 Mai, jour de la fête de Julie Colomb, femme du maître de céans, pour la Pentecôte et la Toussaint. Parmi les hôtes assidus : famille Strafforello, Decormis, Bruno Rostand, Albert Laugier, Estrangin, Richaud, Roberty, Monsieur Jean-Baptiste Timon-David.

Voici quelques menus de l'époque et quelques listes d'invités :

La liste des invités au dos du menu suivant, daté du 1^{er} octobre 1818



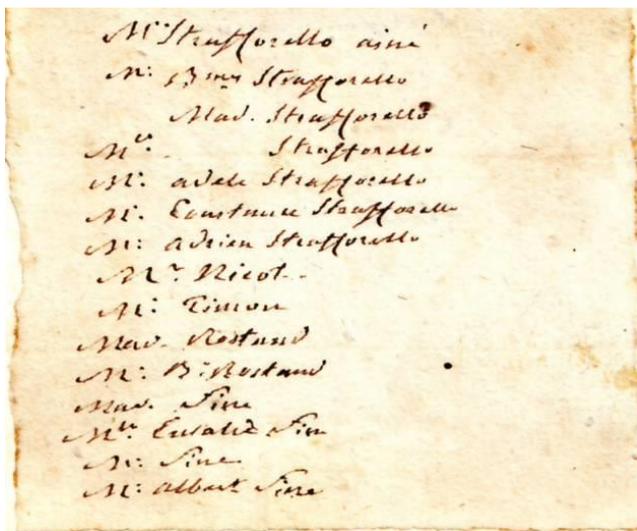
Mr Dartier ?
Alexis Rostand
Bruno Rostand
Eugène Laugier
Eugène Estrangin
J. Rostand
Maxime
Augustin
Albert Fine
Thibaut
Mad. Laugier
Céphine
Octavie
C. Rostand ?
Julie Fine
Eulalie



1^{er} 9 1818

Beurre & Raves	Poires	Melon
Rissoles	huilier	Cotelettes d'agneau
Epinars	Poule en entrée	Olives
Canard	Crème	Timballe
Salade	Pigeons en entrée	Langue fourrée
Andouilles		Pieds en friture
Melon	Citrons	Beurre et raves
	Beignets de Pomme	
Roti - 3 Poulets		
1 Filet de Cochon		
Chataignes	Compotier	Pistaches
(?)	Poires	Prunes
Pommes	Biscuits	Raisins
Raisin	Compotier	Pomme
Amandes	Biscuits	Figues
Pistaches	Poires	Chataignes
	Compotier	

Une liste d'invités en dessous du menu précédent



- Mr Strafforello aîné
- Mr B^{émy} Strafforello
- Mme Strafforello
- Mlle Strafforello
- Mr Strafforello
- Mme Adèle Strafforello
- Mme Constance Strafforello
- Mr Adrien Strafforello
- Mr Nicot
- Mr Timon
- Mme Rostand
- Mr B. Rostand
- Mme Fine
- Mlle Eulalie Fine
- Mr Fine
- Mr Albert Fine

Transcription des menus précédents

10 août 1828		
Olives	Oreillettes	Beurre et Raves
	{ Melon }	
	{ 2 Dindons }	
Canards	Petits patés	Timbale
cervelle en dame	huilier	pommes d'amour
Canard		
jambon glacé	{ Bouilli }	Remoulade
	{ Gâteau savoyard }	
	Citrons	
Fricandeau de veau	Petite patés	Poule
Beurre et radis		Salade
	Melon	
	3 Pigeons	
	Pêches au sucre	
B° Rostand	Eylé	Albert
Dinamari	(?)	Jules
Cuyane	Cystine	Titine
Maxime	Octavie	
Augustin	Julie	3
Dalmas	Eulalie	
Timon Reveu		
Timon	6	
Hypogène Laugier		
Adolphe		
Albert Laugier		
Fine		
Albert Fine		
Henri		
<hr/>		
14		

	Croutes au lait	
Figues	Citron	Melon
Poulets	Petits patés	Poisson ?
Salade		Concombres
Cotelettes	(?)	jambon
	Tarte	
Pommes d'amour	(?)	Fritures
Celeri au jus		Olives
	Petits patés	
Foye de veau		Timbales
	huilier	
Melon		Figues
	Poires en compote	
	Roti – 1 Dindon	
	3 Pigeons	
Le 7 Août 1821. Pour 18 Personnes		
La famille Laugier.....	5	
Lalauzier.....	3	
Timon.....	1	
Palepaste.....	1	
Br Rostand.....	3	
-----	4	
	<hr/>	
	17	

1832 à 1838

Jacques-Marie-Albert Fine, mon père devint propriétaire de l'Hospitallière par suite de donation que lui en fit son père dans son contrat de mariage, notaire Bouttier, du 15 Février 1832. Il épousa, le 16 Février 1832, Mademoiselle Constance Strafforello, fille de l'ancien député de Marseille, Monsieur Barthélemy Strafforello dont nous avons vu la famille figurer parmi les habitués de l'Hospitallière. Cet heureux événement devait, cinquante ans plus tard, lors des fêtes du cinquantenaire, inspirer à un des petits enfants de Monsieur Albert Fine (*Mademoiselle Louise Fine*) des vers charmants dont je ne puis m'empêcher d'extraire les suivants :

Quand le Printemps renaît on part pour cette terre
Depuis longtemps témoin des vertus des aïeux
Que l'on devait si bien nommée l'Hospitallière,
Où l'on ressent partout l'attrait mystérieux
Qu'éveille un souvenir d'enfance ou de jeunesse.
Là, se trouve un vieillard au bon et noble cœur
Qui, loin de sa patrie, en un temps de détresse
Avait connu jadis l'exil et le malheur.
C'est lui, qui vient attendre au seuil de sa demeure,
En galant chevalier l'épouse de son fils.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'il ne puisse voir l'heure
Où ses plus chers désirs doivent être accomplis,
Alors qu'un doux espoir sourit à sa tendresse.
D'honnêtes serviteurs, qui dans ces lieux sont nés,
Accueillent, à leur tour, leur nouvelle maîtresse
Dont l'aimable bonté les a bientôt gagnés.
De tant d'affection, de respect, entourée
Elle se prend bien vite à chérir, elle aussi,
Cette ancienne maison pour elle préparée,
Ce sol, objet constant des soins de son mari,
Mais ce qu'aime surtout, l'heureuse jeune femme
Ce sont les bons conseils et les soins empressés
D'une seconde mère, énergique et grand' âme,
Qui, dans les tristes jours que la France a passés
Avait, plus d'une fois, montré tout son courage.
Avec reconnaissance écoutant ses leçons,
Elle apprend à savoir gouverner un ménage
Et la comble, en retour, de mille attentions.
Digne d'être placée à si parfaite école
On la voit, en vertus s'enrichir chaque jour ;
Et quand Dieu sur son front, met la sainte auréole
De la maternité, ses enfants à leur tour
Ont en elle une mère attentive et prudente,

Qui se fait obéir aussi bien qu'adorer,
Qui toujours douce et ferme, active et vigilante
Par l'exemple, surtout, cherche à leur inspirer
L'amour de la vertu, du bien, de la sagesse,
Se montre femme forte, attachée au devoir,
Au soin de sa maison, consacrant sa jeunesse,
Aimant des malheureux, à relever l'espoir.
Levée avant le jour, ses serviteurs l'ont vue
De ses mains travailler et la laine et le lin,
Et de force et de grâce, elle s'est revêtue
Des perles qu'un navire apporterait de loin,
Seraient pour son époux une moindre richesse
En elle, il se confie et son ardent amour
Est le prix le plus doux qu'il donne à sa tendresse.
Dans les murs de la ville, il est grand à son tour.
On raconte de lui plus d'un trait admirable,
Et combien d'indigents savent bien mieux que moi
Comme à toute infortune on le voit secourable,
Et ses nombreux travaux bien des œuvres font foi,
Sans vouloir de repos, il reste sur la brèche,
Car il n'est pas de ceux que l'âge refroidit ;
Et maintenant encore son exemple nous prêche,
Son dévouement jamais un seul jour ne faiblit,
Ses desseins généreux à toute heure accessible,
Il sait leur immoler ses goûts, sa liberté,
Pour le bien, toujours prêt à tenter l'impossible.
Quand par un roi pervers, trahi, persécuté,
L'auguste souverain de l'Eglise immortelle
Accepte le denier offert par ses enfants,
C'est lui qui, de Marseille à la ville éternelle,
Est chargé d'envoyer leurs généreux présents.
Et le Pontife saint, devant qui tout s'incline,
Le récompense un jour de sa fidélité :
La croix du dévouement brille sur sa poitrine,
Honneur qu'il juge seul n'avoir pas mérité.
Plus tard, une autre joie est encore réservée
A ces deux cœurs remplis d'un filial amour
Pour l'Eglise de Dieu, leur mère respectée :
Du bien aimé Pie IX, à Rome, ils vont un jour
Entendre les accents, contempler le visage,
Baiser l'auguste main qui vient de les bénir
Doux instants que ne peut décrire aucun langage
Et que l'on voudrait bien ne voir jamais finir.

Mon grand père ne jouit pas longtemps du bonheur de son fils dans cette propriété dont il venait de lui faire don. Il mourut, en effet, le 24 Février 1833. C'était un chrétien de forte trempe ; il avait traversé à l'âge d'homme ces sanglantes années de la Révolution ; forcé d'émigrer, il était rentré dans ses foyers, encore plus attaché, si c'est possible, que par le passé à son Dieu, à son roi et à sa famille. Ne trouvons-nous pas la preuve de sa foi profonde et de son grand amour pour les siens dans cette page attendrissante à l'adresse de son fils, qui paraît avoir été écrite vers l'année 1825.

« Mon âge déjà avancé, mon bien aimé fils, me permet peu d'espérer que j'aurai la satisfaction de jouir de ton adolescence et moins encore de ton établissement en mariage. J'ose me flatter que les bons principes que ta tendre mère et moi avons toujours cherché à t'inspirer, fructifieront de plus en plus dans ton cœur, et que tes vertus et ta conduite dans le monde serviront d'exemple à tes enfants, comme celui de mon père a constamment été le mien. Conserve cette réputation intacte qui est le plus beau fleuron de l'héritage que nous laissons après nous.

Honore, respecte et chéris bien tendrement ta bonne mère, modèle de toutes les vertus. Ton caractère doux m'est un sûr garant que tu seras toujours docile et soumis à ses bons conseils. Prodigue-lui tes soins et ton amour, afin de me remplacer dans son cœur tout aimant ; veille sur sa santé pour la prolongation de ses jours que tu reconnaîtras de plus en plus être aussi nécessaires que précieux. Aime ta sœur et respecte-la comme une seconde mère ; rends-toi digne de ses bontés par tes égards que tu lui dois à tant de titres.

Fuis scrupuleusement toutes liaisons dangereuses ; elles nous conduisent au déshonneur. Ton bon cousin Bruno Rostand m'a promis de te tenir lieu de père et de te diriger à ton entrée dans le monde et dans la carrière du commerce. Laisse-toi diriger avec la confiance qui lui est due et témoigne-lui ta reconnaissance et la mienne par un redoublement d'affection.

Remplis exactement tes devoirs religieux et ceux de la société ; songe que je veille sur tes actions et que je prie pour toi.

Reçois ici ma dernière bénédiction paternelle »

Mon grand-père, contrairement à ses prévisions eut la consolation d'établir son fils, mais il n'eut pas la joie de presser dans ses bras l'enfant que ma mère portait dans son sein au début de l'année 1833.

Il laissait en mourant une fille, Eulalie, demeurée célibataire, née le 22 septembre 1786 de son premier mariage avec Polixène Colomb, et mon père, né le 11 Décembre 1807, de sa 2^{ème} union avec Julie Colomb, sœur de sa première femme.

Ma grand-mère et ma tante Eulalie vécurent dès lors avec mes parents. Nous voyons donc qu'ils furent pendant les années qui suivirent la mort de mon grand-père les habitants de l'Hospitallière ; ils s'accrurent rapidement par la venue en ce monde, de 1833 à 1842, des cinq aînés de mes frères et sœurs, Albert, Louise, Henri, et les deux Marie dont l'une malheureusement ne fit que passer sur la terre (du 29 octobre 1838 au 30 octobre 1839).

A cette époque, la ferme établie là où avait été la maison originaire de 1711, était occupée déjà depuis longtemps de père en fils par la famille Cas, constamment dévoué à ses maîtres et dont la religion et la probité ont toujours été en grand renom dans le quartier des Aygalades. Le père, maître Joseph, ses filles Madon et Clairon, son fils Pierre avec sa femme Catherine et les enfants de ces derniers habitaient cette ferme. Son autre fils Jacques, lors de son mariage, était venu s'établir à la Bonnette.

En 1835, le choléra sévissait à Marseille d'une manière terrible et ma famille fuyant l'épidémie fut s'installer durant quelques mois à Lyon, où mon père loua, avec les Laugier, un appartement sur le coteau de Fourvières. Ce dût être pour ma mère une dure épreuve que ce long voyage en diligence et en bateau sur le Rhône, avec deux jeunes enfants, laissant au foyer de la contagion bien des êtres aimés, son père, sa mère, ses frères et sœurs.

1839

Vers la fin de l'été 1839, mon père, en compagnie de sa mère et de Monsieur et Madame Michel Colomb, ses cousins, fit le voyage de Rome d'où il revint avec une bénédiction spéciale de Grégoire XVI pour sa famille naissante.

1842

En 1842, mon père voyant la maison devenir trop étroite résolut de l'agrandir. Les travaux furent achevés en 1843. La maison fut transformée en une construction importante, celle qui existe encore aujourd'hui, avec 7 fenêtres de façade au premier et 9 au second. Avant cette transformation, là où est la salle à manger actuelle était une remise, et là où se trouve la salle d'étude (remise de 1842 à 1894) était un large escalier à marches profondes, caladé en pierres, donnant accès à la grand' route.

À cette époque, la propriété était privée d'ombrages et d'agrément ; pendant les heures de chaleur on s'abritait sous les branches d'un alizier séculaire et d'un ormeau sur le devant de la maison ; une tente était aussi dressée chaque matin sur la petite terrasse entourée de bancs. C'est dans cet alizier que, plus tard, mes frères aînés installèrent un hamac où ils aimaient à se réfugier lorsqu'ils étaient par trop harcelés par les plus jeunes. L'après-midi, on descendait sur la grande terrasse ou dans le jardin anglais coupé en tous sens par des allées bordées de buis taillés à la mode du jour en diverses formes. On trouvait aussi un peu d'abri contre les rayons de soleil sous une grande tonnelle formée par des mûriers et au milieu de laquelle se trouve encore aujourd'hui le puits dont l'eau a toujours été renommée par sa fraîcheur. La propriété n'offrait que des vignes, des oliviers, du blé, hormis un jardin d'arbres fruitiers portant d'excellents fruits. La grande avenue, même dans la partie avoisinant la maison, ne recevait que le faible ombrage de quelques pins maritimes.

Mon père se rendait en ville chaque matin pour ses affaires, mais dès qu'il arrivait le soir, il quittait ses vêtements de citadin pour revêtir ceux de campagnard et s'en allait courir les champs, visiter ses travailleurs, arroser lui-même ses plantes, admirer les quelques fleurs qu'il cultivait avec

un soin jaloux dans des vases symétriquement rangés sur la terrasse. On sentait qu'il respirait à l'aise. Ses enfants aimaient à le suivre. Lorsque le soir, il tardait à revenir de la ville, ils allaient avec ma mère à sa rencontre jusqu'au sommet de la Viste où un grand aubergiste leur prêtait des sièges. Dès qu'ils apercevaient la voiture, c'étaient des cris de joie ; alors mon père s'arrêtait, les nichait tous dans sa voiture et la bande joyeuse faisait son entrée triomphante dans le domaine domestique.

L'année précédente, mon père avait obtenu, de l'Ordinaire, l'autorisation d'ouvrir une chapelle. L'état de santé de sa sœur Eulalie, devenue prématurément infirme, et l'éloignement de la paroisse des Aygalades à laquelle on pouvait difficilement se rendre en voiture, l'avait engagé à solliciter cette faveur insigne. On en choisit l'emplacement dans une espèce de cave s'ouvrant au levant sur la grande terrasse, on creusa plus profondément le rocher, on fit jouer la mine ; après quelques mois de travail, on eut enfin un petit oratoire bien dévotieux. Sur l'autel s'élevait un grand tableau ; un peu en avant de chaque côté une niche ornée des statues de la Vierge et de St Joseph. Au plafond était peinte une Assomption, tandis qu'un gracieux store orné d'un Saint Esprit se baissait sur le vitrage surmontant la porte d'entrée. A gauche, une petite porte donnait dans la sacristie meublée d'un chasublier et d'une armoire renfermant les linges d'autel. La chapelle était garnie de prie-Dieu et de chaises assorties dont quelques unes plus petites étaient réservées aux enfants ; un agenouilloir pour la communion séparait les assistants du célébrant. Ma mère si pieuse avait la permission de toucher le calice, ma sœur Louise l'aidait dans ses autres emplois de sacristine.

Mon père, si plein de foi, regardait comme un honneur de servir la messe quand il le pouvait ; dès que mon frère Henri fut en âge, il remplit à son tour l'office de servant, mais sa tenue laissait souvent à désirer car, aux observations de ma mère, il répondait : « Que voulez-vous, je suis tout désossé ! » La Nativité de la Ste Vierge, jour anniversaire de la naissance de ma mère, était la fête patronale de la chapelle qui étalait ce jour-là ses modes, ses richesses. Les dimanches, une personne de la maison devait toujours se rendre à la paroisse pour y entendre les annonces. Dans l'après midi, lorsqu'il n'y avait pas d'invités, la grosse cloche convoquait tout le monde à l'exercice. On psalmodiait les vêpres, on lisait un sermon suivi de la récitation du chapelet. Dans le début, le chapelain était un prêtre espagnol réfugié en France pendant la guerre ; Monsieur Bordas, ainsi se nommait-il, donnait aussi des leçons de latin à Albert et à Henri et faisait travailler Louise. Pendant ses heures de délassement, il jouait de la flûte dont il savait tirer des sons harmonieux. Il était pieux et instruit, les rapports avec lui étaient agréables. Il devait sans doute avoir une chevelure en broussaille, car je me souviens fort bien que lors qu'étant enfant, ma coiffure laissait à désirer, ma mère me disait : « tu ressembles à Mr. Bordas. »

À Mr. Bordas succéda Mr. Villèle, humble prêtre espagnol qui venait seulement le samedi soir pour la messe du dimanche. Un jour qu'il était fort enrhumé, on le voit après s'être mis à table pour souper, tirer de sa poche un long cascamèche noir pour se couvrir la tête ; il n'en fallait pas davantage pour provoquer l'hilarité de la jeunesse, mais un regard significatif de notre mère réprima une explosion de rire.

L'été de 1846 fut marqué par un triste événement ; le 20 septembre, le lendemain de l'apparition de Notre Dame de la Salette, bonne maman Fine était ravie à l'affection des siens. Deux ou trois jours auparavant, elle avait été transportée en ville où elle avait, durant sa maladie, manifesté le désir de mourir. Mise en voiture et au moment de quitter pour toujours sa chère campagne, elle se retourna vers la maison et la bénit. Ce fut à l'Hospitalière une grande douleur. Ma grand-mère, qui joignait à une énergie de caractère peu commune une grande bonté, était aussi une femme pleine d'esprit. Elle était à la Viste le centre des réunions de famille. Les Michel Colomb, les Laugier, les Rostand aimaient à s'y rendre. Après une de ces visites, notre cousin Henri Rostand ramenant sa mère en voiture à Marseille, ne ralentit pas assez l'allure de son cheval à la descente de la Viste, la voiture fut renversée et il se cassa le bras ; la fracture étant au coude, il ne recouvra jamais le libre mouvement de ce membre.

Après la mort de notre aïeule paternelle, les visites à Ste Marthe où habitait notre grand-mère Strafforello devinrent plus fréquentes et plus longues. La voiture de famille bien remplie partait de la Viste le samedi soir, on n'y revenait que le lundi, cela à peu près tous les 15 jours.

Le temps des vacances s'y passait très joyeusement ; tantôt mes frères construisaient une cabane en branchages où chacun avait sa petite cellule d'ermite, tantôt on cultivait un petit jardin cédé par mon père, on fabriquait de beaux cerfs volants qui planaient longtemps dans les airs ; on faisait des travaux de menuiserie grâce à un atelier bien monté ; mon père avait fait faire pour les enfants une forte petite voiture, chacun s'y attelait tour à tour pour promener les autres, mais ce qui avait surtout des attrait pour mes aînés, comme du reste pour nous plus tard, c'était d'imiter les cérémonies de l'Église ; une chambre avait été affectée à cet usage, il y avait un petit autel avec tous les objets nécessaires pour dire la messe, tous les ornements sacerdotaux, l'un célébrait, l'autre servait, tous faisaient les prières et les cérémonies liturgiques. De temps en temps on faisait de grandes processions avec un petit ostensor ; un fameux châle jaune, qui jouait un grand rôle, étendu sur quatre roseaux servait de dais, on jetait des fleurs, on chantait ; tout cela avec le plus grand sérieux, bien que parfois, *horreses referens*, la procession toute entière n'hésita pas à franchir d'un bond les murs de soutènement qu'elle rencontrait sur son parcours.

La soirée n'était pas moins agréable ; et d'abord à la tombée de la nuit, maman quittait son ouvrage, appelait ceux de ses enfants qui voulaient dire avec elle le chapelet en se promenant ; on pouvait se retirer quand la dévotion n'était pas de longue durée ; pour l'ordinaire, la petite escorte restait jusqu'au bout, puis ma mère embrassait ses enfants, d'où la dénomination de caresse du chapelet. Cet usage devait se perpétuer longtemps encore car quelques années plus tard, le bon père Rion, venu de Mongré pour accompagner les collégiens, ayant été témoin du fait, le raconta à son auditoire du haut de la chaire de la mission de France, trouvant sans doute très touchante cette tradition de la caresse du chapelet. Après le souper, on faisait une partie de cartes, de dominos ; mon père qui aimait beaucoup la musique désirait souvent entendre quelques morceaux de piano. A dix heures, on sonnait la prière à laquelle les domestiques se rendaient. Ma mère la faisait à haute voix. Il va s'en dire que dans la journée plusieurs heures étaient consacrées

au travail, hormis les jours d'excursions lointaines ou de grandes promenades sur les collines environnantes.

Il y avait aussi de vrais jours de fête, c'étaient ceux que bonne maman Strafforrello, ma tante Fanny, la famille Salles ou d'Astros venaient passer avec nous ; la première séjournait quelquefois vint quatre heures à la Viste, et le soir, cédant aux importunités de ses petits-enfants, cette bonne grand-mère, malgré son âge, se mettait au piano pour nous jouer le Petit Rien ou la Bataille de Prague.

Nos cousines Salles venaient tour à tour s'installer une semaine à l'Hospitalière et alors, que de charmantes causeries ou de bonnes lectures !

1848

De temps en temps, l'imprévu venait faire diversion à cette vie tranquille : un soir, en septembre 1848, mon père, ma mère et Louise se promenaient dans la grande allée ; tout à coup ils aperçoivent à travers les arbres un homme d'une taille gigantesque qui descendait l'escalier du petit portail sur la grand route qui avait dû rester ouvert et ils entendent ces mots adressés à mon père : « Bon Monsieur je vous ai découvert ! » Ma mère dit tout bas à Louise : « Cours chercher les domestiques ». Ma sœur se précipite dans la maison, elle veut appeler mais son émotion était si grande que la voix expire sur ses lèvres ; elle entre à la cuisine et dit tout bas à la cuisinière « Appelez tout de suite Joseph ». Celui-ci vint aussitôt. Les parents étaient en pourparlers avec cet étrange individu à l'air effaré. « Oui, disait-il, je ne suis pas un malfaiteur mais un déserteur. Dans un premier mouvement de colère j'ai tué mon général, je le regrette vivement, mais pour me soustraire à la punition de mon crime, je tâche de gagner la frontière. J'ai marché tout le jour, je suis dévoré par la soif, aussi suis-je heureux, monsieur, de vous avoir découvert pour vous demander un verre d'eau ». La charité ne pouvait se refuser à une telle demande ; on lui apporta de quoi se rafraîchir ce dont il remercia en disant « Je ne mérite pas tant de bonté, le bon Dieu vous le rendra, nous nous reverrons au Ciel. »

Une autre fois, on était à souper, lorsque des cris et des gémissements se font entendre sur la grand-route ; on sort en toute hâte et on trouve plusieurs hommes gisant dans la poussière mêlée de sang. C'était des bouchers revenant d'Aix dans de légers tilburys et se défiant à la course. Un ou deux de ces véhicules venaient de verser et un de ces individus était blessé, des secours lui furent apportés de l'Hospitalière et on aida à le remettre en voiture.

Bonne maman Fine avait occupé jusqu'à sa mort la chambre à une fenêtre au premier étage sur le devant. Notre tante Eulalie avait fait choix sur le même étage de la chambre nord dénommée plus tard chambre des saints. On avait fixé au plafond de l'alcôve un anneau et au moyen d'une corde qui y était assujettie notre tante se mouvait plus facilement dans son lit. En effet à mesure qu'elle avançait en âge, elle devenait de plus en plus impotente. Un jour, aidée de deux béquilles qu'elle avait été obligée d'adopter, elle descendait péniblement l'escalier pour se rendre à la salle à manger où on l'avait précédée pour le dîner, lorsqu'un grand bruit se fait entendre. Redoutant un malheur, on se précipite ; Monsieur l'abbé Bordas court le premier et après avoir constaté que

notre tante ne s'était fait aucun mal, il revient au devant des autres en s'écriant : « Ce n'est rien, ce sont les chevaux de Mademoiselle Eulalie qui ont pris le mors aux dents. » Les béquilles devinrent plus tard insuffisantes, on descendait alors notre pauvre tante dans son fauteuil et c'est ainsi qu'elle pouvait encore le dimanche arriver jusqu'à la chapelle.

Depuis l'agrandissement de la maison, la famille s'était augmentée de trois membres par la naissance de mes sœurs Noélie et Adèle et de mon frère Édouard.

1849

Le 10 octobre 1849, c'est moi qui vins au monde. Cette année-là, le choléra causait des ravages dans notre ville ; mon père toujours prudent avait décidé ma mère à faire ses couches à la campagne, sauf à prolonger la saison un peu plus que de coutume, aussi ce fut à l'Hospitalière dans la chambre à deux fenêtres au premier étage, qui était celle de mes parents, que je vis le jour. Cette chambre est aujourd'hui celle de Clotilde et la mienne. Ce fut l'abbé Espitalier qui me baptisa dans notre vieille église des Aygalades ; Albert et Louise me tinrent sur les fonts : la fête fut donc tout intime.

Quelques années plus tard, la chambre voisine fut témoin du sommeil léthargique qui s'empara de moi sans cause apparente et me tint sous son action durant 36 heures consécutives.

Cette même année 1849, une heureuse révolution commença la transformation du terroir de notre ville : l'eau de la Durance canalisée vint fertiliser notre banlieue. L'arrivée des eaux dans la commune fut l'occasion d'une brillante fête : en présence de toutes les autorités groupées à la Gavotte, Monseigneur les bénit solennellement. Pour orner le lieu de la cérémonie mon père avait prêté ses vases de fleurs et d'orangers de la grande terrasse. Il fût l'un des premiers à souscrire un abonnement. Jusque-là, la propriété n'offrait que des vignes, des oliviers, du blé. Entre l'allée de pins, bordée d'une haie, et la grand-route était un espace abandonné aux enfants ; ils y avaient établi leur petit jardin où ils construisaient des cabanes en rames de pins ; les jours de pluie, ils recueillaient les eaux d'écoulement de la route sur des pierres artistement arrangées en forme de cascade, et c'était pour tous une joie que de voir alors un peu d'eau dans ce coin de la campagne. Mais dès l'hiver de 1849-1850, mon père, grand amateur de sa bastide, la métamorphosa ; les prairies vinrent remplacer les terres à blé, un joli bosquet, vrai labyrinthe, fut planté au-dessous de la grande terrasse, étendu l'année suivante du côté de l'aire, embelli par des pièces d'eau, des bancs et des ponts rustiques.

L'abbé Espitalier était alors, à l'époque des vacances, précepteur de mes frères Albert et Henri ; il appartenait à une honnête famille d'ouvriers que nos parents connaissaient depuis longtemps. Quelques années auparavant, sa tante Nanette, au service de nos grands parents, prise d'un accès de fièvre chaude, s'était jetée de la hauteur d'un troisième étage, un dimanche, alors que tout le monde était aux vêpres aux Aygalades. Relevée comme morte par le vieux Joseph, notre paysan, elle avait du subir l'amputation d'une jambe. Elle mourut à un âge très avancé.

Son neveu avait dû à de vrais et précoces talents son éducation cléricale ; n'étant encore que diacre, il fut invité par M. le curé de Saint-Antoine à prêcher pour la première fois le jour de la Nativité de la Ste Vierge, fête patronale de sa paroisse. M. Espitalier composa avec grand soin son petit discours à la louange de Marie, l'apprit par cœur, priant ma sœur Louise de lui faire réciter. Le 8 septembre arrivé, sa mère, notre bonne Rose, cirreuse de nos appartements, femme de toute confiance, qui gardait notre maison de ville durant l'été et préparait le déjeuner de mon père, vint passer la journée à la Viste et fut bien fière d'entendre le premier sermon de son fils, qui s'en tira du reste fort bien.

Devenu prêtre, l'abbé Espitalier vint plus rarement chez nous à cause des charges de son ministère. Il célébrait le saint sacrifice avec une grande piété et cultivait la jeune âme de ma sœur Marie, âgée de six à sept ans, la conduisant quelquefois au bois anglais situé dans une partie solitaire de la campagne ; là, il fabriquait une petite croix avec des branches d'arbre, la fixait sur un rocher et lui apprenait à faire sa méditation. Dans la soirée, son âme d'artiste l'inspirant, il se mettait au piano et improvisait les airs les plus mélodieux.

À ses heures, il était poète, ainsi qu'en témoignent les vers suivants dédiés à sa croix du bois anglais :

Juillet 1849

A la Viste, sur mon rocher, auprès de ma croix solitaire, faite par mes mains

Frappe ! Frappe seigneur mon néant s'abandonne !
Sans crainte, tout entier, je me livre à tes coups.
La Croix est mon soutien, l'épine ma couronne ;
Appesantis ton bras ; tes tourments sont si doux !

Que d'ennuis ! Que de pleurs ! sur cette triste terre !
Que la vie à mon cœur est un poison mortel !
Mais s'il faut, ô mon Dieu, tout souffrir et se taire,
Je saurai supporter, même l'exil du Ciel.

La croix ! toujours la croix ! c'est tout ce que j'implore !
La croix ! toujours la croix ! c'est là tout mon bonheur !
Si ce n'est pas assez, je te demande encore
D'y vivre suspendu, sans goûter sa douceur !

19 juillet 1849

A Sainte-Marguerite, sous le grand chêne, en face du sanctuaire de Notre Dame de la Garde, de la chapelle de Saint-Joseph :

Qui brisera les fers qui retiennent mon âme ?
Quand pourrai-je quitter cet ennuyeux séjour ?

Pourquoi me refuser ce que mon cœur réclame ?
Pourquoi dans cet exil captiver mon amour ?
Je me meurs chaque jour sous le poids qui m'opprime
Chaque jour, la douleur vient briser mon espoir ;
Chaque pas dans la vie augmente ma tristesse
O mort ! Hélas jamais ne pourrai-je te voir !
Ma vie est une mort ! Loin de toi, je soupire,

O Jésus, par amour, ouvre-moi le tombeau !
Les horreurs ne sont rien auprès de mon martyr,
La mort n'est qu'un sommeil, la tombe qu'un berceau !
Ne tarde plus, mon Dieu, vient briser la barrière
Qui retient mon amour dans la captivité.
De mon pied dédaigneux, je frapperai la terre,
Pour prendre mon essor vers l'immortalité !
Vain espoir !... Attendons... il faut souffrir encore !
Longtemps dans cet exil doit gémir mon amour,
L'heure n'est pas venue où doit luire l'aurore,
A mes cris déchirants, le ciel se montre sourd !

7 août à la Viste

Eh ! bien, je me soumets ! J'inclinerai la tête
Sous les flots écumants de la mer en fureur ;
Déchaîne tous les vents, redouble la tempête
Ballote mon esquif, souffrir, c'est mon bonheur.
Pas de pitié, Seigneur ! Achève ta victime,
Frappe, frappe toujours, glaive de l'Eternel ;
Refuser de souffrir, le pourrai-je sans crime ?
Oh ! non, voilà mon cœur, étends-le sur l'autel.
S'immoler, c'est aimer ; mes biens, mon cœur, ma vie,
Plus rien ! Enlève tout... le rien seul m'appartient.
Et même que ce rien, dans ma longue agonie
Ne puisse pas jouir des douceurs de son rien !
Plus rien ! riche trésor... plus rien sur cette terre...
Non, plus rien qu'une croix, c'est assez pour souffrir
Assez pour s'immoler au Dieu que je révère !
Que j'y reste cloué jusqu'au dernier soupir !

Une remarque : ces vers ont été inspirés au prêtre qui m'a donné l'eau du baptême ; ils ont été composés à la Viste, lieu de ma naissance, et à la chapelle de Saint-Joseph du Cabot où je devais, 30 ans plus tard, recevoir la bénédiction nuptiale

1851

Le 13 février, 1851, ma sœur Noélie nous était enlevée après une courte maladie à l'âge de huit ans et cinq mois ; elle l'avait eu la consolation de faire sur son lit de mort la Première Communion. Cette fin prématurée ne pouvait pas laisser indifférent cet excellent abbé Espitalier qui, depuis quelques années pendant la saison des vacances, partageait notre vie de famille. Il composa à cette occasion ces touchantes strophes :

C'était un ange de la terre, c'est un ange dans les cieux
Elle n'est plus cette fille chérie
L'objet de tant d'amours !
Elle n'est plus ! Au printemps de la vie
Le ciel brise ses jours !
De fleurs, de fleurs, parons sa bière
Séchons les larmes de nos yeux.
C'était un ange de la terre
Et c'est un ange dans les cieux.

Le jour s'annonçait sans nuage,
L'air calme était serein et pur,
La tempête sans voix ne couvrait point d'orage,
La mer dormait sur le rivage
Le ciel brillait sur son azur,
Fleur du printemps, tu commençais d'éclorre,
Jeune rose d'hier, tu montais vers les cieux ;

Tu n'avais encore qu'une aurore
Et déjà ton front pur était si radieux,
Que j'aimais, pauvre fleur, à contempler ta grâce,
Ton éclat ravissant, ta beauté, ta fraîcheur,
Que j'aimais ton parfum et ta vive couleur,
Comme un cœur virginal, tu n'eus jamais la trace
D'un souffle corrupteur.

Elle n'est plus cette fille chérie
L'objet de tant d'amours !
Elle n'est plus ! Au printemps de la vie
Le ciel brise ses jours !
De fleurs, de fleurs parons sa bière,
Séchons les larmes de nos yeux,
C'était un ange sur la terre
Et c'est un ange dans les cieux.

Les noirs orages

Couvrent les cieux
D'un voile affreux,
D'épais nuages
Aimable fleur,
Courbe la tête !
C'est la tempête,
C'est le Seigneur,
Ton beau calice
Perd sa fraîcheur.
Purs délices
De notre cœur,
Et ta corolle
Qui n'a qu'un jour,
Fleur, s'étiole
C'est sans retour !
Ah ! tout s'efface,
Ton front brisé
Et tout froissé
N'a plus de grâce,
Plus de beauté !
La mort s'avance
Pour te flétrir,
Plus d'espérance,
Il faut partir !...

Elle n'est plus cette fille chérie
L'objet de tant d'amours !
Elle n'est plus au printemps de la vie !
Le ciel brise ses jours !
De fleurs, de fleurs, parons sa bière,
Séchons les larmes de nos yeux ;
C'était un ange sur la terre
Et c'est un ange dans les cieux.

Elle disait sur sa couche dernière :
Demain je ne te verrai plus...
Console-toi, ma bonne mère,
Car demain je verrai mon Père,
Demain j'embrasserai Jésus.
J'ai vu l'arrêt tracé d'une main divine,
Dieu me l'a dit...il faut mourir,
Sur cet arrêt mon front s'incline...
Non, demain, plus souffrir.

Enfant, d'où te vient ce courage ?
La mort n'a-t-elle point d'horreur ?
D'où vient pourtant que ton visage
Calme et riant sous ce présage
Sourit à la mort sans frayeur ?
C'est qu'un rayon de la patrie
A brillé sur ton jeune cœur,
Et que ton cœur, dégoûté de la vie
A soif de l'éternel bonheur.
Peut-être un ange est venu te sourire
Brillant d'un éclat sans pareil :
Il t'a montré la tombe où ton bonheur expire
Où la nuit fait place au soleil !
Et tu disais sur ta couche dernière,
Demain je ne souffrirai plus,
Console-toi ma bonne mère,
Car demain, je verrai mon Père,
Demain j'embrasserai Jésus.
De fleurs, de fleurs, parons sa bière
Séchons les larmes de nos yeux,
C'était un ange sur la terre,
Et c'est un ange dans les cieux !...

Mais avant de quitter la vie,
Jésus vient lui donner le gage de l'amour,
Il veut que de son corps, son âme soit nourrie,
Avant de l'élever au céleste séjour,
Il veut orner son sanctuaire,
Ce vase pur de chasteté,
Des purs rayons de sa lumière,
D'un éclat de divinité !
Enfant, c'est ton Dieu qui s'avance !...
Oui, tréssaille d'un doux bonheur !
Car c'est le Dieu de l'innocence,
C'est le Dieu de ton jeune cœur
« O bonheur plein d'ivresse !
Quoi, Jésus vient à moi !
Ah ! quel amour me presse
De me joindre à mon roi !
Mon cœur soupire,
Mon âme expire
Que je désire m'unir à toi.
Tout éprise des charmes

De ton cœur généreux.
Je sens d'heureuses larmes
Mouiller mes yeux !
Pars maintenant, colombe immaculée,
Va, prends ton essor vers le ciel,
Car l'air de notre vallée
N'est pas son air natal.
O jeune âme exilée,
Du séjour éternel !
Et puis...un doux soupir s'exhale de sa bouche,
La voix se tait...et ne bat plus son cœur,
Les anges qui pleuraient au dessus de sa couche,
Avec eux dans le ciel ont emporté leur sœur,
Elle n'est plus l'aimable Noélie,
L'objet de tant d'amours !
Elle n'est plus ; au printemps de la vie
Le ciel brise ses jours !
De fleurs, de fleurs, parons sa bière
Séchons les larmes de nos yeux,
C'était un ange de la terre
Et c'est un ange dans les cieux !

Malheureusement, la santé du saint prêtre déclina rapidement et, jeune encore, il échangea les amertumes de la terre pour les joies du ciel.

Un autre prêtre, celui là vénérable par son âge et ses vertus, vint séjourner plus ou moins longtemps à la Viste ; le révérend Père Nicot, ancien curé de St Antoine, ami de la famille, était entré à la Trappe peut-être par un excès de ferveur, car il était dévoré du zèle apostolique.

Envoyé en Algérie pour la fondation de Staouli, le Révérend Père Marie Michel, c'était son nom de religion, revenait de temps à autre en France, recueillir des aumônes pour son monastère qui, dans le début, connut toutes les privations. Il portait alors le saint habit ecclésiastique et pouvait suivre le régime de ses hôtes. Nous étions heureux de lui offrir l'hospitalité, de refaire sa santé délabrée, d'adoucir son genre de vie si austère. Rien de plus aimable que la conversation de cet homme de Dieu, qui, sans fatiguer, parlait avec onction des choses spirituelles, se faisait tout à tous ; maîtres, domestiques, enfants, paysans, chacun recevait à l'occasion, une bonne parole, un encouragement.

Une fois son séjour à la Viste se prolongea plus que de coutume et il nous apprit que, pour de bonnes raisons, il avait été relevé de ses vœux et ne rentrerait plus à la Trappe. L'histoire parle qu'il s'était soumis à la règle sévère de son ordre pour obtenir la conversion d'une âme, et ce ne fut qu'après 22 ans de cette vie austère qu'il fut exaucé.

Ce saint homme était souvent atteint de longues insomnies ; Suzette notre femme de chambre, qui était pleine d'attentions pour lui, lui montait alors, le soir, un de ces fauteuils à balançoire du vestibule ; il s'en montrait très reconnaissant, ne pouvant trouver que là un peu de repos. Cette excellente Suzette, après être restée de longues années à notre service, devait nous quitter fin avril 1865, pour aller tenter fortune en Egypte. Quant au Père Nicot, nommé aumônier de l'hospice de la Charité, puis curé de village ; il put alors donner libre cours à ses aspirations apostoliques ; mais peu de temps après, il allait recevoir (je crois en 1859) la récompense de ses éminentes vertus.

1852

L'été de 1852 s'écoula tristement ; mon père avait perdu à la date du 3 Janvier, sa sœur aînée, notre bonne tante Eulalie, pour laquelle il avait une véritable vénération.

La Sumiane était alors habitée par les dames Siméonis dont le voisinage était fort agréable ; au moyen d'un pont, simple planche jetée sur le ruisseau des Aygalades en face de notre ferme, on se visitait souvent. Madame Siméonis veuve d'un colonel, avait mille anecdotes à raconter ; privée d'enfants, elle reportait sur nous ses caresses, nous invitait à goûter, s'intéressait à nos jeux. Elle avait souvent chez elle des amis ou parents, entre autres, sa sœur, Mme Barthe, veuve d'un ancien attaché militaire à Berlin pendant les guerres du premier empire, ou bien encore, sa nièce, Mme l'amirale Bruat, femme charmante, d'une piété solide et de beaucoup de jugement, qui devint plus tard sous-gouvernante du prince impérial. Mme Siméonis vivait avec sa sœur Mlle Caroline Espariat, dont les tics nerveux du visage nous exposaient souvent à la tentation d'un sourire mal placé. Ces dames avaient la permission d'assister le dimanche à la messe chez nous. Quand il arrivait quelques fois que le prêtre manquait, afin de leur éviter une course inutile, il était convenu que, le samedi soir, un drapeau blanc arboré au coin de la terrasse serait le signal de la messe pour le lendemain.

Nous avions aussi pour voisins la famille de Foresta dont le père fut pendant de longues années chambellan du comte de Chambord. Nous avions des relations très suivies avec cet homme, d'une politesse exquise, et dont la fidélité à son roi ne défailloit jamais.

D'un autre côté, c'était la famille Salavy qui habitait la Sonsine et avec laquelle les rapports, tout en étant courtois, étaient loin d'être aussi intimes. Du reste, en septembre 1850, des difficultés qu'il est impossible de passer sous silence surgirent entre nos deux familles et mirent fin pour de longues années à toute relations. Il s'agit du mémorable procès qui ne dura pas moins de 5 ans, du 24 septembre 1850 au 16 août 1855 et dont voici en deux mots l'historique.

Les habitants de l'Hospitalière empruntaient, pour se rendre au village des Aygalades dont dépendait la propriété, un ancien chemin public descendant de la grand route au devant du grand portail jusqu'au ruisseau de Caravelle et longeant ensuite la rive droite de ce ruisseau jusqu'au pont de Cas à travers plusieurs propriétés. L'usage de ce chemin ou sentier était d'une grande utilité pour nous, car c'est aux Aygalades que nous nous rendions pour le service divin, et c'est là que nous trouvions les ressources nécessaires aux approvisionnements du ménage.

La Viste n'était alors qu'un hameau. En absence de ce chemin nous aurions dû, pour communiquer avec le village, emprunter la carraiade au nord de la campagne ou bien le chemin qui partant du milieu de la montée de la Viste passe en dessous de la propriété Timon-David. C'est de ce sentier pourtant que monsieur Salavy voulut nous contester le droit de nous servir, en élevant un mur en travers. Mon père lui intenta un procès, d'abord au possessoire, puis au pétitoire. Par arrêt du 16 août 1855, la cour d'Aix lui donna complètement raison. Le procès n'avait pas coûté à mon père moins de 8 757 f 40 c.

Cette grande lutte judiciaire avait altéré forcément les rapports d'amitié et de bon voisinage de nos deux familles. En 1862 il y fut apporté un terme par une convention dont l'une des clauses fut la concession, par Mr Salavy à mon père, d'un chemin carrossable à l'extrémité nord de la Sonsine mettant en communication directe notre propriété avec le chemin de St Joseph à St Antoine.

1853

En 1853 et 1856, mon père augmente la propriété par les acquisitions Roche et Gastinel. La Bonnette cesse dès lors de n'être reliée à la campagne que par une étroite langue de terre. La Bonnette ! ce coin charmant de la campagne, comment nous appartient-il ? Mystère. Il en est fait mention pour la première fois dans l'acte d'acquisition Roche du 5 octobre 1859 ; il ne nous appartenait pas encore en 1798. Ne serait-ce pas mon grand-père Louis-Albert Fine qui l'aurait achetée ? Nous savons qu'il possédait à la fin du siècle dernier une maison, rue Bonneterie, qu'il vendit plus tard ; n'en aurait-il pas appliqué le prix à l'achat de cette partie de la propriété, d'où le nom Bonnette ?

1855

C'est dans les errata, en fin du volume, que nous trouvons le passage suivant.

1855 et suivantes

Nous allons aux processions de la Fête Dieu, du Mont Carmel et de l'Assomption qui se font dans la propriété de Castellane aux Aygalades. Les processions se déroulaient sous les grands ombrages du château.

Nous assistons chaque année aussi à la distribution des prix de l'école des frères qui se fait sur la terrasse des pins aux Aygalades, chez Monsieur Falque. Il y a toujours quelque comédie pour égayer cette fête.

Chaque été nous rendons visite à Mr et à Mme César Ancy à Saint Jérôme et à Mr et Mme Camille Ancy au Canet. Un jour, Mr Camille Ancy était venu passer la journée à l'Hospitalière avec sa famille ; quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous apprîmes le lendemain matin qu'il était mort subitement pendant la nuit !

1856

L'acquisition de 1856 comprenait également deux autres tènements distincts dont mon père ne conserva pas longtemps la propriété. L'un consistait en une colline complantée de jeunes pins sur le chemin des Maillans.

1858

En 1858, mon père donne une nouvelle issue charretière à la campagne sur le chemin de St Antoine, par l'acquisition d'un droit de passage à travers la propriété Villard, le long du ruisseau des Aygalades. Cette même année, grande partie de plaisir à Roquefavour avec les familles Salles et Adolphe Teisseire.

L'Hospitalière, depuis la sortie d'Henri des Minimes, était des plus animée, bien que ce cher frère eût passé l'âge où, pour prévenir les accidents auxquels sa grande espièglerie aurait pu l'exposer, ma mère le tenait attaché à un arbre par une longue corde qui ne lui permettait de se mouvoir que dans un rayon restreint.

Mes frères aînés avaient remonté le poste de la Bonnette et durant la saison d'automne, tous, du plus grand au plus petit, nous employions bon nombre de nos soirées à hacher des figues sèches pour préparer la nourriture de leurs appeaux et plus particulièrement des grives. Nous nous amusions aussi beaucoup à la chasse au vif : une longue thèse bien touffue s'étendait dans la prairie près du lavoir des paysans ; nous tendions des filets dans la partie centrale, puis armés de bâtons, nous faisons une battue en règle, en partant de chaque extrémité ; les oiseaux effarés s'enfuyaient et dans leur effarement se précipitaient dans les filets.

Une des grandes occupations d'Henri était encore la confection des ballons ; nous le secondions de notre mieux en l'aidant à découper et à coller sur le billard les diverses pièces qui devaient rentrer dans sa composition ; puis une occasion s'offrant, nous lançons le ballon dans les airs à la grande joie de tous les assistants et à la stupéfaction de notre jeune sœur Léonie qui dès l'été de 1853 était venue grossir notre famille.

De 1858 à 1863

Edouard et moi eûmes successivement pour précepteurs pendant les vacances les abbés Lamatte, Garcin et Bravet.

Une année, Mr l'abbé Garcin fut invité par le curé des Aygalades, à l'occasion de la fête de l'Assomption sans doute, à donner un sermon dans l'église du village ; c'était une des premières fois que ce jeune ecclésiastique prenait la parole en public ; aussi, fûmes-nous tous l'entendre avec une curiosité bien naturelle.

De retour avec lui à la campagne, je lui demandais de vouloir bien me permettre de lui faire connaître mes impressions sur son sermon. Je dus l'apprécier à sa juste valeur, car ma mère aimait à rappeler ensuite mon jugement, notamment sur ses gestes un peu courts.

1863

Mr l'abbé Bravet, qui passa avec nous les vacances de 1863, était un marcheur infatigable : un jour nous partîmes avec lui, Albert, Edouard et moi, en chemin de fer jusqu'à Miramas, de là à pied jusqu'à Salon où nous dînâmes, puis après midi nous repartîmes et, en suivant cette interminable route droite de Salon à St Martin de Crau, fûmes surprendre notre oncle Amédée au mas de l'Olivier.

Ce fut l'année où mon père transforma l'allée, qui met en communication le bosquet avec la ferme. Cette allée ne rejoignait pas alors celle des voitures ; elle descendait en ligne droite entre deux rangées d'oliviers et je vois encore l'abbé Bravet travailler avec nous à abattre ces vieux arbres.

De ces trois ecclésiastiques, deux ont disparu. Monsieur l'abbé Garcin dont la carrière apostolique s'ouvrait sous les plus heureux auspices mourut jeune encore. Monsieur l'abbé Camatte est également décédé après avoir rempli le ministère paroissial et occupé une aumônerie. Monsieur l'abbé Bravet, seul survivant, est depuis peu de temps curé de St Théodore.

1864

Les deux lignes suivantes sont notées dans les errata de fin de volume.

On fait des réparations importantes à la grande ferme ; on crée un grenier et un fruitier. La dépense atteint 13 000 francs.

En 1864 au mois d'août, Edouard venait d'être reçu bachelier. Un beau jour, sous les ombrages de la grande allée, l'idée germe à plusieurs des nôtres de solliciter à cette occasion une récompense exceptionnelle ; on forme le projet d'un voyage à la Grande Chartreuse et à la Salette ; le soir, quand mon père revient de la ville, on lui soumet le plan, il l'accueille avec bonté et quelques jours après, 10 août, mon père, ma mère, Henri, Edouard, Adèle, Léonie et moi exécutions ce délicieux voyage qui nous tint une semaine entière éloignés de l'Hospitalière.

1865

Le 30 mai 1865, une pieuse cérémonie avait lieu dans notre chapelle : Mr l'abbé Timon-David bénissait l'union de mon frère Albert avec Melle Marie Ancy, sœur de sa première femme, en présence d'un petit groupe de parents. En vue de cette fête, mon père avait fait embellir la maison : de cette année datent en effet, le carrelage en mosaïque et les fresques du vestibule, le remplacement par une porte vitrée de la lourde porte pleine donnant entrée au logement, le parquetage et le sous-bassement en bois de la salle à manger. Durant le voyage de noces, du 30 mai au 29 juin, les deux filles d'Albert, Louise et Noélie, séjournent à l'Hospitalière.

En même temps que mon père améliorait son logement, il faisait faire à la grande ferme des réparations rendues nécessaires par son état de délabrement. Elles furent importantes puisqu'elles se chiffèrent par une dépense de 13.000 f. environ.

Cette même année 1865, à la suite de démarches auxquelles mon père fut activement mêlé, l'autorité diocésaine ouvrit, à la Viste, une chapelle de secours dépendante de la paroisse des Aygalades. C'était pour notre propriété un précieux avantage. On aménagea dans un bâtiment de la campagne Gavot un bien modeste local dont Notre Seigneur consentit à faire sa demeure provisoire.

Quelques années après, la Viste fut érigée en paroisse. On amassa à grand peine les secours nécessaires à la construction d'une église ; Mr l'abbé Pin en devint le premier desservant. On peut dire que cet excellent curé et mon père furent les promoteurs de cette œuvre ; l'un et l'autre payèrent de leur personne et leur souvenir demeurera inséparable. Comment ne pas les unir en effet dans une même pensée, quand, en contemplant l'intérieur de l'église, on rencontre les images des saints patrons de ces deux zélés chrétiens, St François-Xavier et St Albert, reproduites sur les petits vitraux au bas des nefs latérales. Mes parents qui étaient des dévots du Sacré Cœur firent don plus tard du vitrail placé au-dessus de l'abside.

La séparation du quartier de la Viste de la paroisse des Aygalades ne se fit pas sans de cruels déchirements de cœurs. Le jour de la délimitation des deux paroisses par Mr Pontier, vicaire général, le curé des Aygalades, Mr Dherbe, ne pouvait plus se résigner à se séparer de ses chères ouailles.

Ce bon curé venait de temps en temps dîner à la campagne. Fut-il amusant la fois où il arriva portant dans un mouchoir noué aux quatre coins, du jambon que la bouchère avait eu la simplicité de lui confier à notre adresse ! Il ouvrit la porte du salon et présentant le paquet, il dit, en accompagnant cette phrase du rire saccadé et bon enfant qui lui était particulier : « C'est moi qui porte le dîner. »

Une autre fois, nous étions tous réunis au salon jaune, ma grand mère Strafforello était au milieu de nous ; la conversation roulait sur les temps anciens. Bonne-Maman nous parlait des grands gestes du légendaire baron Reynaud de Crest, pour le mieux contrefaire, elle s'était mise à genoux et simulait les gigantesques signes de croix qu'il avait l'habitude de faire lorsqu'il entrait dans une église. Cette mimerie nous égayait très fort, lorsque tout à coup, à travers la porte vitrée, apparût la silhouette de l'excellent curé Dherbe. Le spectacle inusité dont il est témoin excite son hilarité ; la nôtre va en augmentant et notre grand-mère, persuadée qu'elle en est la cause, accentue bien davantage ses gestes démesurément grands, jusqu'au moment où elle s'aperçoit de la présence de l'auguste visiteur.

Avant Mr Dherbe, les Aygalades avait eu pour curé Monsieur l'abbé Audric, d'impérissable mémoire. C'est lui qui, un jour prêchant à ses congréganistes sur la méditation et leur développant les conditions d'une bonne préparation à cet exercice de piété, leur recommandait d'être à jeun, ajoutant : « Ainsi moi, je me sentirais incapable de méditer l'après midi les jours où je vais dîner chez Monsieur Fine ».

C'est de l'Hospitallière que trois mois après le mariage d'Albert, le 31 août 1865, Edouard partait pour le noviciat. Je me souviens encore des pénibles adieux qu'il nous fit sur la terrasse. Qui nous eut dit alors que nous le retrouverions trente-cinq ans après, à Rome, assistant du Révérend Père Général, ayant franchi tous les degrés de la hiérarchie, recteur, supérieur, provincial.

Ce départ pour le couvent n'était pas le premier : en juillet 1861, notre sœur Marie était partie de la Viste pour le Carmel, accompagnée de nos tantes Fanny Strafforello et Adèle Salles. Du reste, Ste Thérèse s'est fait une large part à l'Hospitallière puisque Marie Cas, fille de Pierre, et sa cousine du même nom, fille de Jacques, se sont plus tard enrôlées sous sa bannière.

C'est, je crois, cette même année, que notre oncle Adrien, notre tante Mathilde et leur fille Jeanne vinrent séjourner quelques semaines à la Viste. D'autres avant eux étaient venus y faire une cure d'air. Benjamin enfant, après une grave maladie, y avait passé une partie de sa convalescence. Notre tante d'Astros, après la naissance de Léon, était venue s'y remettre de ses couches.

1866

En 1866, du 7 au 13 août, mon père, ma mère, Léonie et moi, faisons le voyage de Clermont-Ferrand pour aller rendre visite à Edouard novice.

A dater de cette année et à peu près périodiquement durant les années suivantes, pendant l'octave de la Fête Dieu, la procession du St Sacrement se déroulait dans la campagne. Grands et petits travaillaient à la décoration du reposoir que nous étions heureux d'élever à Notre Seigneur, tantôt contre la façade de la maison dans l'axe de la grande allée, le plus souvent entre les quatre platanes les plus prêts de la terrasse.

1867

En 1867, mon père et ma mère, qui n'avaient auprès d'eux aucun de leurs enfants, furent à Rome au mois de juin assister aux fêtes du 18^e centenaire de St Pierre. Aussi l'Hospitallière resta-t-elle déserte jusque vers le 18 juillet. Mais quelques jours après l'installation de nos parents, la vie y entraît avec les trois enfants aînés d'Henri qui y séjournèrent durant le voyage de leur père et mère à l'exposition.

Dans les premiers jours d'août, nous fûmes vivement émus à la nouvelle d'un attentat qui venait de se commettre sur la route d'Aix, près de l'auberge de la Mounine. Une des diligences des Alpes qui, tous les soirs passait devant la campagne, avait été arrêtée par des gens armés qui voulaient s'emparer du courrier ; des coups de feu avaient été tirés sur la voiture et le postillon mortellement atteint. L'arrivée d'une seconde diligence qui suivait d'assez près la première avait mis les assassins en fuite. Les auteurs de cette audacieuse arrestation tombèrent bientôt entre les mains de la justice ; sur les quatre qui furent condamnés à mort, trois payèrent de leur tête sur la place publique de notre ville, leur horrible attentat.

C'est à Montpellier où je me trouvais avec mon père pour subir les épreuves du baccalauréat que nous apprîmes cet affreux événement.

1868

Notée dans les errata de fin de volume la phrase suivante.

Les façades de la maison sont refaites ; on les peint façon pierres rustiques.

L'année suivante, notre installation à la campagne fut retardée par la naissance de Joseph Decormis, qui vint au monde le 28 mai dans la maison boulevard du Nord 4, attenant à la nôtre. Ma mère voulut attendre, pour aller prendre ses quartiers d'été, que ma sœur Adèle fut assez bien pour aller elle-même prendre les siens au Canet.

1869

Cette même année et la suivante, mon frère Henri ayant été appelé par ses affaires dans le Vaucluse, avait loué, près de Villelaure, le Château Double ; nous fûmes avec mes parents et Léonie y passer quelques jours. Une fois, Henri nous mena de là en voiture visiter la Fontaine de Vaucluse.

1870

En 1870, notre vieille ferme de la Bonnette tombant en ruines, mon père la remplace par la construction, transformée plus tard en maison de maître et actuellement occupée par la famille Lavielle. Il employa à cette dépense une somme de 5000 fr. environ. Ce fut avec bonheur que Jacques, Madon et leurs trois enfants prirent possession de leur nouvelle demeure.

Au mois de juillet, notre quiétude fut troublée par la déclaration de guerre à l'Allemagne. Elle le fut davantage encore par l'appel de ma classe à la date du 16 août. Je fus versé d'abord dans l'infanterie, puis dans l'artillerie de la garde mobile des Bouches du Rhône ; de ce jour jusqu'à celui de mon retour de Lyon, en mars 1871, quelles angoisses pour mes excellents parents !...

C'est à la Viste que nous parvint la triste nouvelle des désastres de Wissembourg, de Forbach et Freschviller, suivis de tant d'autres ! Le 4 septembre, nous apprenons la capitulation de Sedan, la chute de l'Empire et la proclamation de la république. Cette journée du 4 était un dimanche ; sur la grand-route les marchands de journaux s'égosillaient à crier ces graves nouvelles. Mes frères et sœurs mariés réunis à l'Hospitalière ce jour-là vont quérir des renseignements ; on s'aborde, on se questionne, ne sachant ce qu'il faut croire.

1871

L'année suivante, l'Hospitalière demeura privée de ses maîtres. Ma sœur Adèle avait successivement perdu dans l'espace de quelques années, sa belle sœur, malheureuse victime du naufrage du Général Abbatucci (en mai 1869), sa belle-mère (en 1870) et son beau-père (en 1871). Elle avait le cœur bien gros en pensant qu'elle allait trouver un si grand vide dans cette belle propriété des Decormis au Canet. L'amour d'un père et d'une mère est insondable ; mes parents surent s'imposer le sacrifice et ce dut en être un bien dur pour mon père, de leur

tranquille saison d'été dans leur chère campagne, pour aller partager la vie de leur fille et de leur gendre. La Viste fut occupée cette année là par Albert et sa famille.

1872

Les deux lignes suivantes sont notées dans les errata de fin de volume.

Réfection du petit portail sur la route et de l'escalier qui y accède de la terrasse. Des balustres à jour remplacent sur la terrasse les banquettes pleines.

En 1872, nous fîmes encore au Canet un séjour d'un mois et demi. Nous fûmes nous y installer vers le milieu de septembre, après qu'Adèle fut accouchée de Léon. C'est du Canet que nous partîmes tous les quatre pour Lourdes avec le premier pèlerinage marseillais, le 11 du mois d'Octobre.

Mais avant de quitter la Viste, nous avons fait le 3 et 4 septembre une charmante partie à la Sainte Baume ; la veille au soir, ma tante Salles, Emilie, Adèle, Elisa, Louise et Coralie ses filles, Benjamin, puis Marie d'Albert, Louise et Noélie, enfin notre neveu Paul, étaient venus coucher à l'Hospitalière. Le 3 à la première heure, départ en voiture pour Gardanne, Crest et St Maximin. Joyeux repas dans cette ville à l'Hôtel de France. De Nans à l'hôtellerie, à cheval. Le lendemain, messe à la grotte, ascension du St Pilon, déjeuner dans la forêt et retour par Nans, St Zacharie, Auriol, Aubagne et Marseille. Combien ces réunions dans lesquelles chacun apporte tout son cœur nous font apprécier le bonheur que procure l'union des familles !...

Les enfants se multiplient, ce qui n'empêche pas mes frères et sœurs mariés de venir avec eux tous les quinze jours, le dimanche, dîner à la campagne. S'ils ne peuvent plus y séjourner du samedi au lundi comme au début de leur mariage, ils arrivent dans un grand omnibus qui les amène le matin et les reconduit le soir en ville. Souvent, l'Hospitalière sert de refuge à mes belles sœurs pendant les voyages de leurs maris que leurs affaires appellent hors Marseille. D'autres fois, ce sont les enfants qui viennent l'égayer en y passant quelques jours. Du reste, le temps s'écoule toujours rapidement. Nos soirées sont généralement occupées par d'interminables parties de boston, l'été sur la terrasse ou dans le vestibule, mais surtout l'automne au salon jaune où mon père avait sa place marquée sur un vieux canapé pour lequel il avait une prédilection particulière.

1875

En 1875, notre saison est écourtée par suite de notre départ à la fin du mois d'août. Mon père, ma mère, Léonie et moi entreprenons un voyage depuis longtemps rêvé à Paris, par Bordeaux et les bords de la Loire. De retour le 5 octobre, nous fûmes prendre nos quartiers d'hiver.

1876

L'année suivante, alors que j'étais au camp de Réaltor où j'accomplissais, en qualité de réserviste, une période de vingt-huit jours, Adèle, qui était venue faire un séjour à la Viste, eut la douleur d'y perdre son petit Jean. Cet enfant mourut le 23 août à l'âge de 4 mois dans la grande chambre du

Nord au 2ème étage. C'est ainsi que notre vie s'écoule au milieu d'évènements bien divers, les uns nous apportent le bonheur et la joie, les autres nous jetant dans le deuil et la tristesse.

Vers la fin du mois de septembre, vers le milieu d'une nuit, nous sommes brusquement réveillés par de grands coups répétés ; en ouvrant les yeux, nous apercevons une clarté intense qui nous fait croire au premier moment que le feu est à la maison ; c'était la minoterie avoisinant la campagne de l'autre côté de la route qui était en flamme. Jeanne, la bonne des enfants d'Adèle, s'était réveillée la première et dans son affolement ne pouvant pas trouver le loquet de sa porte n'avait rien jugé de mieux que de faire cet abominable vacarme pour appeler des secours. Tous, nous passons à la hâte un vêtement et nous élançons sur le lieu de l'incendie. Le spectacle était terrifiant. Malheureusement le mistral soufflant avec violence attisait le foyer ; les maisons voisines étant sérieusement menacées, nous nous employons à déménager les meubles qu'elles contenaient. Je me souviens encore d'avoir aidé à sortir un berceau dans lequel reposait un enfant dont le sommeil ne fut pas troublé pour cela. Au bout de deux ou trois heures, il ne restait plus debout que les quatre murs de l'édifice.

1877

L'année 1877 se signale par l'ouverture de la ligne directe du chemin de fer de Marseille à Aix. C'était pour la campagne un immense avantage ; nous allions enfin reléguer dans les souvenirs du passé ces affreuses pataches de Bicaye partant toutes les deux heures et dans lesquelles on s'entassait pour franchir péniblement les huit kilomètres qui séparent la Viste de Marseille. Rien ne peut donner une idée de ces voyages homériques : les voyageurs avaient peine à trouver place au milieu des sacs de linge des blanchisseuses et autre colis de toute sorte. A l'époque de la foire de St Jean, les trompettes et les tambours formaient un concert des moins harmonieux, ajoutez à cela le parfum des basilics se mêlant à l'odeur des morues et vous aurez une idée du charme de ces voyages.

La création de la nouvelle voie ferrée était donc pour nous du plus grand intérêt ; le tracé de la ligne aux abords de St Antoine ne pouvait pas nous être indifférent. Il avait été question un moment de faire passer la voie au-delà du canal et d'établir la station à la sortie du village côté nord. Mon père organisa un pétitionnement, faisant valoir combien cette station serait mieux placée à proximité de l'entrée de la route de la Gavotte et plus rapprochée ainsi du village de la Viste. Ces considérations et d'autres sans doute l'emportèrent ; dès lors, la construction d'un viaduc devint nécessaire ; c'est avec le plus vif intérêt que nous suivîmes les travaux de construction de cet ouvrage grandiose qui coûta la vie à trois infortunés ouvriers travaillant aux fondations et qui furent surpris par un éboulement de terre mal étançonnée.

Jusqu'à cette époque mon père, à cause de l'irrégularité et la lenteur du service des omnibus, avait, chaque été, cheval, voiture et cocher pour assurer notre transport. Dès ce jour, il estima qu'il convenait de nous servir dorénavant du chemin de fer. Le système ancien nous avait souvent attaché des domestiques hommes qui étaient de véritables types, tels que Lazare le bourguignon et le père Charles. Ce ne fut pas sans peine que je renonçais à l'ancien mode de locomotion.

Depuis plusieurs années, c'est moi qui en profitais le plus ; combien j'aimais, après une journée de labeur, m'enfuir vers cette chère campagne ; en gravissant la longue montée de la Viste, alors que je commençais à éprouver la première fraîcheur du soir, j'oubliais les affaires et laissais volontiers mon esprit s'égarer dans des rêveries sans fin.

1878

Le 16 juin 1878, la Viste était en fête. Le soir vers 5 heures, de nombreux invités se groupaient autour d'une table richement décorée, dressée en fer à cheval dans la salle à manger. Le héros du jour était Edouard qui, le matin même, avait célébré sa première messe à la mission de France ; nous étions donc réunis en famille pour fêter dans un véritable repas de noces ce grand événement. Au dessert notre oncle Adrien débita les vers suivants qui peuvent compter parmi les meilleurs que sa muse lui ait inspirés. Qui nous eût dit alors que moins de quatre mois après, cet excellent oncle devait nous quitter pour toujours.

« Cloches, sonnez, orgues que l'on entende
Vos gais accords, des fleurs, partout des fleurs !...
A tes arceaux, chapelle que l'on suspende
Riche tenture aux brillantes couleurs ;
Sur ton autel que le cierge qui brille
Par son éclat rehausse ton décor,
Que l'encens fume... Ah ! pour notre famille
C'est un beau jour ! Cloches, sonnez encore.

Voilà, neveu, chacun se le rappelle
Ce qu'en marchant nous nous disions tout bas
Quand le matin, vers la sainte chapelle
Le cœur joyeux, nous dirigeons nos pas.
C'est que vraiment c'était un jour de fête
Ce jour heureux et non moins solennel
Où nous devions, toi, monter à l'autel,
Nous, sous ta main incliner notre tête,
Jour dans lequel pour la première fois,
Inaugurant ton très saint ministère,
On te verrait célébrer le mystère
D'un Homme-Dieu descendant sur la terre,
Humble, soumis et docile à ta voix !
Quels souvenirs cette fête chrétienne
Nous laissera, cher Edouard ! Combien
Notre âme alors s'est unie à la tienne !
Comme nos cœurs ont battu près du tien.
Nous en avons savouré tous les charmes,
L'émotion, la joie et la douceur,

Et si nos yeux ont versé quelques larmes
C'était, crois-le des larmes de bonheur !
Dons et faveurs, grâce particulière
Tout ce qu'au ciel ton ardente prière
A cru pouvoir ce matin demander
La nôtre aussi, bien que fort incomplète
Jointe à la tienne en ce grand jour de fête
L'a supplié de tout te l'accorder.
Pour toi d'abord, pour que Dieu te bénisse
Pour que sa main sous tes pieds aplanisse
A ton début, les sentiers montueux
Pour qu'agrément ton entier sacrifice
A tes efforts, il se montre propice,
Et rende ainsi tes labeurs fructueux.
Pour tes parents, frères, sœurs, nous ensuite,
Car on peut bien ne pas être jésuite
Et cependant vouloir aussi sous main
Gagner le ciel par le plus court chemin.
Enfin, ami, pour ton père et ta mère,
Auxquels tu dois après Dieu ton bonheur,
Dont la piété forma le caractère
Dont les vertus sans avoir rien d'austère
A ton insu détachèrent ton cœur
Des vanités et des biens de la terre.
Cette piété, ces vertus, cette foi
Devaient avoir un jour leur récompense
Dieu la leur donne aujourd'hui, car je pense
Qu'agenouillés ce matin devant toi,
Lorsqu'en tes mains brillait la Sainte Hostie,
Ces bons parents, ces chrétiens généreux
Dans leur ferveur et dans leur modestie,
Ont dû trouver qu'ils étaient trop heureux...
Aime-les bien, que ta reconnaissance
Toujours plus vive, en un cœur plus parfait,
Conserve intact malgré l'âge et l'absence
Le souvenir de tout ce qu'ils ont fait.
Que leurs deux noms, durant ta vie entière,
Soient chaque jour sur tes lèvres placés ;
Je te le dis en tendresse et prière
Jamais pour eux tu n'en feras assez.
Et maintenant laissant à l'improviste
De mon sujet le côté sérieux
D'un pas léger et d'un œil curieux

Avec mes vers, si je monte la Viste
La scène change et je vois clairement
Qu'à cette table au charmant entourage
On est en train de célébrer gaiement
Fort bel et bien, un brillant mariage.
Et pourquoi donc n'en serait-ce pas un ?
Et ce mot-là choquerait-il quelqu'un ?
Un jeune prêtre en épousant l'Eglise,
Ne fait-il pas un serment solennel ?
Comme un mari que l'hymen favorise
N'offre-t-il pas en dernière analyse
Sa foi, son cœur, un amour éternel ?
Cette union en vaut, certes, bien d'autres ?
Elle vaut mieux mille fois que les nôtres ;
Le ciel lui sert de solide rempart.
La route est belle, elle est ferme, elle est sûre
Et jusqu'au bout, dès le jour du départ
La garantie de toute meurtrissure.
Sans redouter ni dangers, ni hasards,
On y jouit du calme qu'on désire
C'est bien du prêtre, à coup sur, qu'on peut dire
Qu'il a choisi la meilleure des parts !...
Voici du reste une preuve certaine
Qu'à notre cas ce mot convient encore
Lorsque le prêtre atteint sa cinquantaine
Ne dit-on pas qu'il fait ses noces d'or ?
Elle viendra cette époque lointaine,
Mais aujourd'hui je suis moins exigeant
Et je m'en tiens à des noces d'argent !
Donc Edouard, puisque des mariages
Nous célébrons le moins aventureux
Permetts enfin, que d'après les usages
Nous t'adressions nos souhaits et nos vœux.
Quels seront-ils ? C'est ici que commence
Mon embarras, que j'hésite beaucoup,
Sachant très bien qu'en preuve de démente
De convoitise et de richesse immense
Un vrai Jésuite est détaché de tout !
Voyons pourtant... Que te souhaiterai-je ?
De devenir un savant directeur ?
A Vaugirard ou tout autre collègue
D'être installé comme Père recteur...
Plus tard, après un stage nécessaire

De te poser en grand prédicateur,
Des Ravignan, des Félix dans la chaire
D'atteindre un jour la sublime hauteur ?
De composer des traités ascétiques
Aux arguments d'avoir l'esprit ouvert,
De parvenir, dans les mathématiques,
A supplanter votre Père Joubert ?
Non ces souhaits te blesseraient peut-être
Car les succès pour toi n'ont point d'appâts,
Et si quelqu'un venait te les promettre,
Je suis certain que tu n'en voudrais pas.
Cherchons ailleurs. Sur la plage lointaine
Nouveau Xavier une croix à la main
Marcher, prier et d'une mort certaine
Nourrir l'espoir au bout de ton chemin ?
Agir, parler, enseigner en apôtre,
Et par les temps troubles comme les nôtres
Après avoir essayé mais en vain,
De prévenir, de détourner le crime,
En fin de compte en rester la victime
Comme le fut le Saint Père Oliveant ?
Qu'en dirais-tu ? Voilà bien je l'espère
Ce qui serait un peu plus de ton goût,
Sache pourtant, mon très révérend père
Que tout cela ne me va pas du tout...
Si ce souhait peut paraître acceptable
A ton beau zèle, à l'ardeur de ta foi,
Moi je le trouve un peu trop redoutable
Et me refuse à le former pour toi.
Finissons-en. Ce que je te souhaite,
Et sur ce point je me fais l'interprète
De tous les cœurs en ces lieux réunis,
Cher Edouard, ce n'est pas la tempête,
Ce sont des jours calmes, longs et bénis.
C'est d'aimer Dieu, ce Dieu bon et fidèle
A le servir de consacrer tes jours,
De la vertu d'être un parfait modèle
Bref de rester ce que tu fus toujours,
C'est de sauver le plus d'âmes possibles
Et ton prochain, secourable, accessible
D'avoir pour lui des paroles de miel,
De progresser chaque jour davantage
D'accroître ainsi ton futur héritage

Et de placer tes trésors dans le ciel.
Encore un vœu par lequel je termine
Vœu qu'en mon cœur je nourris, je rumine
Que je voudrais former à deux genoux
Mais celui-là moins pour toi que pour moi
C'est de te voir un jour n'importe l'heure
Fixer ici dans nos murs ta demeure ;
Dieu ! quel bonheur si nous pouvions t'avoir
A nos cotés du matin jusqu'au soir.
Causer, t'entendre, assister à ta messe,
De tes conseils savourer la douceur.
Même au besoin t'adresser en confesse
Tel gros pécheur ou telle pécheresse
A commencer... par ta plus jeune sœur.
Pourquoi ce vœu trop irréalisable
Serait-il donc ? Peut-être en ce moment
J'en conviendrai, mais plus tard, tout vraiment
A mon avis le rendrait excusable.
Notre tendresse et puis notre désir
Qu'à satisfaire on trouverait plaisir
D'être exaucés, conservons l'espérance
Ce jour, neveu, la Mission de France
Nous verrait tous par un train spécial,
Vite accourir, armés chacun d'un cierge
Même de deux ; l'un pour la Sainte Vierge
Et le second... pour le Provincial.
Quoiqu'il en soit, si de ta destinée
L'étoile file et se cache à nos yeux
Nous garderons de cette matinée
Un souvenir consolant et pieux.
Par la pensée, en te suivant, cher père,
Nous saurons bien où se portent tes pas !
Sûrs que partout, même en terre étrangère
Ton cœur, non plus, ne nous oubliera pas.
J'en suis garant, et si la Providence
Par des motifs de nous tous ignorés
Dont nul jamais ne reçut confidence
Veut nous tenir ici-bas séparés...
Le jour viendra, jour qu'on ne peut connaître
Mais qu'on espère, où nos travaux finis,
Dieu nous aidant et grâce à toi peut-être
Tous dans le ciel nous serons réunis !

Le lendemain, Edouard disait sa messe à Notre Dame de la Garde et, à midi, nous offrions à dîner à la Viste à un certain nombre de pères jésuites et d'ecclésiastiques amis de la famille. Je signalerai le père Loudier, supérieur de la mission, le père Clairet, recteur de St Ignace, le P. Rouleau, professeur de théologie, monsieur le curé Pin, Monsieur le chanoine Richaud. Ce dernier était un habitué de l'Hospitalière, ami d'enfance de notre père qu'il tutoyait. Il nous a laissé le bon souvenir de sa joyeuse humeur.

Le 20 août je partais pour les grandes manœuvres dans le Vaucluse. L'année précédente pendant une partie des mois de septembre et d'octobre, j'avais également abandonné l'Hospitalière, mais pour un motif plus agréable, j'étais allé avec mon ami Durand, d'Aix, parcourir en touriste une partie de la Suisse.

1879

En 1879, notre vieux fermier, Pierre Cas, prend sa retraite et la métairie passe aux mains de Louise et de Joseph Giraud, sa fille et son gendre.

Dans les derniers jours du mois d'août, mon père va faire un petit voyage d'agrément à Genève, Aix-les-Bains, Annecy, Chambéry, la Grande Chartreuse, en compagnie d'Albert, Léonie, Louise, Noélie, Félix Ancey et deux des enfants. Je rejoins le groupe à Culoz, n'ayant pu l'accompagner à Genève. Nous rentrions à la Viste le 31 à minuit.

1880

Noté dans les errata en fin de volume : Réfection du grand portail.

Le 18 avril, l'Hospitalière reçoit la visite de ma fiancée ; elle devait en devenir quelques années plus tard une des châtelaines. L'impression qu'elle en rapporte est paraît-il excellent.

Je m'arrête, à la grande satisfaction, je crois, de ma fille Isabelle qui m'a jusqu'ici servi de secrétaire. Chargée de recueillir les souvenirs et documents anciens se rattachant à l'Hospitalière, ma tâche est terminée. Léonie va continuer ce que j'appellerai la partie historique de la campagne durant ces vingt dernières années de ce 19eme siècle qui s'achève ; puis nos enfants tiendront, s'ils le veulent, jour par jour, le journal des événements pouvant intéresser la famille.

Je suis heureux de passer la plume à cette chère sœur ; elle n'aura pas de peine à la tenir mieux que moi, et ceux à qui la lecture de ces souvenirs intimes dira quelque chose, ne se plaindront pas du changement de rédacteur. Je suis bien sûr que dans les pages qui vont suivre, elle mettra tout son cœur.

En finissant, je lui dois à ce cœur si bon, si affectueux, un merci tout particulier. Léonie n'a-t-elle pas été le charme de ma vie de jeune homme à la Viste ? Je veux parler de ces douces heures d'épanchement, surtout le soir, lorsque nous arpentions ensemble la grande allée dans un va et vient dont souvent nous n'aurions pas voulu voir la fin. De mutuelles confidences avaient créé entre nous une intimité profonde. Nous étions alors à l'âge des rêves. Combien n'en avons-nous pas caressés qui sont devenus depuis, d'heureuses réalités ! Mais il en est un que nous n'aurions jamais osé faire, celui d'habiter un jour ensemble cet antique domaine de nos pères auquel nous étions si attachés.

Pourtant la Providence a été au delà de nos espérances, et aujourd'hui encore, malgré l'approche des frimas, la cohabitation avec elle pendant la saison d'été, n'est-ce pas une grande attraction de l'Hospitalière ? Que de bons moments ne passons-nous pas avec ce vieil ami d'enfance son tendre Benjamin ! Et pour nos enfants quelle joie de se retrouver quand chaque année arrive le mois de mai !

Dieu fasse que l'âge d'or se prolonge longtemps encore dans cette Hospitalière bien aimée, si pleine de ceux qui ne sont plus et où nous coulons des jours si heureux, entourés de l'affection des nôtres et jouissant de leur bonheur !

10 octobre 1900

A. Fine (Alfred)

Suite : écriture de Léonie

1880

Au retour de leur voyage de noces, Alfred et Clotilde vinrent passer l'été à la campagne. Avec la douce et charmante Clotilde, la vie était agréable : le travail manuel, la lecture et le piano à quatre mains occupaient nos journées. Souvent les enfants de mes frères et d'Adèle venaient égayer notre solitude.

C'est à cette époque que Xavier, âgé de 3 ans et demi, montait à la porte de la chambre de Clotilde et, après quelques coups discrets qui lui en permettait l'accès, Xavier se tenant droit devant sa nouvelle tante, lui faisait cette déclaration, avec ce ton calme que nous lui connaissons encore : « Ma tante, je vous aime passionnément » et il disparaissait.

C'est vers la même époque, que cet enfant très doux de caractère, nous fit un soir une scène à table, parce que, lui ayant enlevé son tablier à manches longues à cause de la chaleur, il ne voulait pas avoir les bras nus ! Pour ne pas céder à son entêtement, je lui fis des manches postiches avec un journal, ce qui le satisfit pleinement ; les larmes cessèrent comme par enchantement et la bonne humeur reparut.

Chaque année le dimanche qui suivait le 7 août, fête de St Albert, nous réunissait plus nombreux pour fêter notre père chéri. Les plus petits récitaient des compliments ; c'était pour tous un jour de liesse et de bonheur.

A la fin du mois d'août, Adèle vint avec sa nombreuse famille augmenter notre cercle ; bientôt Papa chercha à amuser cette nombreuse jeunesse, et une grande partie pour la Sainte Baume s'organisa. Toute la famille, augmentée des frères de Clotilde et de leur précepteur, l'abbé Lautard, arrivèrent le 29 à St Zacharie sur de grands omnibus. L'entrain ne faisait pas défaut, c'est là que je rejoignis la famille après un délicieux séjour à la Blaquièrre terminé par une course charmante. Sous l'égide de Paul Coirard, avec Léon, Claire et Amélie, nous nous rendîmes à Trets pour faire l'ascension de l'oratoire de St Jean où nous arborâmes des drapeaux, aperçus de la Blaquièrre, et descendîmes sur St Zacharie où un dîner des plus gais nous groupa et nous retint jusqu'à l'arrivée de la bruyante caravane qui nous prit au passage. Le lendemain, nous laissions les d'Astros dans la solitude profonde du bois de la Sainte Baume pour rentrer chacun chez soi ; nous, à l'Hospitalière avec Alfred et Clotilde, qui restèrent jusqu'à la fin d'octobre.

1881

Cette année grand changement : Papa et Maman ont marié tous leurs enfants, car le 2 mai, un an après Alfred, je me mariais aussi ; selon les prévisions les plus avisées, on devinait que Benjamin Salles, mon cousin, deviendrait mon mari.

Alfred et Clotilde et leur belle fillette Isabelle tinrent compagnie à Papa et à Maman jusqu'à notre retour de notre voyage de noces en Italie vers le 8 juin. Nous passâmes une semaine tous ensemble : Alfred, Benjamin, Clotilde et moi heureux de nous retrouver à la même table !

Puis Alfred et Clotilde furent retrouver leur tante Mme Rey à sa campagne de Saint Barnabé. Nous ne restâmes à la Viste que jusqu'au 16 août. A ce moment là, désireux de prendre possession du joli 2ème étage que Papa et Maman nous avaient fait installer au Bd du Nord dans leur maison, nous les quittâmes. Il faut dire aussi que Benjamin n'avait pas encore des goûts de villégiature très marqués et ses préférences le rappelaient en ville.

Le dimanche, nous retournions avec bonheur à la Viste, souvent nous y couchions, la séparation ainsi n'était pas complète. Les Decormis nous succédèrent auprès de Papa et Maman qui ne furent pas seuls cet été.

1882

Encore des changements ! Papa voyant sa famille augmenter sans cesse, fait transformer le repassage en cuisine, le salon jaune en salle à manger. Albert prend possession de cette nouvelle installation. Papa et Maman offrirent gîte et table aux Alfred tandis que nous faisons ménage avec les Albert jusqu'au milieu de Juin où les Alfred furent à Saint Barnabé.

C'est pendant cette saison d'été, un certain jour où Papa et Maman étant à Aix pour voir notre carmélite, nos messieurs en ville comme toujours, qu'éclata sur la campagne un orage des plus violents : les tonnerres se succédaient sans interruption, la foudre déchirait les nues, les vitres craquaient, les enfants étaient affolés ; Marie d'Albert, Clotilde et moi fort émotionnées avions allumé un cierge béni et nous étions mises en prière dans le vestibule quand, après un tonnerre effrayant, Claudine et la femme de chambre de Maman entrant simultanément par une porte différente, nous annonçait que l'autre domestique venait d'être foudroyée ; voici ce qui c'était passé : une boule de feu était descendue par le tuyau de la cheminée jusque sur le fourneau de la cuisine puis était remontée, mais la femme de chambre et Claudine se trouvant chacune aux deux extrémités du potager s'enfuirent ne voyant plus l'autre domestique à sa place et la croyant réduite en cendres. La chose avait du comique, mais il ne s'agissait pas de rire, nul n'en avait envie ; on se sentait sous la foudre, l'air était en feu, ne sachant pas où nous mettre, nous montâmes toutes dans la chambre de Maman mais, nouvel effroi, elle était pleine de décombres et une forte odeur de poudre indiquait trop bien qu'elle avait été visitée par la foudre. Noélie voulut fermer une fenêtre restée ouverte par mégarde, un nouvel éclair l'éblouit. Le danger fut si grand que, l'orage à peine passé, nos paysans vinrent savoir de la Bonnette s'il n'était arrivé rien de fâcheux tant la foudre était sur la maison pendant ce court mais terrible orage. Le soir, nos parents arrivèrent

d'Aix et nos messieurs de la ville fort tranquillement, sans se douter du danger que nous avions couru ; il n'avait plu ni à Aix ni à Marseille.

Dans l'automne, nous fûmes passer une journée à Luynes, dont le déjeuner champêtre avec pâté de thon resta légendaire ; le site était charmant, un clair ruisseau, de beaux ombrages, tout cela se mêlant aux sourires de ma petite Gaby, aussi de la fête parce que je la nourrissais, firent de cette partie une des plus agréables que j'aie jamais faite.

En octobre Adèle vint nous remplacer auprès de Papa et de Maman.

1883

Au début, même installation que l'année dernière, les Alfred avec Papa et Maman, nous autres avec les Albert au salon jaune. Comme nous sommes bien tous ensemble, quelle entente parfaite !

Le séjour des Albert à la Viste fut marqué par un accident qui fort heureusement n'eut pas de suite fâcheuse : Amélie, âgée de 4 ans, tomba dans un bassin, ce fut un de ses frères ou sœurs qui l'en retira au milieu des invectives de la fidèle Thérèsine émotionnée outre mesure et voulant s'en prendre à quelqu'un de la chute de sa petite gâtée.

Cette même année Louise et Noélie, trouvant leur petit frère Xavier âgé de sept ans d'une obéissance médiocre, usèrent d'un subterfuge excellent pour l'amener à une prompte obéissance ; elles lui préparèrent des prises de sucre pilé qu'elles baptisèrent du nom de « Poudre d'obéissance », dès que Xavier avait envie de résister à un ordre, endoctriné par ses sœurs, il devait prendre une prise accompagnée de la volonté ferme d'obéir ; le résultat fut merveilleux pour le naïf et consciencieux enfant.

À la mi-juillet : grand branle-bas, les Henri vinrent succéder aux Albert ; ceux-ci fort désireux de ne point s'éloigner, louèrent à l'amirale Bruat la Sumiane, campagne à côté de la nôtre de l'autre côté du ruisseau des Aygalades.

Cette décision fut une joie pour tous. Les Henri cédèrent leur place aux Decormis en Septembre et ils y restèrent jusqu'à la fin d'Octobre faisant ménage avec Papa et Maman tandis que nous nous installions au salon jaune ; j'admire encore l'industrie de Papa et de Maman pour trouver de la place à chacun de leurs enfants !

Le 24 août mort du Comte de Chambord, nous allâmes assister à son service funèbre dans notre église de la Viste.

C'est pendant les vacances que Louise vint passer quelque temps au Sacré-Cœur de Saint-Joseph, ce fut une joie bien grande pour nous tous, Maman en était tout heureuse ; aussi, tous les deux jours, partions-nous de bonne heure pour passer avec notre chère exilée Mustapha une après-midi bien complète où les récits ne tarissaient pas !

Cette année-là les Alfred passèrent le mois de septembre en Suisse avec les frères de Clotilde.

1884

Noté dans les errata en fin de volume : Au mois de septembre, Charles atteint d'une entérite chronique nous donne de vives inquiétudes.

En arrivant à la campagne, nous trouvâmes nos voisins les de Foresta bien affligés par la mort de Pierre, arrivée le 16 mai ; c'était un charmant jeune homme d'une piété et d'une bonté parfaite.

Nouveaux arrangements : Alfred fit ménage avec nous au salon jaune tandis qu'Albert s'installait définitivement à la Sumiane en l'achetant ; Henri louait avec Régis le délicieux château de la Millière pour fuir la ville infestée par le choléra ; pour la même cause et sans attendre les vacances ; Adèle arriva dès le milieu de juillet chez Papa ; à la campagne, nous n'avions aucune crainte ; le 16 juillet, nous fîmes une fête pour le chaussage de Loulou et de Constance qui n'avaient que trois semaines de différence.

31 juillet

Louis prit notre groupe devant l'ancienne chapelle.



Clotilde Fine Louise Fine Marie Fine Léonie Salles Germaine Constance Adèle Noélie
(Ferrari) (Mimy) (Fine) Decormis Strafforello Decormis Fine
(Fine)

2 août

La photographie est en honneur cette année ; Louis prit encore un groupe plus nombreux que le premier sur la grande terrasse.



			Marthe Fine et ?	Marie-Rose Decormis		Noélie Fine			
Clotilde Fine	Constance Fine	Louise Jean	Fine Decormis	Albert Fine	Adèle Decormis	Pierre Decormis	Marie Fine	Léonie Salles	Thérèse Fine
		Isabelle Fine				Gabrielle Salles	Germaine Decormis		

8 août

Puis au bois des Tours nouveau groupe tout intime.



Marie Fine	Louise Fine	Léonie Salles	Clotilde Fine	Noélie Fine
------------	-------------	---------------	---------------	-------------

car c'est alors que commencèrent ces courses journalières au bois des Tours qui ont duré des années et des années ! Chacune emportant son ouvrage, un joli livre à lire en commun et le chapitre venant brocher sur le tout, sans compter les coupes si amusantes comme celle-ci : « Je suis restée une demi-heure après dîner à me laver, me poudrer, me parfumer ». Elle et moi formons avec Louise et Noélie la bande inséparable du bois des Tours, qu'augmentèrent bien vite Mimy puis Marthe au mois d'octobre.

Sur la barre de rochers que surplombent les villages de Saint André, Saint Henri et l'Estaque, nous trouvions toujours quelque nouveau creux de rochers où nous nous établissions en souveraines. Alors, commencèrent ces lectures passionnées que nous n'abandonnions qu'à la dernière clarté du jour et dans le chapitre qui succédait à la lecture se forma la plus grande intimité : on se reprenait sur les moindres écarts avec cette franchise qui amène une union encore plus grande et quand la chose se répète chaque jour je laisse à juger du degré d'intimité qui existait entre nous. Ce bois des Tours nous en connaissions tous les recoins ; celui-ci nous offrait un sûr abri contre le mistral mais moins sûr contre les regards des passants de distinction ; aussi l'année d'épidémie où cousine Du Domaine habita le château, comme ce cri de « voilà cousine » nous aplatissait toutes contre terre à son approche, nous semblions mues par un ressort !

D'autres fois c'était Mimy qui, prise d'une passion de photographie, voulait reproduire ces réunions intimes que nous aimions tant au moyen d'un fil, elle devait ouvrir et fermer l'appareil, chacune se mettait dans la position la plus avantageuse puis au moment de fermer l'appareil le fil s'accrochait et nous prenions toujours, je laisse à penser si l'hilarité allait crescendo.

Puis c'était la promenade de la marquise de Foresta qui nous coupait le sifflet !

Ces émotions étaient grandes, nous en connaissions d'autres pleines de terreur, quand revenant à la nuit noire nous nous jetions dans les fourrés pour éviter la rencontre d'hommes exhibant des chants un peu trop gais ! Ce que nous aimions particulièrement, c'était une halte sur un rocher appelé « Le roi d'Espagne » en souvenir du roi Charles IV qui aimait à y venir dans son séjour en Provence ; la vue y est magnifique, la mer immense, la ville à gauche s'illuminant le soir de tous ses feux, à droite le petit clocher de l'Estaque se dessinant sur la mer, en face, le phare de Planier dont le feu rouge attire toujours les regards ! Dans la tranquillité des belles soirées d'été, Noélie nous chantait « le Soir », « le Vallon » ou « Le Lac » de Lamartine avec sa voix si pleine ; Clotilde, Mimy, Louise cherchaient dans leur répertoire un air en harmonie avec ce calme et saisissant tableau ; nous nous attardions en ce site enchanteur et au retour la lune guidait souvent nos pas dans les profondeurs du bois.

10 août

La fête de Papa nous réunit tous, les Henri vinrent de la Millière dans un grand omnibus. Louis profita de notre réunion pour prendre un groupe de famille sur la grande terrasse ;



Au centre : 1 Jacques Marie Albert Fine ; 2 Constance Fine Strafforello ;
 Famille Albert : 3 Albert Fine ; 4 Marie née Ancy ; 5 Louise ; 6 Noélie ; 7 Marie ; 8 Marthe ; 9 Thérèse ;
 10 Albert ; 11 Jeanne ; 12 Xavier ; 13 Amélie Fine ;
 Famille Henri : 14 Henri Fine ; 15 Marie née Clot Bey ; 16 Paul ; 17 Marguerite ; 18 Marie Thérèse ; 19
 Edouard ; 20 Mathilde ; 21 Henri ; 22 Gabriel ;
 Famille Adèle : 23 Louis Decormis ; 24 Adèle née Fine ; 25 Joseph ; 26 Marie-Rose ; 27 Léon ; 28 Alfred ;
 29 Pierre ; 30 Germaine ; 31 Jean ;
 Famille Alfred : 32 Alfred Fine ; 33 Clotilde née Ferrari ; 34 Isabelle ; 35 Charles ; 36 Constance Fine ;
 Famille Léonie : 37 Benjamin Salles ; 38 Léonie née Fine ; 39 Gabrielle Salles ; 40 Louise Salles.

11 août

Ce soir, dîner d'inauguration de la Sumiane, les dames y furent en toilette claire avec fleurs dans les cheveux, les messieurs en veston, gants blancs et cravates blanches, cette surprise ajouta encore à la gaieté du repas ; au dessert, Benjamin lut une petite pièce de vers de la composition de Clotilde, il s'agissait d'un poupon de Marthe récemment cassé et dont l'enterrement s'était fait en grande pompe.

Je dois à la veuve éplorée
 Mais aussitôt remariée
 Un mot de consolation
 Sur la perte du cher poupon

Hier sur le blanc mausolée
 J'allai déposer quelques fleurs
 Et de la mère désolée
 Sécher les pleurs

Aujourd'hui c'est une autre fête

Tâchons d'oublier nos malheurs
Fleurs d'oranger, couvrez sa tête !
A plus tard les grandes douleurs.

Hélas ! En ce monde où tout passe,
Il faut bien se faire une loi,
Et ne pas se mettre en émoi
Pour le premier poupon qu'on casse ».

Quelques instants après, Alfred lut à son tour la charmante composition suivante, toujours du même auteur :

La Sumiane en vérité
Est un séjour tout enchanté
Plein de douceur et de gaieté
Pour nos cœurs ce soir bien fêté
Par mille lutins agité
Par la sagesse fréquenté
Des grâces toujours habité,
Où réside, oui, la bonté.
Le verre haut, moi, député
Malgré ma grande pauvreté
Pour clore la solennité
Je viens porter une santé
A la douce communauté
Qui vaut mieux que principauté
Que royaume, que grand comté
Je bois à la félicité.
De nos hôtes pleins de bonté
Grands et petits : bonne santé
Bonheur, joie et prospérité
Sous un toit si bien habité
Aux parents repos mérité,
Aux filles : vertu et beauté,
Aux garçons : la virilité ;
Aux grands arbres la vétusté,
Aux jeunes : la fécondité
A la terre... fertilité...
Qu'on répète ici chaque été,
Ce cri d'une franche gaieté
Par les échos répercuté
Ah! Vive la propriété,
Et vive Albert par nous fêté !

Et puis en toute liberté
Moquez-vous de ma rime en té.

L'orateur fut vivement applaudi, puis tout le monde se dispersa soit dans le salon, soit sur la terrasse ; vers la fin de la soirée, Clotilde, Louise, Noélie et Mímy montèrent sur le balcon et chantèrent différents morceaux « Mireille ».

A 11h et demi, Maman leva la séance aux regrets de tous ; de si joyeuses fêtes devraient-elles jamais finir !

13 août

Papa et Maman partirent ce matin-là pour Lyon où ils vont assister aux grands vœux d'Édouard.

16 août

Nous reçûmes une longue lettre de Maman nous racontant la cérémonie des grands vœux de notre cher Édouard, une seule contrariété : à Grenoble, papa avait oublié de faire enregistrer sa malle et, à Lyon, aucun vêtement pour se présenter convenablement à Sainte-Hélène.

17 août

Vers le soir nous allâmes tous ensemble à la barre des Tours où Alfred nous lut « Pernette », gracieux petit poème de Victor de Laprade. Louis nous prît en photographie.

21 août

Nous allâmes attendre en gare Papa et Maman partis par la ligne de Grenoble. Ils revinrent par le Puy, Nîmes et Montpellier, nous rapportant de bonnes nouvelles d'Édouard, de Marie d'Azanbuja, de Berthe Coirard et de sa petite famille. Maman a eu beaucoup de soucis et de préoccupations pendant ce voyage. Papa était trop âgé pour le faire seul avec elle : 77 ans est un grand âge où il faut rester chez soi.

Pendant l'absence de Papa et de Maman, il y eut du grabuge entre les domestiques d'Alfred et les miennes qui se prirent aux cheveux ; il fallut en sacrifier deux pour le bon ordre de la maison, nous rions encore en pensant à leur apparition fantastique un soir sur la terrasse tout échevelées et exaspérées ; mais, au moment, que de complications !

24 août

Nous profitâmes de notre réunion chez Maman pour souhaiter bonne fête à Louis et aussi à Louise qui reçoit de Clotilde une belle rose accompagnée des vers suivants :

De l'amitié douce et sereine
Symbole naïf et charmant,
La fleur de nos jardins la reine,
Exprime bien mon sentiment
Pour peindre à Louissette chérie
L'amour qui réunit nos cœurs
Etale, ô rose si jolie
Tes plus séduisantes couleurs.

Nous te chargeons, fleur discrète,
De lui transmettre tous nos vœux,
Et bien bas, près d'elle répète
Un refrain, un souhait joyeux :
Douce Louissette
De cette fête
Point ne sera de lendemain
Et de ta vie
Toujours bénie
On enviera le destin.
Heureux, sera-t-il, et pour cause,
Celui qui par un beau matin,
Viendra cueillir près de la rose,
L'autre belle fleur du jardin
Fût-il poète, homme de guerre,
Savant docteur, gai troubadour
Trop heureux sera-t-il sur terre !

Fraîche rose, parle à ton tour.

Le 24 août nous rappelle un douloureux anniversaire il y avait un an que le bon Dieu enlevait à la France son roi bien-aimé Henri V. Qu'allait devenir notre pauvre France alors que lui seul pouvait la sauver ?

25 août

Nous allâmes assister au service funèbre célébré pour le Comte de Chambord, l'église était tendue et nos nièces réunirent aux tentures les fleurs de lys et les « H » employées l'année dernière.

27 août

Nous reçûmes la visite des d'Astros, ma tante arrivée de Marseille et Claire et Amélie de la Blaquière où elles étaient installées depuis le milieu de juin à cause du choléra. Amélie resta à la Sumiane où elle passa quelques jours.

29 août

Grande promenade à l'Etoile : Louis, les enfants, et de la Sumiane : Amélie, Marthe, Thérèse, Bébé et Jeanne ; au sommet de l'Étoile, ils eurent une pluie battante suivie d'un vent glacial et revinrent à 7h du soir heureux de n'avoir attrapé aucun rhume ou fluxion de poitrine.

7 septembre

Maman nous réunit tous aujourd'hui et, bien que la foire n'ait pas eu lieu cette année à cause du choléra, elle et Papa ne s'en montrèrent pas moins généreux pour tous leurs petits-enfants. Le soir Amélie, Noélie et Mimy chantèrent les « trois ténors sérieux ». Louis nous prit en photographie, Benjamin et moi avec nos deux fillettes.

29 septembre

Alfred, Clotilde et leurs trois bébés partirent pour Saint Barnabé où les attendait leur tante Mme Rey.

Le choléra semblant ne plus offrir aucun danger, ma tante d'Astros, séparée depuis longtemps de ses filles, les reçut avec joie au Canet vers la fin de septembre. Berthe arriva de Montpellier avec ses cinq enfants, Claire d'Aix avec ses deux fillettes ; on vint nous voir à la Viste le mardi 30 septembre. Jules Drujon fut particulièrement entrain, Claire me promit quelques visites intimes dès que je serais en ville.

Le lundi 6 octobre, je terminais mes corbeilles pour ce retour que j'allais effectuer avec Adèle, au commencement de l'après-midi, quand Noélie et Mimy entrèrent dans ma chambre la figure décomposée me disant : « Mon Dieu, ma tante, ce qu'il arrive à Claire ! ». Leur bouleversement était tel que j'avais compris. Claire, prise la veille des premières atteintes de ce mal foudroyant était morte à 5h du matin !

Benjamin était revenu en toute hâte de la ville nous apprendre ce malheur affreux. Berthe et sa jeune famille avait dû fuir ; ma tante était seule à la campagne avec Amélie, Jules mon oncle et Léon. Je nourrissais Loulou, on me dit qu'il était trop tard pour revoir celle que j'aimais en sœur et unique amie. J'appris qu'elle m'avait demandée pendant cette nuit d'agonie. Notre omnibus en arrivant au tunnel du boulevard national croisa la voiture emportant des fleurs sur son cercueil. Le soir, au boulevard du Musée, je retrouvai ma pauvre tante, je laisse à penser ce que fut ce retour du cimetière ; à peine quelques-uns des plus proches parents s'y trouvaient réunis. C'était sinistre et déchirant !

11 octobre

Ce fut le 11 à 8h qu'eut lieu la messe de sortie de deuil de notre pauvre Claire dans cette église de la Trinité où il y avait un peu plus de trois ans nous étions aussi réunis pour la célébration de son mariage.

Après notre départ de l'Hospitalière, pour que Papa et Maman ne restent pas seuls, Louise et Noélie vinrent y coucher.

15 octobre

Ce fut aussi vers la mi-octobre que Papa ayant obtenu d'avoir un chemin de croix pour notre chapelle, le chanoine Richaud, ancien ami de la famille, vint en faire l'installation à notre joie à tous.

Ce mois d'octobre nous réservait encore bien des tristesses.

26 octobre

La mort de l'excellent Monsieur Dherbes, curé des Aygalades, qui depuis plus de 30 ans avait su se faire aimer et respecter de tous ses paroissiens et, surtout, le triste état de ma belle-mère qui fut frappée d'une attaque d'apoplexie le 30 octobre vers 5h du soir ; dès le lendemain, maman accourut au chevet de sa sœur.

2 novembre

Et le 2 novembre papa vint l'y rejoindre ainsi finit la saison de campagne dont la fin fut si cruellement attristée.

1885

En arrivant à la campagne nous ne retrouvâmes plus notre vieux paysan Pierre qui, depuis le mois de Mars, était allé s'installer dans une petite maison près du village des Aygalades avec ses deux sœurs. La pauvre Madon ne jouit pas pour longtemps de sa nouvelle demeure car elle mourut très rapidement au commencement du mois de mai.

Le choléra ayant repris cet été et la famille ayant maintenant des craintes bien fondées, nous partîmes pour la Viste le 28 mai, Papa et Maman y étaient déjà depuis le 12 ; les Alfred vinrent s'installer le 18 juin et nous fîmes ménage ensemble au salon jaune ; c'est alors que recommencèrent nos agréables réunions de famille car les Albert, toujours voisins fidèles et charmants, étaient à la Sumiane depuis le 2 mai ; notre première réunion ne fut malheureusement pas complète, Louis et Adèle n'y vinrent pas, ayant perdu au mois de mars leur petit Pierre des suites de la scarlatine.

Que dire de nos délicieuses journées de campagne sinon que les charmes en étaient toujours plus grands à mesure que notre affection se resserrait encore davantage. C'est alors qu'une bande nombreuse de jeunes filles et d'enfants inaugurèrent les bains froids dans le ruisseau des Aygalades ; c'est à cette époque que remonte aussi une certaine soirée passée sur l'aire à faire des glissades sur la paille, Marthe fut comme toujours le boute-en-train de la fête.

Mais la famille devenant toujours de plus en plus nombreuse, désormais la réunion complète devint chose impossible ; les vacances ayant permis à Henri et à Adèle de venir se fixer auprès de Papa et Maman, il fallut leur céder notre place. Alfred partit les premiers jours d'août pour Saint Barnabé ; quelques semaines plus tard, l'épidémie faisant des ravages de leur côté ils allèrent se fixer à Linage, près de Saint Marcellin (Isère) avec les jeunes messieurs Ferrari et mademoiselle Autran, tandis qu'Albert m'offrait une charmante hospitalité. Pour lui c'était se gêner beaucoup, j'avais déjà deux enfants, mais son amour fraternel passa sur tous ces obstacles et les deux mois que nous passâmes à la Sumiane eussent été délicieux sans les tristes événements qui arrivèrent plus tard.

Pendant ce temps, Adèle et sa nombreuse famille s'installa avec mon père et ma mère tandis qu'Henri prenait possession du salon jaune. Nous étions relativement tranquilles quand le soir du 15 août, Charles Salles, mon beau-frère, vint apprendre à maman que ma tante d'Astros avait le choléra ; tout émus d'une pareille nouvelle, nous laissâmes cependant maman aller voir sa sœur dès le matin du 16 ; ma pauvre tante ne se faisait aucune illusion, la mort foudroyante de Claire lui avait appris ce que cette maladie a de terrible ; elle faisait à sa fille Amélie toutes sortes de recommandations pleines de prudence ! Le 17, elle n'était plus !

A la campagne on vivait dans la crainte, mais sans accident, quand dans la nuit du 2 au 3 septembre, on fut réveillé à la Sumiane par des cris et des gémissements ; c'était Thérèsine, la femme de chambre d'Albert qui était atteinte du cruel fléau ; immédiatement frictions et remèdes ne lui firent pas défaut, mais le mal empirant, on fut, en toute hâte, chercher docteur et curé. A 7 h du matin ils étaient tous deux sur la terrasse attendant le dernier soupir de la malade. Pendant ce temps, Adèle et Marie d'Henri vinrent me chercher avec mon petit monde et, cédant à leurs instances, nous fûmes nous installer à l'Hospitalière pour quelques jours, car soignée avec un dévouement sans pareil, Thérèsine se remit peu à peu et nous pûmes rendre dès le 7 septembre aux Henri et aux Decormis les chambres que nous leurs avions enlevées.

Avec le mois d'octobre, l'heure des départs sonna et Papa et Maman eussent été entièrement seul sans Alfred qui, de retour de Saint Marcellin depuis le 2 octobre, monta régulièrement coucher tous les soirs à la Viste jusqu'à l'arrivée de Clotilde.

Papa et Maman quittèrent donc les derniers l'Hospitalière le 16 octobre mais, en rentrant en ville, ils ne devaient pas encore jouir d'un repos si nécessaire à leur grand âge, après un séjour de campagne passé au milieu d'enfants bien turbulents ; car mon oncle Amédée Strafforello, dont la corpulence altérait la santé, était enlevé à notre affection par une congestion pulmonaire le 30 octobre et ma mère partit en toute hâte pour Saint-Martin-de-Crau ; elle en revint bien attristée ; en moins de trois mois elle avait perdu sa dernière sœur et son dernier frère.

1886

Dès le lendemain de notre arrivée à l'Hospitalière le 23 mai, Papa et Maman, qui nous y avaient précédés de quelques jours, nous eurent à dîner avec les Albert et les Alfred ; Maman s'était décidée à ne plus nous avoir tous ensemble vu notre nombre toujours croissant.

Le dernier jour du mois de mai fut marqué par un accident dont heureusement aucun de nous ne fut victime ; trois wagons de marchandises détachés d'un convoi à Saint-Antoine prirent la pente vers Sainte Marthe où ils arrivèrent à toute vitesse sur un train de voyageurs allant à Marseille ; plusieurs wagons furent renversés et les blessés furent nombreux mais il n'y eut pas de morts.

Dès notre arrivée à la campagne, nous nous mîmes à la recherche d'une campagne à louer dans les environs afin de laisser notre place à Adèle pendant les vacances ; après bien des recherches infructueuses, nous essayâmes une dernière tentative à la campagne Costes mais elle échoua. Nous acceptâmes alors une seconde fois la charmante hospitalité d'Albert et de Marie à la Sumiane et fûmes nous y installer le 29 juillet : Benjamin et moi dans la chambre bleue et nos trois fillettes au second. Dès le lendemain, Henri pris notre place au salon jaune et Adèle, qui était à la campagne depuis le 28 juin, continua à faire ménage avec Maman et Papa.

La fête de Papa nous réunit tous malgré notre grand nombre. Louis pris notre groupe en photographie puis à la grande joie des enfants on fit partir un ballon.

Les promenades avaient toujours des amateurs parmi notre bruyante jeunesse ; un jour ce fut à la grotte de la Loubière que l'on fut explorer sous la conduite d'Henri et l'on en revint enchanté ; mais rien ne valait nos petites promenades au bois des Tours et c'était toujours un nouveau plaisir que d'aller s'y installer l'après-midi. Une fois le spectacle fut unique par un effet de mirage : le bois se trouva transporté à la place de la mer, nos promeneurs saisis et émerveillés revinrent enthousiasmés ; d'autres fois le ciel se chargeait de nuages mais l'orage était si beau de notre poste d'observation qu'on oubliait la distance, on s'attardait et l'on revenait sous une pluie diluvienne.

La grotte de la Loubière ayant beaucoup plu aux enfants, Henri les y amena une seconde fois pendant les vacances ; on s'était muni de torches et de cordes ; tous les trous furent visités, mais Henri et Thérèse s'égarèrent si bien dans ce labyrinthe que la bande des promeneurs ne revint qu'après 9h du soir, ce qui causa une vive inquiétude à tous, tant à l'Hospitalière qu'à la Sumiane.

Henri quitta l'Hospitalière le 3 septembre et dès le 4, Clotilde et Alfred vinrent les remplacer au salon jaune avec leurs quatre enfants car depuis le 29 juin Clotilde avait une belle fillette, Madeleine, dont je fus la marraine.

Papa et Maman nous quittèrent le 7 septembre pour aller passer quelques jours à Lyon pour y voir Édouard ; ils revinrent le 11 enchantés d'avoir si bien joui de lui ; en leur absence, Alfred et Benjamin partirent pour visiter la Grande Chartreuse et ses environs, ils revinrent le 16 bien satisfaits de leur petit voyage.

Pour satisfaire l'humeur voyageuse de tous, nous organisons pour le 14 septembre une grande partie de plaisir à Notre Dame des Anges ; nous partîmes tous depuis papa et maman jusqu'à nos deux fillettes Claire et Madeleine que nous nourrissions Clotilde et moi. Deux omnibus vinrent nous prendre à 7h du matin et nous menèrent à Mimet en trois heures ; de là, un âne porta notre dîner jusqu'à la grotte où nous arrivâmes au milieu d'éclairs, de tonnerres et trempés par une pluie torrentielle ; nous allumâmes un grand feu pour nous sécher, nous ne sûmes pas trouver la source et nous fûmes obligés de regagner Mimet avec une soif dévorante. Nos omnibus nous ramenèrent chez nous, nous arrivâmes le soir à 8h30.

Comme les années précédentes, le mois d'octobre était le mois des départs ; Adèle partit la première le 4 octobre, je la suivis de près et rentrai en ville le 11 ; puis Alfred le 18 et enfin papa et maman quittèrent les derniers l'Hospitalière le 27 ; c'est le 14 octobre que Mimy, la troisième fille de mon frère Albert, nous fit ses adieux et partit pour le Carmel d'Aix mais ce ne furent pas des adieux définitifs car n'ayant pu se faire à la règle du Carmel elle en sortit les premiers jours de décembre.

L'automne fut très pluvieux cette année-là et la pluie, qui ne cessait de tomber depuis plusieurs jours, fut plus violente que jamais le 10 novembre où elle emporta notre pont allant à la Sumiane sur le ruisseau des Aygalades ; la route de Saint-Antoine près du vallon de Thuve fut entièrement submergée.

1887

Notre arrivée, le 21 mai, fut bien triste car tout nous rappelait notre excellent père que Dieu avait ravi le dernier jour de février ; l'hiver de 1887 avait heureusement commencé par le mariage de Louise, fille aînée d'Albert, avec M. Alfred Correnson et par celui d'Amélie d'Astros avec Jules Drujon ; ce furent les dernières fêtes de famille auxquelles il assista. Il mourut comme un patriarche entouré de tous ses enfants et nous donna sa bénédiction ; comme un juste, il vit arriver la mort avec confiance, sans effroi, assisté par notre frère Édouard qui pria et nous fit prier avec lui autour de sa couche funèbre.

Je fis ménage avec maman jusqu'à l'arrivée d'Adèle le 2 août où je pris alors possession du salon jaune.

Le 7 juin, Mimy et Marthe vinrent partager notre repas du soir tandis que Benjamin allait chercher en ville la garde de Marie qui mit au monde la petite Paulette. Maman, après douze heures passées à la Sumiane, revint le huit au matin nous apprendre cette heureuse nouvelle ; le baptême eut lieu aux Ayalades, Louise fut marraine et Benjamin parrain.

Pendant cette saison d'été si triste par le souvenir de notre vénéré père que tout nous rappelait, Adèle et moi entourâmes notre chère mère de tous les soins et de toutes les attentions que nous suggérait notre tendresse filiale ; elle y était très sensible ; pauvre chère mère, elle était déjà préoccupée des combinaisons de cohabitation à faire pour les années suivantes. Alfred ne séjourna pas à la Viste cet été de 1887 ; il fit un voyage dans les Pyrénées et laissa pendant ce temps le soin de sa petite Constance à ma mère qui eut beaucoup de sollicitude pour la santé de cette chère petite que des douleurs d'entrailles firent bien souffrir.

Je rentrais en ville le 26 septembre et trois jours après, le 29, j'eus une quatrième fille, Adèle. Maman et Adèle revinrent alors en ville, c'était le 3 octobre. Mimy s'offrit à Maman pour devenir sa compagne et ce fut avec cette charmante enfant, remplie de prévenance pour sa grand-mère, que maman vint s'installer dans ce premier étage du boulevard du Nord, si triste depuis la mort de Papa.

1888

L'année s'était heureusement commencée par la naissance du bébé de Louise, Raymond, naissance qui rendait ma mère bisaïeule ; malheureusement elle ne devait pas porter ce titre pendant bien longtemps. Au mois de janvier, elle avait fait avec Mimy et ma belle-sœur Coralie le voyage de Rome ; elle en avait supporté les fatigues admirablement et était revenue pour ainsi dire rajeunie ; son moral remontait par ces distractions religieuses ; nous étions tous heureux de la voir dans cet état lorsque, le 16 février, jour anniversaire de son mariage elle succomba d'une manière presque subite après deux jours de maladie.

La campagne devint notre propriété commune, à Alfred et à moi. Je vins m'y installer le 18 mai. C'était là désormais que nous allions vivre de la même vie, nous deux qui nous étions si peu

séparés et qui nous affectionnions tant ! C'était un ami et un frère que Benjamin retrouvait dans Alfred, lui qui ne pouvait s'en passer alors qu'il n'était que son cousin ; Clotilde se trouvait au milieu de nous comme une douce et tendre sœur, toujours d'égale humeur, un peu malicieuse parfois. Tous les quatre ensemble nous ne formions qu'une famille des plus unies, nous aimant toujours davantage. Alfred apportait dans la direction de la maison son air un peu austère, que Benjamin se chargeait d'atténuer par son esprit enjoué, par ses saillies, auxquelles Clotilde joignait ses pointes malicieuses. Alors, avec Alfred, nous jouissions pleinement de leurs conversations piquantes et nous nous applaudissions d'avoir pu réaliser le rêve d'une cohabitation à l'Hospitallière, dans cette campagne où mon père et ma mère avaient passé de si longs jours et dont leur souvenir ne s'effacera point. Tout nous les rappelait et quand nous jouissons de l'union et de la joie de nos enfants, nous pensons qu'ils veillent sur nous du haut du ciel et qu'ils nous bénissent.

Dès le début, nos actes de propriétaires ne furent pas heureux ; trouvant le jardinier Joseph Cas, fils du vieux Jacques notre paysan de la Bonnette, peu capable, nous primes Sardou, le jardinier de Mme de Verclos, excellent garçon très serviable ; nous n'avions pas pesé toutes les foudres que ce changement attirerait sur nos têtes. Joseph et sa femme firent à Alfred et à Benjamin des scènes terribles qui nous firent regretter notre décision.

En arrivant à la campagne, Gabrielle eut la scarlatine ce qui retarda jusqu'au 2 juillet l'arrivée de Clotilde. Pendant ce temps, Alfred alla avec Marie et Albert le 18 juin, à Mongré, assister à la première communion de Xavier, le filleul d'Alfred, et ils profitèrent de leur déplacement pour faire à Paray un pèlerinage où les poussait leur dévotion au Sacré-Cœur.

Le 14 juillet étant jour de repos pour nos messieurs, nous en profitâmes pour aller passer la journée sous les ombrages de Fabregoul, près de Septèmes, les uns y furent à pied par les collines, les autres en chemin de fer. Albert nous porta le dîner dans la voiture de l'âne. Tout fut charmant : dîner, chansonnettes de Salvat, débits de Charles Ferrari ; le retour eut lieu par les collines jusqu'à Bouc où nous primes le chemin de fer.

Les frères de Clotilde vinrent souvent à la campagne en 1888 ; Maurice, le dernier, qui n'avait que 20 ans, décida pour l'hiver son mariage avec Mademoiselle Louise de Garam, jeune fille qui était encore pensionnaire au mois de juin ; Charles fit un séjour au milieu de nous à la joie de tous, des grands qu'il charmait par son agréable conversation, des petits par sa patience, sa bonté, ses idées ingénieuses. Il leur fit faire un jardin avec un mur de clôture dont la construction occupa autant le maître maçon que les nombreux petits apprentis.

Le 2 septembre, Benjamin, Coralie et moi partîmes pour la Suisse laissant à Clotilde le soin de mes trois dernières fillettes, tandis qu'on prenait Gaby à la Sumiane.

Vers la fin septembre, nous connûmes le bruit qui courait sur le mariage d'Henri de Foresta avec une jeune fille d'Avignon ; quelques jours plus tard la marquise nous apprit elle-même la chose ; la jeune fille était une élève du Sacré-Cœur ayant 22 ans, Mlle Thérèse d'Aléon ; ce mariage allait rendre un peu de vie au Château des Tours, si triste depuis la mort du sympathique marquis ;

c'était dans les premiers jours de mai qu'il avait été enlevé à sa famille, accompagné des regrets de tous ceux qui l'avaient connu, estimé de tous, même des hommes contraires à ses opinions. On retrouvait en lui le type du vrai chevalier fidèle à son Dieu, à son roi.

Le 2 octobre, jour de la fête des Saints Anges, nous décidâmes avec Clotilde de faire célébrer avec solennité aux enfants la fête de leurs saints protecteurs afin de les remercier de leur protection continuelle dans les jeux dangereux qui avaient tant d'attrait pour notre jeunesse et dans lesquels il ne leur arriva aucun accident grave. La balançoire et les bassins possédaient bien chacun une médaille de Saint-Benoît que Clotilde remplaça fidèlement chaque année, mais les arbres qu'escaladaient les enfants n'étaient pas pourvus de ces pieux préservatifs ; il était juste que notre reconnaissance maternelle s'éleva directement vers les anges gardiens de nos enfants. Le 2 octobre 1888, nous groupâmes tout ce petit monde dans le salon jaune ; sur la console nous avions réuni tout ce que la maison pouvait nous fournir de candélabres et de bougies pour faire une illumination complète, mais si le cadre était éblouissant, la toile le fût moins, c'est à grande peine que nous trouvâmes dans un livre de piété une laide et vieille image dentelle en lambeaux représentant un Ange gardien abritant sous son aile un tout petit enfant et c'est devant cette modeste gravure que nos chants et nos prières s'élevèrent jusqu'à nos célestes bienfaiteurs.

Ce fut vers le commencement d'octobre que Gabrielle eut le faux-croup au milieu d'une nuit et Benjamin et Alfred durent courir après un docteur malgré le temps déjà froid à cette époque.

Cependant, avec le 15 octobre finissait notre saison de campagne ; nous partîmes tous ensemble, c'était la première fois que Benjamin consentait à y rester si tard dans la saison.

Vers le milieu du mois de décembre nous perdîmes aux Aygalades notre vieux et ancien paysan Pierre Cas, qui s'était retiré dans une petite maison à lui avec ses deux sœurs, Madon et Clairon. Jamais nous n'oublierons son langage touchant dans la chambre funèbre de mon père ; tout ce que son bon cœur lui dicta fut dit dans ce langage imagé que nous lui connaissions.

Alfred a bien dépeint ce type du fidèle et prudent serviteur dans les quelques paroles qu'il prononça sur sa tombe :

« Issu d'une famille d'agriculteurs des plus anciennes du quartier, Pierre Cas puisa dans les enseignements d'une sainte mère et les exemples d'un vertueux père ses vertus solides qui firent de lui l'homme véritablement estimable que nous pleurons aujourd'hui. Il était jeune encore quand la compagne de sa vie lui fût cruellement enlevée, mais Pierre n'était pas de ceux que l'épreuve décourage et abat ; il reçut avec soumission ce coup de la providence et, aidé de ces deux pieuses sœurs, il se consacra au milieu de ces travaux toujours pénibles et souvent ingrats, à l'éducation de sa nombreuse famille. Il s'efforça d'inculquer à ses enfants les principes religieux dont lui-même avait reçu le dépôt et il put se convaincre dans la suite, que l'éducation chrétienne, dût-elle s'acquérir au prix de réels sacrifices, est le bien le plus précieux dont un père puisse doter ses enfants. Tous les siens ont suivi ses exemples et, dans des carrières bien différentes, ont su mériter l'estime de leurs concitoyens. Deux qualités maîtresses peuvent résumer, il me semble, la vie si bien remplie de Pierre Cas, la probité et la fidélité.

La probité, c'est là une vertu qui devient hélas de plus en plus rare. Rendre à chacun ce qui lui revenait, Pierre l'a eu constamment à cœur. Aussi avait-il mérité la confiance la plus absolue des maîtres auprès desquels s'était écoulée son existence dans un désintéressement auquel je suis heureux de rendre hommage.

La fidélité, mais n'est-elle pas l'apanage des Cas ? Qui ignore le lien étroit qui, depuis de si longues années, unit cette famille à la nôtre ? Pierre était dévoué corps et âme à ses maîtres ; il fut, je puis le dire, un ami pour notre père regretté et son collaborateur actif et intelligent dans la transformation de cette propriété de la Viste dont il ne voulut jamais se séparer complètement. Sous une écorce un peu rude, il avait un cœur des plus sensibles et il savait traduire la délicatesse de ses sentiments dans un langage souvent des plus expressifs.

Pierre avait été dès ici-bas récompensé ; le ciel permit qu'il put jouir de quelques années de repos à la fin de sa carrière. Il les employa à préparer devant Dieu ce grand voyage du temps à l'éternité. Mon excellent Pierre tu as été un bon et fidèle serviteur. Va rejoindre là-haut ces maîtres que, reconnaissant encore, tu pleurais avec nous. Va recevoir la couronne qui est due à ta vie toute de travail, de sacrifices et de dévouement. Au revoir, à Dieu ! »

1889

Noté dans les errata en fin de volume par Alfred :

Nous faisons agrandir avec Léonie les fenêtres des 1^{er} et 2^{ème} étages ; nous faisons fermer la cour de derrière. Le bosquet subit aussi une grande transformation. Au bout de l'allée des platanes, sur la gauche, nous faisons faire un banc sous des ormes.

Le 20 septembre, Benjamin, Léonie et moi partons pour trois jours pour Brignoles, Toulon, Montrieux, Tamaris et Ollioules ; Clotilde, qui nourrit Marie-Clotilde, vient nous rejoindre à Toulon.

La maison n'ayant subie aucune réparation, nous décidâmes avec Alfred d'y mettre les ouvriers pour y faire d'utiles transformations. Presque toutes les tapisseries furent changées et tout fut repeint. Nous donnâmes, cette année-là, au mois de juin, l'hospitalité à Noélie, Salvat et à leur fillette Marie-Thérèse, Amélie ayant eu la scarlatine et l'oncle d'Astros ayant jugé plus prudent pour cette fillette de ne pas la laisser à la Sumiane.

Le 4 juillet fut un jour bien triste marqué par le départ de Mimy pour l'abbaye des bénédictines de Solesmes ; ce fut Marie-Michel Colomb qui l'y accompagna ; décidément, Mimy n'était pas pour le monde ; le Carmel n'avait pas répondu à ses désirs et, depuis la mort de ma Mère, cherchant un but à sa vie, ses aspirations la poussèrent vers ce cloître, image vivante de ces antiques et ferventes abbayes du Moyen Âge.

Quelques jours après le départ de Mimy, le 29 juillet, j'eus ma cinquième fille Béatrix ; Clotilde dirigea admirablement la maison et me rendit l'immense service de nourrir mon nouveau poupon toute une semaine en attendant une nourrice que je faisais venir d'Italie. M. Pin, notre excellent curé baptisa notre fillette que mon frère Alfred et ma belle-sœur Adèle tinrent sur les fonts baptismaux ; la réunion de famille fut complète, les enfants firent dans la grande allée un rondeau, dont j'eus le spectacle du fond de mon lit.

Le 3 octobre Alfred et Clotilde quittèrent précipitamment la campagne à cause d'une fièvre scarlatine qui venait de se déclarer chez Isabelle.

1890

Pour mettre le comble à notre bonheur nous décidâmes de faire un voyage en Suisse tous les quatre ensemble : Alfred, Clotilde, Benjamin et moi, c'était le rêve des rêves. Pour réaliser ce projet depuis longtemps caressé, il fallait que quelqu'un d'intelligent et dévoué se chargeât de la surveillance de nos marmots au nombre de 10. Salvat et Noélie acceptèrent cette lourde charge et vinrent s'installer à la Viste du 25 août au 17 septembre.

Pendant ces trois semaines, ils eurent toutes sortes d'ennuis et de soucis : la bonne de la petite Marie-Clotilde en la prenant dans son lit lui cassa un bras. Gabrielle eut une fièvre de cheval et par ses divagations fit craindre une méningite. Madeleine en tombant d'un olivier se cassa aussi un bras. A notre retour tout était guéri ou en voie de guérison. Nous trouvâmes installée à la campagne une gymnastique complète due à la délicatesse de Salvat et Noélie, elle fit le bonheur des enfants. Le trapèze, la corde à nœuds, l'échelle à corde, les anneaux, le mât, rien n'y manquait. Depuis ce temps, nos enfants consacrèrent de longues heures à la gymnastique, il fallut leur faire confectionner des costumes et rien n'était amusant comme de les voir s'élancer au trapèze à tour de rôle et sans interruption pour retomber et revenir en courant prendre rang pour recommencer encore. Ils devinrent très adroits dans ces exercices journaliers. Il fut aussi une certaine corde à laquelle ils restaient suspendus dans les airs après un élan pris du haut de l'échelle orthopédique ; on avait le frisson en les voyant ainsi s'élancer dans l'espace.

Un autre genre de distraction fort goûté de notre jeunesse, était de monter sur les arbres ; ils grimpaient comme de petits singes ; à telle heure c'était tel tilleul qui les avait tous éparpillés sur ses branches, à tel autre moment c'était un arbre dans une autre direction du bosquet, mais c'était surtout le matin quand l'heure de la leçon arrivait que tous les enfants étaient perchés sur les plus hautes branches d'un frêne. Mlle de Montgaillard, puis Mlle Capel attendait patiemment la descente lente et prolongée des petites paresseuses, qui certainement n'auraient mérité aucun prix sans l'indulgence de leur institutrice et de leur père et mère. Charles Ferrari vint présider notre réunion, très solennelle du reste, où Madeleine remporta, au milieu des applaudissements de tous, le prix de : « Désir d'apprendre à lire ».

Le mois d'octobre fut marqué par le départ d'Isabelle pour le Sacré-Cœur de Saint-Joseph où avaient été élevées les filles d'Albert et où étaient encore Jeanne et Amélie.

1891

Au mois de mai, une touchante cérémonie religieuse, la Première Communion d'Isabelle, nous réunit au Sacré-Cœur de Saint-Joseph (28 mai).

C'est au mois de juillet de cette année qu'eut lieu la fameuse inondation dans la maison. Nous fûmes tous réveillés une nuit d'orage par un bruit de cascade inusité ; chacun prêta l'oreille et dans un costume des plus primitifs entrouvrit sa porte pour mieux entendre ; le bruit fut alors plus intense ; en avançant avec précaution jusqu'à l'escalier, nous constatâmes, au milieu de la consternation générale, que l'eau n'ayant plus trouvé d'issue assez large dans les lieux remontait peu à peu et forma des lieux jusqu'à l'escalier et, de là, au rez-de-chaussée, une cascade (genre second Staubbach). Après ce premier moment de saisissement, nous rîmes de la mine et surtout du costume plus ou moins drôle des uns et des autres et l'on décida, après avoir fait réparer le plus gros désastre, d'aller se coucher. Cependant une fois dans son lit, Alfred réfléchit que, si la pluie recommençait, l'inondation serait plus grande et, sans vouloir demander aide à personne, il fut derrière la maison briser à coups de marteau le tuyau de descente ; l'écoulement eut lieu ainsi à l'extérieur, l'inondation cessa, mais le pauvre Alfred, pour prix de son dévouement, reçut une douche qui n'avait rien d'hygiénique.

Le matin du 23 juillet, au milieu d'un orage, Clotilde eut son sixième enfant ; c'était la charmante Geneviève ; nous fûmes avec Alfred l'annoncer à la Sumiane et, le 26, eut lieu le baptême de cette fillette ; ce fut encore notre excellent curé et ami Monsieur Pin qui fit la cérémonie ; Maurice Ferrari et Marie d'Henri la tinrent sur les fonts baptismaux ; la réunion des enfants était si nombreuse que nous les fîmes aligner par rang de taille contre la façade de la maison ; M. le curé n'en revenait pas de voir ce nombre fantastique !

C'est à peu près vers cette époque que nous arriva un événement tragi-comique resté mémorable dans le souvenir de tous ceux qui assistèrent à cette scène. J'avais à mon service comme femme de chambre depuis peu de temps une jeune et jolie italienne unissant à la douceur, à la soumission, à l'intelligence, le service le plus ponctuel. Son mari, petit homme brutal et jaloux, vint la voir un certain dimanche où Georges Magnin (petit cousin de Benjamin) et sa femme Henriette étaient venus nous voir. Éléonore, effarée et pleurant, vint tout à coup m'apprendre que ce malheureux jaloux battait sa femme avec une chaise et me montra le tablier en lambeaux de Timia. On parvint à faire sortir ce méchant homme de la maison au moment où notre curé Monsieur Pin arrivait pour dîner avec nous et où Georges et Henriette nous quittaient en voiture ; je priai Georges de nous envoyer un sergent de ville de Saint-Louis pour nous débarrasser de ce brutal qui ne voulait partir qu'avec sa femme. Je me mis sur le seuil de la maison lui signifiant qu'il n'y mettrait plus les pieds, alors, venant presque s'agenouiller devant le curé, il lui disait avec un accent pathétique : « Jugez, Padre, si je n'ai pas raison, je demande ma femme, c'est elle que je veux ». Pendant ce temps on ferma toutes les portes et fenêtres du rez-de-chaussée et nous nous trouvâmes enfermés dans la maison comme dans une forteresse. Lui, continuait à rôder autour de la maison et de la route dont la chambre de sa femme était plus rapprochée ; il appelait : « Timia, Timia ! » puis il frappait à une porte, tirait un cordon de sonnette mais personne ne bougeait. Les enfants avaient été tellement terrifiés que nous dûmes leur faire prendre des infusions de tilleul pour les calmer. Le soir, nous résolûmes de ne point garder cette jeune femme contre le gré de son mari et, le lendemain, elle partit pour la ville en même temps que ces Messieurs ; aussi, quand on vint me remettre un billet d'excuse de cet homme réclamant sa femme je lui fis répondre qu'elle était en ville.

La distribution des prix venait clôturer chaque année et récompenser les efforts des enfants. Nous donnions des prix très appréciés par eux mais très encombrants, surtout quand il fallait les dérober à leur vue pendant quelques jours ; une certaine année, nous leur donnâmes des échasses, ces petits curieux avaient grimpé sur le haut d'un tilleul et avaient pu, de ce poste d'observation, plonger leurs regards indiscrets dans le salon où tout était préparé pour la distribution des récompenses ; l'aperçu avait été incomplet car, en descendant de leur perchoir, ils se communiquaient stupéfaits qu'ils avaient vu des manches à balai ! Deux échasses étaient données comme prix et une seule pour accessit ; je laisse à penser que nous n'eûmes pas la cruauté de ne donner qu'un accessit, c'eût été un vilain tour à jouer à ces pauvres enfants ! Grands et petits, chacun avait sa récompense ; c'est ainsi qu'Adèle obtint pour ses débuts un prix de « Bonne Volonté ».

Cet été avait été très agité par la garde difficile d'une jeune gazelle, don fait à Alfred, et qui fut cause de courses folles faites par nos enfants dans toute la campagne. Dès qu'elle s'échappait elle bondissait en fendant l'air ; on eût dit une balle élastique, rien n'entravait sa course aérienne ; je me souviens avec Clotilde d'avoir espéré la parquer au moyen d'une haie de chaises et de fauteuils mais elle passa sur notre haie avec une telle facilité que nous en fûmes ahuries !

Quand Négro, notre fidèle chien, la poursuivait, tous les enfants leur courraient après poussant, des cris stridents et voulant protéger Folette contre la jalousie de notre chien. Plus tard, nous eûmes recours à une haute barrière sous la terrasse pour maintenir notre agile animal qui ne vécut d'ailleurs pas bien longtemps ; elle mourut dans l'hiver de 1895 à la Bonnette.

1892

Noté dans les errata en fin de volume : 21 février, décès de Madon de Jacques à la Bonnette.

Nous eûmes le plaisir de donner l'hospitalité à Valentine Estien (cousine de Clotilde) qui, ayant besoin de changer d'air, vint passer quelque temps sous notre toit. Elle nous charma par ses concerts, soit de piano, soit de mandoline, et fit le bonheur des enfants par sa grande condescendance pour eux.

Au mois de septembre nous pûmes réunir à notre table les d'Astros, les Coirard et les Drujon ; notre cher oncle d'Astros malgré son grand âge aimait encore les jeux de l'enfance ; en sortant du salon, quel ne fut pas notre étonnement de le trouver perché sur des échasses et faisant maintes évolutions dangereuses ! Jeune d'esprit nous le connaissions sous ce jour là, mais si agile malgré ses 77 ans était un fait étonnant ! Il nous arrivait rarement d'avoir le plaisir de posséder tous les d'Astros, aussi ces jours de réunion étaient-ils appréciés par tous.

Nous eûmes aussi d'excellents rapports de voisinage avait les Victor Régis, installés à l'Estaque, dans une campagne avec une vue magnifique sur la mer ; nous fûmes un soir dîner chez eux et ils vinrent ensuite chez nous. Nos enfants firent ainsi connaissance et nous aimions encore à nous rappeler la petite chansonnette de Joseph : « Ra pa ta plan, je veux être militaire ».

Nos enfants commençant à grandir et étant aptes à goûter un petit voyage à la Sainte Baume nous fûmes y passer les 7 et 8 septembre. Nous fûmes en chemin de fer jusqu'à Auriol où nous prîmes une voiture, les enfants étaient charmés de ce petit voyage auquel Alfred et Clotilde avaient mené leurs trois aînés et nous, Gaby et Loulou. Le dîner du soir à l'hôtellerie, l'ascension à la grotte si dévotieuse puis un Saint Pilon, le dîner sur l'herbe, tout jusque-là, réussit à merveille ; ce qui fut moins bien réussi ce fut le retour en voiture jusqu'à Ferveau où nous reprîmes le chemin de fer : le mistral était d'une violence inouïe et, malgré les rideaux de notre break, nous avions très froid ; nous rapportâmes de l'eau miraculeuse de la grotte à Madeleine afin de tarir la source de ses larmes par l'intercession de sa sainte patronne ; avec le temps, nos prières furent exaucées et nul ne reconnaissait maintenant en la gentille Madeleine la petite fille grognon d'autrefois.

Comme les années précédentes, nous donnâmes à la fin des vacances des prix aux enfants ; Mimy et Bébé concouraient pour la première fois, elles obtinrent le prix de « Gentillesse » ; la distribution des prix fut d'autant plus solennelle qu'elle était présidée par Léon d'Astros qui fit un discours bien approprié à de jeunes intelligences et très apprécié de tous ; voici d'ailleurs quelques extraits de son discours :

« Ce sont des paroles de remerciement tout d'abord qui sortiront de ma bouche. Dieu, dit la Genèse, tira nos corps du limon de la terre et de son souffle fit notre esprit. Celui qui a été appelé à prendre la parole aujourd'hui dans cette réunion et qui a charge en d'autre temps de veiller au développement normal de ce limon si bien pétri, si bien levé, sait justement apprécier l'honneur qui lui est donné de présider cette cérémonie et de couronner, non pas seulement les efforts de ces jeunes enfants, mais aussi l'œuvre de ceux qui entretiennent chez eux le souffle divin, de parents et de maîtres qui veillent au développement des intelligences et savent former les cœurs.

Mes enfants, je pense à vous quelquefois, je vous vois joyeux, heureux, sous ces ombrages frais, dans ces bosquets où vous vous ébattez comme dans le feuillage le gai pinson et le chardonneret bavard. Cette Hospitalière aimée n'est-elle pas pour vous le Paradis Terrestre ? Eh bien non ! Soyez étonnés mes enfants, c'est mieux que le Paradis Terrestre. Mais comment, vous récrierez-vous, dans le Paradis Terrestre, tout était plaisir pour ses heureux habitants, jamais de leçon à apprendre, pas de devoirs ni d'écriture, ni de grammaire ni d'orthographe. Oui je sais bien, Adam n'apprenait que dans le livre de la nature et dans les yeux de sa compagne, la grammaire était bien succincte ; l'histoire n'était pas longue à apprendre, on n'avait pas inventé le latin. Bien plus, là-bas jamais de malencontreuse angine, pas même de rougeole, ni d'aucune de ces maladies que les médecins ont inventées depuis. Et puis, l'on ne se disputait jamais, oh ! pour une bonne raison, Adam faisait tout ce que vous voulait Eve, un peu trop même, certain jour s'il vous en souvient. Mais il est une chose à laquelle vous n'avez peut-être pas pensé et c'est à cela que j'en veux venir : Adam et Eve, mes enfants n'ont jamais eu, eux, de Papa et de Maman ah ! vous me comprenez maintenant et vous sentez bien n'est-ce pas que cet amour de vos parents qui vous entoure constamment dans vos plaisirs, dans vos petits chagrins et jusque dans vos souffrances, c'est bien pour vous l'atmosphère du meilleur paradis terrestre. »

Ce fut cette année-là qu'eut lieu la certaine pluie diluvienne restée à jamais célèbre. C'était le 1^{er} octobre ; malgré la pluie et un temps épouvantable, je partis dans le break de Boudon pour Saint-Joseph avec Gaby et Loulou ; je portais au Sacré-Cœur tout ce qui était nécessaire pour l'entrée de Gaby qui devait avoir lieu 2 ou 3 jours plus tard ; on fut stupéfait de nous voir avec pareil orage. Espérant qu'il diminuerait, je continuais à suivre l'itinéraire de la journée et partis avec mes deux filles par le chemin du Canet ; la pluie augmentait toujours, le chemin était un véritable fleuve ; les traverses comme des torrents déversaient leurs eaux dans le chemin dont les eaux montaient toujours ; à ma campagne, le cheval avait de l'eau jusqu'au poitrail. En ville, les rues, les places, formaient un véritable lac ; au Chapitre, le marché avait été emporté dans le Vieux-Port, les corbeilles, tout avait disparu. Quand j'arrivais à la rue du Baignoir, ce fut un autre spectacle ; après être descendues de voitures à grand-peine je trouvai mes belles-sœurs et les domestiques à la cuisine, toutes occupées à faire écouler l'eau qui était entrée par la porte des basses offices sur la cour ; les chaises nageaient portées par les eaux et la cuisinière perchée sur l'une d'elle, dirigeait son fourneau de ce poste d'observation. Dans la journée, à la campagne, le ruisseau des Aygalades avait débordé occasionnant quelques dégâts.

1893

Le 1^{er} juin une nouvelle fête de famille, la Première communion de Gaby, nous réunit tous, grands et petits au Sacré-Cœur de Saint-Joseph ; au moment des vacances, nous permîmes à Isa et à Gaby de coucher désormais dans la même chambre, celle des Saints leur fut assignée.

Vers le milieu d'août, nous nous décidâmes avec Benjamin de prendre une semaine de vacances et d'aller à Chamonix avec nos deux filles aînées. Notre voyage s'effectua très heureusement mais, à peine de retour, notre petit Charlot commença à souffrir d'une entérite aiguë qui ne fit qu'empirer et nous l'emporta le 28 août sans qu'aucun secours médical put enrayer ce mal affreux. Les enfants si unis entre eux poussaient des cris désespérés dans l'allée, la désolation était à son comble. Le lendemain au soir eurent lieu les funérailles et un voile de deuil sembla s'étendre sur cette campagne jusque-là si animée et si joyeuse.

La distribution des prix eut lieu sans solennité, d'ailleurs les enfants ne remportèrent pas de bien grand succès ; à chaque instant revenait la même phrase : « Prix non mérité, accessit une telle, et même quelque fois, comme pour l'ordre, l'accessit n'était pas plus mérité que le prix.

Au commencement d'octobre notre nombre se restreignit encore par le départ d'Isa et de Gaby pour le Sacré-Cœur et par l'entrée de Charles au collège de Saint Ignace.

Du 2 au 15 octobre, Alfred et Clotilde partirent pour Saint Marcellin, Romans, Valence, Solesmes et Paris. Benjamin, depuis la mort de notre petit ange, vint tous les jours prendre son repas de midi avec moi ; nous prolongeâmes notre séjour à la campagne, d'abord pour éviter les fêtes franco russes qui avaient lieu en ville et dont les enfants essayaient à la Sumiane d'imiter les folies avec des fleurs et des confettis, puis pour rester isolés plus longtemps.

Vers ce milieu de l'année nous vendîmes quelques mètres de terrain entre la grand' route et notre grille à Pourcin, excellent homme, et organiste à la Viste qui, sans cela, aurait quitté la paroisse.

1894

Noté dans les errata de fin de volume : Agrandissement de la terrasse. Eaux aux cabinets et à la cuisine du repassage.

Le 3 mai fut marqué par la Première Communion de Charles qui la fit au collège de Saint Ignace dirigé par les pères Jésuites ; trois jours plus tard Clotilde avait un second fils, Alfred.

Notre nombre grandissant toujours, nos enfants grandissant aussi et la difficulté de diriger un si gros ménage, tout cela nous décida à prendre chacun notre chez nous, sous le même toit bien entendu ; nous pûmes faire des agrandissements au moyen d'un grenier attenant à la maison, il fut converti en salle à manger, petit salon, vestibule, office, chambre de domestique, et cuisine.

Tout l'hiver, Alfred s'occupa activement des plans à dresser ; chaque dimanche nous réunissait tous les quatre dans notre bienheureux grenier nous permettant des combinaisons fort diverses ; les maçons, dirigés par Marius Cas, dernier fils de notre ancien paysan Pierre, mirent la main non seulement à l'intérieur mais encore à l'extérieur par l'agrandissement de la terrasse ; ce fut une amélioration fort appréciée de tous, donnant à notre vieille maison un aspect presque grandiose, les allées du bosquet furent si bien dessinées qu'on eût dit que Le Nôtre en avait lui-même donné le croquis. Un autre résultat de nos réparations fut la transformation de la remise en salle d'étude pour les enfants : d'un côté des pupitres, un tableau noir et une grande table de travail ; de l'autre : les échasses, les cerceaux et autres jeux accrochés à des pieux fixés dans le mur et portant chacun le nom de l'enfant propriétaire de ces jeux. L'affaire la plus attrayante fut le choix des tapisseries qui furent changées partout sauf dans le grand salon.

Au mois de septembre voulant faire changer d'air à Clairette, nous partîmes, Benjamin et moi avec nos trois aînées, pour Interlaken ; nous y passâmes 15 jours. Pendant ce temps Léonard, sa femme et leurs deux enfants vinrent nous remplacer auprès de Clotilde.

Une cérémonie qui prenait chaque année un cachet plus solennel était la distribution des prix faite d'après les conseils et l'indulgence de Mlle Capel, qui y intercalait des récitation, des dialogues, des chants de ses élèves, morceaux toujours bien choisis et obtenant beaucoup de succès ; l'achat d'un piano fait au mois de mai nous permit de célébrer avec plus de pompe cette cérémonie que quelques membres de la famille venaient toujours rehausser par leur présence ; les Albert notamment étaient fidèles à venir augmenter le nombre des assistants.

Au mois d'octobre, Loulou et Constance entrèrent au Sacré Cœur ; que de regrets ne devait pas nous laisser cette entrée !

Une charmante compagne resta avec moi pendant ce mois d'octobre, ce fut ma nièce Thérèse, qu'Albert et Marie me laissèrent ; cette fillette un peu mélancolique promenait sa rêverie dans

tous les coins de la campagne puis me contait mille souvenirs intéressants car elle possédait le don de narrer agréablement de petits riens mais avec une voix si douce qu'on eût dit une mélodie ; ce fut surtout avec son oncle Benjamin que les railleries fines furent leur train.

1895

Noté dans les errata en fin de volume : Au mois de septembre, nous faisons une grande réparation au billard ; on le recouvre et on le coupe car il est trop grand.

Quelle triste année rappelle ce millésime ! Pendant l'hiver, une épidémie de fièvre typhoïde ayant sévi au Sacré-Cœur de Saint-Joseph, nous gardâmes Clotilde et moi, nos quatre pensionnaires légèrement atteintes à l'époque du jour de l'an ; le mal fut toujours en empirant pour Isa. Constance et Louise : ces deux dernières furent mal à la même époque, tandis que Constance expirait le 5 février au milieu de la désolation des siens, Louise entra dans une période tellement grave qu'elle resta entre la vie et la mort jusqu'au milieu de Mars. La mort de sa cousine tout à fait de son âge, plutôt une sœur pour elle, fut un gros chagrin ; cette place vide de notre petite Constance se fit encore plus cruellement sentir quand, pour les vacances de Pâques passées à la campagne, nous nous y trouvâmes sans cette enfant ravie à notre affection ; dans l'été qui suivit, la douleur d'Alfred et de la pauvre Clotilde fut souvent ravivée par la présence de Loulou ; cette enfant fit, le 4 juillet, sa Première Communion à Saint-Joseph, cérémonie bien touchante et bien triste, elle et Constance devaient ensemble s'approcher de la Sainte Table pour la première fois ; une seule était là, la place de la douce et chère Constance resta bien vide !

En juin, une jeune et charmante visiteuse vint augmenter par sa présence la douceur de notre vie de famille, c'était Isabelle Coirard, que Paul et Berthe nous accordèrent quelques jours. Nous la menâmes aux bains de mer à l'Estaque, nous la fîmes promener dans nos environs et vivre de notre vie intime ; les Albert vinrent un soir dîner avec nous, le temps étant fort beau la jeunesse organisa une partie de cachette au clair de lune, on s'amusa bien ; mais les choses ne devaient pas durer ainsi. Isabelle fut prise de crampes d'estomac pendant la nuit ; comme elles ne cédèrent pas dans la journée qui suivit, nous la transportâmes de sa chambre de réserve au premier, dans mon cabinet de toilette au second ; l'état aigu s'accroissant, Benjamin fut avertir mon oncle d'Astros en ville, et, le lendemain dimanche, Berthe arrivant d'Aix et accompagnée de son père vint chercher sa fille moins souffrante mais non guérie. La voiture commandée pour les mener en gare étant en retard, Paul Durrand (notre neveu depuis son mariage avec Marthe en janvier 1894), averti par téléphone, arriva en toute hâte avec sa voiture et, grâce à sa dextérité, on fut à temps au train en gare de Saint-Antoine.

Un téléphone fut installé par les soins de Paul entre la Sumiane et l'Hospitalière et facilita ainsi la promptitude de nos communications.

Du 15 juillet aux 15 août nous partîmes Benjamin et moi avec nos cinq filles pour Saint-Cergues, petite localité en Suisse au-dessus de Nyon. En septembre, ce fut au tour de Clotilde et d'Alfred ; ils partirent emmenant Isabelle avec eux, ils furent à Die, à la Salette, à la Grande Chartreuse, et

finirent par Saint-Marcellin où Clotilde avait une bonne amie, Mme Dutrait, et par Lyon pour voir Édouard, depuis quelque jour provincial.

À leur retour, nous organisâmes une partie de plaisir pour les enfants, nous les menâmes à Roquefavour en omnibus loué à cet effet ; le déjeuner à l'Ermitage eut son cachet rustique, puis promenade sur l'aqueduc, vraie œuvre d'art. Le retour par le Griffon et le bassin de Réaltor fut plus long mais intéressant ; seulement la nuit nous surprit trop tôt à notre regret plongeant dans une demi-obscurité ces solitudes boisées qu'éclairait faiblement le clair de lune.

La fin du mois de septembre fut marquée par un incendie épouvantable qui dévora tous les bois de l'Étoile depuis Château-Gombert et Sainte-Marthe jusqu'à Bouc-Cabriès et Sumiane, ravageant ainsi une étendue de plus de 3000 hectares ; ce fut terrifiant, l'incendie dura plusieurs jours malgré les efforts des troupes envoyées de Marseille et d'Aix ; de la terrasse nous en suivions parfaitement les progrès et en voyions les flammes à l'œil nu ; la clarté était si grande que nous pouvions à la lueur de l'incendie voir l'heure à nos montres.

Alfred et Benjamin étant libres le 2 novembre, nous en profitâmes pour aller à Carry en voiture ; cette journée de délassement et de repos fut la dernière passée ensemble ; le lendemain notre retour en ville nous sépara à notre grand regret.

1896

Nous passâmes les vacances de Pâques à la campagne à la satisfaction générale ; nous eûmes d'ailleurs la joie bien grande de recevoir la visite d'Édouard, provincial depuis un an et de passage à Marseille. Alfred fut l'attendre à Saint-Louis le matin de bonne heure et le mena à l'église de la Viste où il célébra la messe à nos intentions.

Notre bon curé Monsieur Pin lui témoigna toute l'effusion de son excellent cœur ; puis Édouard fut tout à nous, chacun de nos enfants lui fut présenté : six chez Alfred et cinq chez moi. Il visita avec beaucoup d'intérêt le nouvel aménagement de la maison pour nos deux ménages, approuva toute chose, se réjouit de notre parfaite union, parcourut toute la campagne, retrouva dans nos paysans nos fidèles serviteurs d'autrefois : Jacques à la Bonnette, Clairon chez sa nièce Louise Giraud. Cette journée restera comme une des meilleures dans notre souvenir.

Les rapports de bon voisinage entre la Sumiane et l'Hospitalière étant incessants, Paul et Albert résolurent de substituer à la modeste passerelle jetée au-dessus du ruisseau des Aygalades, un pont véritable auquel chacun travailla sans relâche ; pour le mettre à l'abri des crues subites du ruisseau, ils le jetèrent au-dessus des murs riverains. Ce pont le « Paul-Albert » acquit bien vite une grande renommée, car l'automne suivant amena de telles pluies, que notre petite passerelle fut emportée par les eaux tandis que notre nouveau pont, grâce à son élévation, résista à toutes les inondations.

La distribution des prix fut plus tôt que de coutume, elle eut lieu le 9 août ; ce fut Paul Coirard qui eu l'amabilité de la présider.

Quelques jours plus tard, le 13 août, nous partîmes avec nos trois aînées pour Lourdes et les Pyrénées tandis que mes belles-sœurs eurent la bonté de garder à la Pomme Adèle et Béatrix et que les Fines furent chez Monsieur et Madame Dutrait, passer un mois à leur montagne en Dauphiné.

Le mois de septembre nous réunit encore tous à la campagne, mais les premiers jours d'octobre nos pensionnaires, augmentés cette année de Claire et de Madeleine, nous furent ravis ! Un calme relatif succéda à l'agitation et à l'effervescence du temps des vacances.

Vers la fin d'octobre (25 oct) nous eûmes la douleur de voir mourir à la Bonnette notre vieux et dévoué paysan, Jacques Cas, que sa fille Clarisse aidée de son frère Joseph, soigna toute sa vie avec un dévouement filial admirable ; nous accompagnâmes jusqu'à sa dernière demeure notre fidèle serviteur. Alfred prononça sur sa tombe quelques paroles bien senties sur notre bon et loyal Jacques, les voici :

« Vous tous présents à cette triste cérémonie, vous savez bien que rien d'extraordinaire n'a marqué la vie de celui que nous pleurons aujourd'hui ; mais au-dessus des actions brillantes n'y a-t-il pas pour l'homme, une tâche plus difficile et par conséquent plus méritoire à remplir ? Je veux parler de l'accomplissement constant du devoir pendant une longue carrière sans s'écarter jamais du droit chemin.

Jacques Cas était né dans cette propriété de la Viste, si pleine pour nous de souvenirs, d'une ancienne et respectable famille d'agriculteurs, au service de la nôtre depuis près de deux cents ans. Quand arriva pour lui l'âge de s'établir, il chercha avant tout, dans celle qu'il voulait associer à son existence, une femme laborieuse et d'une piété solide.

Mais, malgré les joies du foyer, les mécomptes ne lui furent pas épargnés comme tous ceux appelés aux durs travaux de la campagne, que de labeurs longs et pénibles emportés souvent en un instant !

Jamais pourtant dans sa bouche la plus légère plainte, il ne vous en accueillait pas moins avec un bond et franc sourire. C'est que Jacques dans les moindres événements voyait la main de Dieu.

Vint l'heure des cruelles épreuves, une de ses filles, vrai trésor d'innocence, fut appelée de bonne heure à la vie religieuse ; elle entra dans un monastère du Carmel qui ne fut pour elle que le vestibule du paradis.

Plus tard sa femme qu'il aimait tendrement alla rejoindre dans le ciel cette fille si regrettée.

Ce furent là pour le cœur du père et de l'époux, deux coups terribles. Vous souvient-il avec quelle résignation il accepta sans murmurer ces douloureux sacrifices ?

Il est vrai que la Providence lui avait ménagé une douce vieillesse, en lui donnant une autre fille qui s'était attachée à lui tout entière, et un fils, le modèle des fils. L'un et l'autre l'ont entouré d'un dévouement qui fait naître l'admiration à une époque où si peu d'enfants savent comprendre ce qu'ils doivent à leurs vieux parents. Jacques méritait bien ces consolations, car toute sa vie il s'était efforcé d'inculquer à ses enfants, par ses conseils et ses exemples, les enseignements de la foi, les seuls qui engendrent la piété filiale.

La mort de Jacques Cas a été ce qu'avait été sa vie, celle d'un chrétien, je dirais presque d'un saint. Dès le jour où il fut frappé, il fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Durant les six jours de sa maladie, son esprit, ses pensées étaient constamment tournées vers les choses d'en haut, à chaque instant il en donnait des signes consolants. Aussi quelle sérénité en face de la mort !

Il jouit maintenant d'une gloire bien méritée ; que la bénédiction tombée des lèvres décolorées et de la main tremblante de ce père mourant soit pour ses enfants et petits-enfants, tous si dignes de porter son nom, une consolation et un soutien.

Excellent Jacques, si fidèle, si dévoué, si aimé de nous tous, repose en paix en attendant la résurrection dernière. Au revoir ! À Dieu ! ».

Les Alfred retournés en ville le 15 octobre revinrent, suivant leur louable habitude, passer avec nous les fêtes de la Toussaint. Le 2 novembre, le ciel ne nous fut pas clément et nous força à trouver chez nous des distractions que nous allions chercher ailleurs les années précédentes. Dès le matin, pour combattre l'intempérie de la saison, Alfred fit allumer dans sa chambre et celle de Clotilde un feu ardent qu'il se chargea d'alimenter et d'activer tout le jour, ce qui a bien sa signification pour qui connaît notre frileux Alfred ; il voulait nous démontrer que la maison bien chauffée aurait des charmes aussi grands en hiver qu'en été. Le soir, en se couchant, la chaleur était telle que ni lui ni Clotilde ne purent la supporter ; aussi armé de pincettes fit il passer toutes les bûches par la fenêtre, enchanté de ce procédé commode dont il n'aurait pu user en ville.

Notre retour à Marseille s'effectua le lendemain. Huit jours plus tard nous revînmes tous les quatre à la messe de sortie de deuil de Jacques qui fut dite à Saint-Paul de la Viste. En sortant de l'église j'accompagnai Clotilde à la campagne où elle voulait chercher dans le logement deux ou trois objets oubliés, ce fut vite trouvé. Clotilde et moi repartions, quand, au moment de franchir la porte vitrée au fond du vestibule, je restai pétrifiée en apercevant au plafond une poutre toute noire, j'appelai Clotilde et la paysanne déjà sur la terrasse, nous avions le feu ! Nous téléphonâmes chez le voisin à Alfred et à Benjamin un instant auparavant encore avec nous, on devait leur dire dès leur arrivée en ville de venir nous rejoindre ; tous les Cas réunis pour la messe, vinrent à notre aide, Jules si dévoué vint diriger les travaux. Notre appréhension fut extrême car au premier les carreaux étaient brûlants dans la chambre d'Alfred et de Clotilde depuis leur cabinet de toilette jusque dans la chambre de réserve ; la poutre brûlant toujours, il était à craindre de voir jaillir des flammes au contact de l'air ; nous préparâmes des récipients remplis d'eau, des couvertures pour éteindre le feu. La cause de tout le mal avait été cette fameuse cheminée où Alfred s'était tant réjoui de faire un feu d'enfer, la chaleur avait mis le feu à une poutre mal placée.

Quand nos Messieurs arrivèrent, le plafond du grand salon était à jour, poutre et traverse étaient entièrement consumées ! On se rendit maître du feu et, comme nous étions assurés, nous n'eûmes que l'ennui d'avoir plus tard des ouvriers dans la maison.

Alfred fut un peu confus d'être l'auteur de tout le mal : je doute encore de sa contrition parfaite.

Le logement de notre vieux Jacques se trouvant inoccupé par la cohabitation de Clarisse avec son frère Joseph Cas, nous eûmes la pensée de demander à Salvat et à Noélie, en recherche d'habitation de campagne, si cette modeste maison légèrement transformée pourrait leur convenir. D'après leur réponse affirmative, les ouvriers transformèrent en habitation de maître, cette Bonnette qui n'avait été jusqu'ici qu'une maison de paysan. Les Lavielle eurent la délicatesse de se trouver bien dans ce simple réduit ; nous fûmes, pour notre part, enchantés d'avoir de si aimables locataires.

Les Alfred ne purent jouir dès le début de l'été de notre délicieuse vie de campagne, Madeleine atteinte de diphtérie les retenait en ville où Léon lui fit l'application du sérum ; quand elle arriva plus tard, avec son père et sa mère, elle souffrait encore cruellement de ce nouveau vaccin ; il fallait la lever et la coucher avec des précautions infinies tant étaient vives ses douleurs occasionnées par le sérum. Cette petite maladie l'empêcha de faire sa Première Communion en même temps que Claire et que ses compagnes, elle la fit toute seule quelques semaines plus tard (27 juin).

Dès le commencement des vacances nous fûmes passer un mois à Lans en Dauphiné où nous attiraient les Drujon ; nous fîmes de là avec nos trois aînées un pèlerinage à Notre-Dame de la Salette, puis à la Grande Chartreuse où nous rencontrâmes Albert, Marie et leur fille Amélie arrivant de Solesmes ; c'est là que Marie m'apprit l'entrée de Jeanne aux bénédictines : ils avaient été à Solesmes voir Marie, quand Jeanne, d'après le conseil du père abbé, leur déclara qu'elle resterait avec sa sœur à l'abbaye de Sainte-Cécile ; après avoir vu le père abbé, Albert et Marie laissèrent Jeanne à Solesmes et ne revinrent qu'avec Amélie.

À la fin de juillet, la sortie du Sacré-Cœur nous ramena Isabelle qui, ayant brillamment terminé ses classes, venait embellir notre cercle intime par son heureux caractère et son entrain bruyant et juvénile.

Pendant notre mois d'absence, les Alfred invitèrent les Dutrait à la campagne, les menèrent à Carry pour les distraire et satisfaire le goût passionné de M. Dutrait pour la mer.

Nous les retrouvâmes à notre retour, nous eûmes même la bonne fortune de garder encore quelques jours Mme Dutrait et sa charmante fille Mathilde.

Quelqu'un que nous trouvâmes avec une joie extrême à notre retour ce fut ma sœur Louise, arrivée d'Alger à Saint-Joseph pour accompagner une de ces dames en France ; elle passa un mois au Sacré-Cœur où nous allions la voir journellement. C'est à Mme Brocard, supérieure à Saint-Joseph, que nous dûmes cette surprise inattendue.

Au commencement du séjour de Louise, avant notre retour, les Alfred eurent un gros ennui ; un chat tomba dans notre puits et s'y noya sans qu'on pût de longtemps le retirer ; il fallut renoncer à boire notre excellente eau ; tous les moyens employés pour débarrasser notre puits de ce maudit

animal échouèrent, on essaya en vain de le vider, l'eau se renouvelait avec une si grande abondance qu'aucune pompe ne put en venir à bout.

Enfin, alors que tout espoir était perdu, on recommanda à Louise de prier pour la fin de cette mésaventure ; le lendemain matin le chat flottait sur les eaux et l'on put facilement en délivrer notre puits. Chacun reconnut devoir aux prières de Louise le succès final de cette affaire, il paraît qu'au Sacré-Cœur elle a la réputation d'obtenir du Ciel beaucoup de petites faveurs.

Vers la fin d'août nous eûmes la douleur de perdre dans la personne de Monsieur Pin, le plus dévoué et le plus saint des curés ; souffrant depuis quelque temps mais toujours à son poste, il fut aussi dur pour lui-même qu'il était compatissant pour les maux d'autrui ; nous perdîmes en lui un fidèle et excellent ami. Nous étions encore à la Grande-Chartreuse avec Albert et Marie quand nous parvint cette triste nouvelle. Par le fait de ces diverses absences, Alfred fut le seul représentant de la famille aux obsèques de notre vénéré curé et il tint à rappeler sur sa tombe les qualités éminentes de notre pasteur :

« Je tiens, au nom de la paroisse, à adresser un suprême adieu à celui qui fut son pasteur pendant 32 ans. Monsieur l'abbé Pin exerçait le ministère sacerdotal dans un village du diocèse d'Avignon, auquel il appartenait, lorsqu'il voulut bien consentir, avec l'autorisation de ses supérieurs, à venir desservir la chapelle de secours de la paroisse des Aygalades, qui était à la veille de s'ouvrir au quartier de la Viste.

À peine arrivé, il devint le collaborateur le plus ardent d'un groupe de messieurs organisés en société pour la création d'une paroisse indépendante et la construction, au milieu de cette population industrielle et agricole de la Viste, d'un temple moins indigne du Dieu de l'eucharistie que notre pauvre chapelle provisoire des premiers jours. Le seul survivant de cette société était tantôt présent à cette triste cérémonie et si sa modestie ne l'en eut empêchée lui mieux que tout autre aurait pu vous dire que de peines et de labeurs a nécessité l'accomplissement de cette œuvre. Monsieur l'abbé Pin s'est dépensé là tout entier et notre coquette église demeurera pour attester aux générations futures ce que peut, même au sein d'une population restreinte et dans son ensemble peu fortunée, l'esprit d'ordre et de suite et le zèle éclairé d'un pasteur dévoué.

Tout était à faire dans la nouvelle paroisse ! Ah ! C'était bien là le champ qu'il fallait à l'ardeur infatigable du laborieux ouvrier. Il a d'abord défriché, puis semé ; un autre récoltera sans doute, car dans notre village, où les éléments étrangers se succèdent sans cesse, le sol est ingrat, la moisson longue à mûrir. Son ministère lui a procuré pourtant des satisfactions ; je l'entendais naguère encore gémir sans doute sur l'abstention des hommes de sa paroisse qu'une fausse crainte, les préjugés, l'indifférence, le travail du dimanche, que sais-je encore, tiennent trop souvent éloignés de la pratique religieuse, mais il ajoutait, et son cœur d'apôtre se réjouissait à cette pensée, que jamais personne à la Viste, au moment de la mort, ne lui avait refusé de recevoir les derniers sacrements.

Un de ses premiers soins fut d'appeler à la Viste les bonnes sœurs, au dévouement desquelles je me plais à rendre publiquement hommage, et de leur confier l'éducation des filles. De ce côté là encore, il avait obtenu bien des consolations. C'était au sein de la congrégation, dans laquelle au sortir de l'école la plupart des jeunes filles sont heureuses de s'enrôler, qu'il avait recruté depuis

quelques années ses choristes si bien formées qui, les jours de fête, rehaussent l'éclat de nos pieuses cérémonies.

Respectueux des personnes, souvent du reste très recommandables qui dirigent les écoles laïques, il faisait la guerre à l'esprit qui dictait leurs programmes. Et combien n'avait-il pas raison ! La neutralité en matière d'éducation est une utopie, car là plus qu'ailleurs encore, qui n'est pas pour Dieu est contre Dieu. Aussi, son vœu le plus ardent était-il d'avoir des frères pour les garçons ; les ressources limitées dont il disposait ne lui permettant pas à lui seul de mettre ce dessin à exécution, il caressait l'idée de faire appel au curé d'une paroisse voisine et d'étudier avec lui la création d'une école commune aux deux paroisses.

D'une charité sans bornes, pas une misère ne lui était inconnue, il pénétrait discrètement dans les familles nécessiteuses et y apportait avec une obole, souvent prélevée au moyen de privations et de sacrifices personnels, les paroles d'espérance qui soutiennent ou qui relèvent.

Mais Monsieur l'abbé Pin n'était pas seulement le type du bon curé, c'était un caractère. Pas de compromission avec ce qu'il croyait être son devoir. Que de fois ne l'avons-nous pas vu aux prises avec le pouvoir civil, lorsque celui-ci, égaré par la passion, menaçait d'empiéter sur les droits et les prérogatives du pouvoir ecclésiastique ! Ne l'avons-nous pas entendu bien souvent revendiquer avec une énergie de langage en harmonie avec nos sentiments, la liberté pour les catholiques d'exercer publiquement leur culte conformément au texte et à l'esprit du concordat ! C'était un lutteur terrible avec lequel il fallait compter.

Et maintenant tout est fini, nous n'entendrons plus cette chaleureuse parole, nous ne verrons plus au milieu de nous cette figure épanouie, ce visage souriant ; sa main ne s'étendra plus pour nous bénir ; elle ne s'ouvrira plus pour soulager notre misère.

Mais, ne vous semble-t-il pas voir notre excellent curé accueilli au seuil de l'éternité par la multitude de ceux de ses paroissiens qui l'ont précédé dans la cité céleste ? Enfants auxquels il avait donné l'eau baptismale, jeunes vierges qu'il avait préparées, Dieu sait avec quelle sollicitude, à la première communion, époux chrétiens dont il avait reçu et consacré les serments, tous ceux enfin dont il avait recueilli les derniers aveux et béni la tombe. Ne les voyez-vous pas formant tous une brillante cohorte à celui qui fut leur père, l'escorter jusqu'au trône de l'Eternel et demander pour lui la couronne méritée par une vie si bien remplie.

Notre cher curé au revoir, à Dieu ! »

Quelques semaines après la mort de notre excellent curé M. Pin, on nous donna comme son successeur Monsieur l'abbé Coupin, zélé vicaire de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Au mois de septembre, Alfred, Isabelle et Gaby furent passer deux ou trois jours à la Blaquière où la famille Coirard les avait aimablement invités. Ils nous revinrent enchantés du chaleureux accueil qu'on leur avait fait et des distractions qu'on leur avait procurées.

Vers la même époque, un dîner chez les Lanversin à Château-Gomberg nous rappela nos dîners annuels chez les Michel Colomb dont la campagne n'était pas éloignée de celle des Lanversin ; nous y fûmes très aimablement reçus, le dîner fut fort gai, on avait mis les jeunes filles à la petite table, elles jasèrent à qui mieux mieux. Nous visitâmes la vaste habitation et nous promenâmes sous les beaux ombrages autour de cette grande pièce d'eau où les enfants se baignent

journallement, puis les papas et les mamans se réunirent sur une petite terrasse où la conversation fut très animée, Jean fut très gentil et très amusant, il est le petit gâté de tous ! Fernand dessina le profil d'Alfred, il prend facilement les ressemblances.

Cette année nos enfants n'ayant pas travaillé avec toute l'ardeur désirable, nous leur fîmes une distribution des prix modeste et surtout dans la plus grande intimité. Chaque matière faisait le sujet d'une petite remontrance adressée aux unes et aux autres ; en voici d'ailleurs un spécimen :

« Vous vous demandez sans doute, pourquoi cette année aucun président n'est convié à notre solennelle distribution des prix ? Ah ! Chères enfants, nous avons voulu ménager vos petits amours propres car nous ne pouvons pas dire de vous ce qu'on disait de l'enfant Jésus, qu'il croissait en âge et en sagesse, mais plutôt que vous grandissez en âge et décroissez en sagesse, donc le prix de sagesse n'a pas été mérité !!! Mlle Marie-Thérèse Lavielle l'aurait obtenu pendant les neuf premiers mois de l'année mais, depuis le mois de juillet, sont survenues bien mal à propos, quelques ombres au tableau et le prix s'est transformé en premier accessit. Mademoiselle Béatrix Salles, malgré son petit nez arrogant et un caractère encore un peu trop susceptible, a mérité un deuxième accessit.

Connaissez-vous seulement de nom cette qualité la politesse ? Nous nous le demandons souvent. Autrefois, nous entendions vanter par nos aïeux les prévenances des petits-enfants à l'égard de leurs grands-parents et de leur père et mère, leurs attentions délicates, les doux et affectueux rapports entre frères et sœurs, la courtoisie entre cousins et cousines. Aujourd'hui, la mode serait-elle changée ? On entend parler au lieu de tout cela de mille taquineries accompagnées de gestes et mouvements peu avouables, c'est à rougir vraiment. Entendez-vous bien, le prix de politesse n'a pas été mérité ! Accessit Mademoiselle Adèle Salles.

Comment ! Si petites et déjà on aperçoit des dos voûtés, des tailles de travers, des bouches grimaçantes ! Des enfants déhanchés ! Des pieds tournés, des démarches boiteuses, des doigts transformés en hochet de bébé ! Que sais-je encore ! Alors nous n'aurons jamais le plaisir de contempler de sveltes jeunes filles au maintien distingué à la démarche légère et gracieuse. Allons mes enfants, courage, et que l'année prochaine on n'entende pas dire comme cette année : « Il n'y a pas de prix de maintien ! »

Le reste de la distribution des prix ne fut pas plus brillant que le début et on eût pu la dénommer « Distribution des accessits » ; elle se clôtura par un prix « d'élasticité dans les mouvements » décerné à M. Alfred Fine (fils).

Le 23 novembre, une triste cérémonie nous ramena à la campagne. Nous vîmes accompagner à sa dernière demeure notre sainte et dévouée paysanne Clairon : c'était la plus humble créature qu'on put imaginer, d'une humeur toujours égale, douce et bonne à l'excès. C'était elle qui, du temps de Pierre, craignant le caractère et l'âpreté de son frère, cueillait les plus beaux fruits de la propriété et nous les portait en cachette, dissimulés sous un coin de son tablier. Ce type de dévouement et de fidélité ne se retrouve plus de nos jours.

Au mois d'avril, le lundi de Pâques, eut lieu à l'église de la Viste le baptême de la cloche ; il plut à torrents ; aussi, nous dispensâmes-nous de cette course, étant encore en ville. Il n'en fut pas de même des Alfred, gens du devoir par excellence ; d'ailleurs, Alfred fut parrain d'une cloche et Mme de Foresta, la marquise douairière, en fut la marraine. Alfred lui avait envoyé une sorte de diptyque de fort bon goût. L'autre cloche eut comme parrain et marraine M. Meynier et sa sœur Mme Seymar. Une fort jolie collation fut servie chez le curé et chacun se retira satisfait.

Clotilde arriva à la campagne quelques semaines après nous avec sa petite famille encore augmentée d'une fillette, Juliette, depuis le mois de décembre dernier.

Nos enfants devenant grands, nous songeâmes à leur procurer des distractions de leur âge ; une de celles le plus en vogue fut la photographie ; Paul s'y adonnait en amateur émérite et nos grands essayèrent avec des appareils moins perfectionnés de se livrer à cet art ; nous leur fîmes aménager à cet effet une pièce avec une armoire, étagères, eau courante, en face de l'atelier d'Alfred. Les scènes bibliques avaient, comme poses et costumes, plus de succès que les autres ; tantôt, au moment des moissons, c'était Ruth glanant dans les champs de Booz, puis Moïse sauvé des eaux, le ruisseau des Aygalades prenant ce jour-là l'importance du Nil, ou bien près du puits, Sainte-Anne Éliezer et Rébecca, les chameaux seuls faisaient défaut ; Amélie a toujours beaucoup brillé pour imaginer les sujets de toutes sortes.

À la fin mai nous eûmes la joie de recevoir pour la seconde fois Édouard à la campagne.

Mes frères et sœurs furent conviés à des agapes fraternelles ; le jour où nous le possédions était un jour de fête ; après l'avoir vu tous ensemble, nous aimions à l'entretenir chacun en particulier, c'était un conseil à lui demander ou une confidence à lui faire, ce jour là il y eut bien des apartés dans les allées de la campagne.

Le 1er juin, Loulou étant souffrante, je la retirai du Sacré-Cœur pour la mieux soigner. Après quelques jours d'alitement, elle se remit peu à peu et put reprendre ses occupations quotidiennes.

Isabelle invita au mois de juillet Marie-Thérèse Coirard, celle de ses cousines qui est le plus de son âge ; chacun fut charmé de notre petite cousine, de son caractère sérieux et gai, de sa sérénité et de son égalité d'humeur.

La fin de juillet devait, en nous ramenant nos pensionnaires, nous rendre à tout jamais Gaby qui venait de terminer ses classes. Désormais, Isabelle et Gaby ne devait plus se quitter et formèrent avec Amélie un trio où chacune apporta son caractère spécial : chez Amélie, c'est une nature originale quelque peu sauvage, s'enveloppant de mystères et de réticences, chez Isabelle c'est l'exubérance de la jeunesse pleinement épanouie, se traduisant en conversations incessantes que le sommeil peut-être n'interrompt pas toujours ; chez Gabrielle c'est le sérieux que donne la jeune fille du devoir, peu prolix, ce qui maintient un accord parfait avec la causeuse Isabelle.

La gaieté est l'apanage de la jeunesse ; cette année-là nos enfants semblèrent arriver à l'apogée de l'entrain le plus jovial. Dans les soirées chaudes nous descendions immédiatement après souper sur la terrasse où les Alfred prenaient régulièrement le repas du soir. Nos enfants imaginèrent de nous faire des tableaux vivants dont les papas et les mamans furent les spectateurs ; celui qui eut le plus de succès fut certainement la scène des sept vierges sages et des sept vierges folles, toutes en chemise de nuit, leur apparition fut fantastique sur cette sombre terrasse. D'autrefois, on joua à cache-cache avec fureur, la nuit permettant de se glisser plus facilement au milieu des adversaires pour toucher camp. Alfred, une certaine fois, se mêla à leur jeu et grimpa sur un de nos deux gros platanes devant la maison, les enfants le cherchèrent avec fureur et Alfred, les croyant éloignés, se laissa glisser le long d'une branche, mais Gaby était sous l'arbre essayant de surprendre quelques données sur la cachette d'Alfred, à cette glissade inattendue au-dessus de sa tête elle poussa un cri strident qui fit revenir les enfants tous enchantés d'avoir découvert la cachette d'Alfred.

Ces parties se faisaient aussi en plein jour et le soir en automne avant souper dans la maison, c'était alors cachette fermée : deux ou trois enfants allaient se cacher, le reste de la bande cherchait chacun de son côté et dans la plus profonde obscurité ; quand on découvrait la bande cachée on demeurait avec elle jusqu'à ce qu'il n'y eut plus d'enfants pour chercher ; c'est alors qu'on entendait l'appel des chercheurs se recrutant pour savoir si l'on était au complet. Au premier cri, on entendait la voix plus stridente encore d'Éléonore grondant les enfants, allant fermer la porte de sa chambre à clef, maugréant contre ce jeu infernal, elle était la terreur des enfants. Elle avait aussi des mots typiques qui resteront mémorables : un jour, Charles, heureux de la faire enrager descendait du second en glissant assis sur la rampe ; elle accourut vers moi courroucée : « Enfin que Mme aille un peu là-bas, il pourrait se tuer M. Charles, en descendant de la sorte et alors que deviendrait notre pauvre Loulou ! » Cette bonne de ma fille que j'avais depuis le commencement de mon mariage avait son franc-parler avec tout le monde.

Les prix durent être devancés et le 9 août notre gentil et spirituel cousin Louis Coirard vint présider notre distribution ; il fit aux enfants le discours suivant :

« Vous vous étonnez sans doute, d'être présidés par un si petit cousin et vous devez vous demander que sont devenus les graves personnages qui nous adressaient autrefois à pareille époque de si éloquents allocutions...

Votre étonnement est justifié ; mais on vous a peut-être dit que c'était parce que j'avais eu l'honneur d'être reçu bachelier, par la docte faculté d'Aix que j'étais appelé à l'honneur bien plus grand, de m'asseoir sur ce beau fauteuil et de présider cette imposante cérémonie.

Je vous avoue que j'en suis quelque peu troublé ; aussi, contrairement à l'usage établi, ce discours sera pour vous et non pour les grandes personnes. Je serai tout le temps à votre portée et je n'aurai d'ailleurs pas de peine à m'y mettre. Et tout d'abord que vous dirai-je ? Vous ferai-je un brin de morale ? Peut-être en auriez-vous légèrement besoin ; car si je dois me fier à quelques vagues indications qui me sont parvenues par les journaux, la sagesse a un peu baissé parmi vous. Cependant quelque chose m'arrête : je crois que si je me posais en professeur de sagesse, les élèves pourraient peut-être en remontrer à leur maître !

Vous raconterai-je, comme le fit autrefois un docteur de ma connaissance, des épisodes de l'histoire sainte ? Irai-je discuter avec vous si c'est une poire, une pomme ou un melon que mangèrent Adam et Eve ? Non, car vous savez votre histoire sainte bien mieux que moi.

Vous dirai-je de vous faire agriculteurs ? Je crois que ce serait dépenser en vain votre attention et mes paroles. Tout au plus vous conseillerai-je de semer quelque graine de radis ou de haricots dans les petits jardins charmants que vous devez cultiver, soit à la Viste, soit à la Sumiane.

Pour en revenir à un sujet d'actualité parlons donc un peu du baccalauréat. Vous ne savez point encore ce que signifie ce grand mot, et la plupart d'entre vous n'en connaîtront point les émotions, car les gracieuses fillettes sont ici bien plus nombreuses que les garçons. À ces derniers, je raconterai que, pour passer son baccalauréat, il faut d'abord bien travailler, puis se présenter devant des messieurs très savants, très graves, quelquefois très sévères, qui vous font des questions souvent difficiles, parfois aussi assez simples. Ainsi ils ont demandé cette année qu'on leur parle du bon La Fontaine que vous connaissez tous n'est ce pas ? et dont vous récitez si bien les charmantes fables.

Seulement il vous faudra aussi faire connaissance avec d'autres messieurs très remarquables qui s'appelaient Racine, Corneille, La Bruyère... Savoir l'histoire, la géographie et quelques langues plus ou moins embrouillées ; mais vous avez l'avenir devant vous, et nul ne doute que tous les petits cousins qui m'entendent ne deviennent un jour de brillants bacheliers.

Voilà ce que j'avais à vous dire ; maintenant je vous engagerai d'abord à être bien sages, ensuite à vous bien appliquer à vos devoirs et à vos leçons. Il ne faut pas être paresseux, parce que les paresseux s'ennuient et ne sont bons à rien dans la vie ; il faut, au contraire, savoir faire quelque chose d'utile ou de gracieux, de grand ou de bon, comme vous en donnent si bien l'exemple vos chers Papas et vos chères Mamans. »

La difficulté était de trouver pour nos jeunes enfants quelque prix bien mérité autre que celui de sagesse auquel les petits caprices journaliers les empêchaient de prétendre ; c'est ainsi qu'Alfred obtint le prix de « Désir d'apprendre à lire », Rita celui de « Energie », Guiguite et Jeannette un modeste prix d' « Encouragement », Riri et Lilette le prix de « Gentillesse ». Suivit ensuite un accessit de « Travaux aratoires » décerné au petit Alfred (digne fils de son père en cela).

Si les prix furent devancés, c'est que nous allions réaliser le rêve de toute notre vie. Le 13 août, nous partîmes tous les 16 plus quatre domestiques pour passer un mois dans le département de l'Ain à la Badiane, charmante habitation aux demoiselles Hugueniot que les Drujon avaient louée ; le rhumatisme d'Amélie les empêchant d'effectuer ce déplacement, nous prîmes leur lieu et place. La joie des enfants fut incommensurable, celle des mamans le fut presque autant quand les 19 colis à emporter étant bouclés, elles les considérèrent avec satisfaction sur le quai de la gare, les papas étaient tous heureux d'un mois de villégiature passé ensemble. Que de promenades et de parties projetées ! Le 11 septembre nous ramena enchantés, charmés de ce mois de vie en commun, dont chacun garde un souvenir impérissable

C'est durant notre séjour à la Badiane que les élèves du Sacré-Cœur apprirent en pleurant le départ de Mme de Bossey, maîtresse générale !!!

Avec le retour, revinrent les labeurs pour la préparation de la rentrée : chez moi Adèle remplaça Gabrielle au Sacré-Cœur.

Quelque temps avant la rentrée, Fernand de Lanversin vint avec ses sœurs Marie-Thérèse et Madeleine passer une journée avec nous, Fernand était à la veille de son départ pour le noviciat des pères jésuites, il n'en faisait point de mystère, car ayant déchiré ou taché son veston pendant une promenade dans les collines du Moulin du Diable, il nous dit : « Pourvu qu'il dure encore huit jours, c'est suffisant ».

Les premiers jours d'octobre, nous apprîmes avec beaucoup de chagrin la mort de la sympathique Mme Estrangin, elle venait de succomber à Lausanne à la suite d'une longue et terrible maladie. Jean, Thérèse et Marguerite arrivèrent à la Sumiane avec le désir de vivre plus étroitement en famille ; notre vie fut la même jusqu'à la fin de notre séjour : promenades au bois ou chez les Gavot, au retour : goûter et parties de billard qui se prolongeaient presque jusqu'au souper.

Ce fut pendant ce mois que le Père Wilpote, rédemptoriste, vint prêcher à la Viste une mission qui fut très suivie ; elle se clôtura par une communion générale pour les femmes et assez nombreuse pour les hommes.

Nous venions de quitter la campagne depuis une quinzaine de jours quand de fortes pluies occasionnèrent chez Albert un véritable désastre. Le ruisseau des Aygalades n'ayant plus assez de son lit naturel pour rouler ses eaux accrues par les pluies, força le mur riverain d'Albert et emporta tout sur son passage ; depuis l'allée des platanes jusqu'au bout de la propriété, le terrain fut raviné, emporté, plus de prairies, ni de plates bandes, mais des trous, des pierres et du sable, ce fut un chaos épouvantable. Chez nous, nos prairies furent changées en bassin, on vint y pêcher à la ligne, mais nous n'osâmes pas nous plaindre devant le désastre de la Sumiane.

1899

L'arrivée à la campagne fut empreinte de tristesse car nous avions eu la douleur de perdre, au mois de janvier, notre frère aîné : Albert, le chef de la famille ; il avait fait la mort du juste entouré de ses nombreux enfants et ayant reçu tous les secours de la religion ; sa place vide se fit bien cruellement sentir.

À la fin du mois de mai, les enfants étant invitées au Sacré-Cœur pour fêter la supérieure, Mme Franquet, nous profitâmes de notre liberté, Alfred, Clotilde, Benjamin et moi, pour aller à Barjols, avec le revenu de notre petite cagnotte, c'était le rêve d'Alfred. À vrai dire, la route ne fut pas enchanteresse, mais Barjols enflamma l'enthousiaste Alfred qui l'appela la Tivoli de Provence à cause de l'abondance de ses eaux ; nous fîmes en voiture une course intéressante et pittoresque, enfin Alfred revint enchanté, nous admirâmes les beaux ombrages de la petite ville mais sans exaltation de notre avoué toujours épris de la nature.

Le 1er juin, je repris Loulou encore souffrante comme l'année précédente ; après quelques jours de soins assidus, elle fut assez bien pour assister à la Première Communion d'Adèle ; je la gardai néanmoins avec nous.

À la fin du mois, Isa et Gaby invitèrent leur bonne amie Jeanne du Seigneur à passer quelque temps à la campagne. Gaby ne jouit pas longtemps de la présence de sa charmante compagne, car nous partîmes Benjamin, Loulou, elle et moi pour Châtel-Guyon dont les eaux avaient été ordonnées à Loulou.

Jeanne passa une semaine encore à la Viste, on fit beaucoup de photographies ; Paul et Albert réussirent de fort jolis groupes, ce fut une des distractions du séjour de Jeanne, mais la plus grande fut la causerie d'Isa dont la verve proverbiale n'eut ni trêve ni repos ! L'histoire porte qu'elle ne s'arrêtait ni le jour ni la nuit, car Jeanne avait pris la place de Gaby dans la chambre d'Isa.

Les plus jeunes réclamant aussi des amis, la petite Madeleine Ferrari, fillette de Léonard, vint remplacer Béatrix que j'avais mise à Saint-Joseph pendant mon absence, à sa grande satisfaction et à celle de Claire et d'Adèle.

Notre retour coïncida avec la sortie des pensionnaires, elles apprécièrent beaucoup de rester réunies tout le temps des vacances. Les jeux s'organisèrent dès le premier jour : on joua avec fureur à la pension, Claire et Madeleine étaient les maîtresses, les autres enfants le pensionnat, la remise servait de salle d'étude et la clochette joua un grand rôle. Les jeux bruyants n'étaient pas moins appréciés : on représentait le cirque, c'était des sauts dans le cerceau, des tours d'agilité de toutes sortes.

Paulette excellait à imiter les gestes et la voix des uns et des autres, du haut d'une échelle, elle présida sur la terrasse une distribution des prix improvisée où elle fut si comique que les rires des auditeurs étaient inénarrables.

À la fin d'août, nous voulûmes procurer aux enfants la distraction d'une partie de plaisir à la Sainte Baume. Nous partîmes tous, sauf les trois derniers enfants d'Alfred, avec Xavier et Amélie, et Marie-Rose, Germaine et Marie-Louise Decormis qui étaient venues coucher à l'Hospitallière la veille au soir ; Paul Durrand nous rejoignit en route. Le départ s'effectua le 30 août par le chemin de fer jusqu'à Saint Maximin où les messieurs furent voir le Père Espanet et visiter le cloître du couvent des Dominicains ; après la visite de la belle église paroissiale, un déjeuner fort gai nous réunit au meilleur hôtel de la localité, puis départ dans un grand break pour la belle et nouvelle route en lacets de Saint Maximin à la Sainte Baume. Dès notre arrivée, nous fûmes nous promener dans les champs sur la lisière du bois à la lueur des éclairs et des tonnerres qui épouvantèrent les enfants. Le dîner du soir fut égayé par quelques vers à l'adresse de Marie-Rose dont c'était la fête et que notre poète accoutumé, Clotilde, improvisa pour la circonstance.

Le lendemain, on se leva sans retard malgré la nuit plus ou moins agitée de certaines jeunes filles bavardes et turbulentes. La messe dans la grotte suivie d'un sermon et de la visite détaillée de la

grotte fut accompagnée d'un léger déjeuner, d'achats et d'une ascension de St Pilon où le vent soufflait en tempête.



Alfred, suivi de loin par la bande de nos plus jeunes enfants, continua sa promenade le long de la chaîne de Saint Pilon, passant par des sentiers à pic bien souvent, aussi notre souci fut-il bien grand ; nous ignorions si les enfants avaient pu le rattraper ; au retour de cette escapade toute juvénile nous lui fîmes Clotilde, Benjamin et moi, des remontrances amères qui le touchèrent peu.

Vint enfin le déjeuner sous bois, plein de charmes : melons, poulets froids, etc. Tout réussit à merveille, nos messieurs se multipliaient pour éviter la moindre fatigue aux jeunes filles. Le retour s'effectua par Saint Zacharie. Nous prîmes le chemin de fer à Auriol et fûmes désolés de laisser Paul en route, il retournait à la campagne de son père où était Marthe. Le trajet d'Aubagne à Marseille fut extrêmement amusant ; n'étant pas assez nombreux pour remplir deux compartiments, Xavier fabriqua un mannequin avec des manteaux et des châles, un chapeau, un lorgnon posé sur un nez postiche ; ayant passé son bras dans l'intérieur de ce personnage improvisé il lui faisait faire certains mouvements de tête quand un voyageur importun se présentait aux portières ; aussi l'hilarité fut-elle grande jusqu'à Marseille.

Hélas ! Les vacances finirent ! La rentrée cette année emmena une pensionnaire de plus : Mimi, enchantée de suivre la bonne fortune de ses sœurs et cousines. Ces rentrées étaient des plus gaies, un grand omnibus était occupé non seulement par les pensionnaires et leurs mamans, mais les frères, les sœurs, cousins, etc. Tous montaient au dernier moment dans le grand véhicule qui emportait vers Saint-Joseph une joyeuse bande, aussi la tristesse était-elle inconnue les jours de rentrée.

Immédiatement après la rentrée, Alfred, Clotilde et Isabelle partirent pour la Côte d'Azur, Thorenes, Rezzo et Port-Maurice où Clotilde avait des parents. Nous fûmes les rejoindre à Monaco. Benjamin, Albert, Xavier, Gaby et moi, nous fûmes à Nice par la belle route de la Turbie, puis en chemin de fer à Cannes ; nous visitâmes l'île Sainte-Marguerite, nous revînmes

par Saint-Tropez où le mauvais temps nous confina à l'hôtel sans nous faire perdre pour cela notre entrain. Nous revînmes le 15 octobre.

Le 2 novembre, nous fîmes une partie fort agréable aux Martigues : nous partîmes tous les quatre plus Isa et Gaby dans le break de Marcellin. La ville est curieuse avec ses canaux, ses trois églises ; un bateau arrivant de Terre-Neuve était chargé de morues qu'on débarquait sur le quai ; il y avait du mouvement, de la vie. Après un petit dîner fin, nous prîmes la voiture publique pour Port-de-Bouc tout à fait au bord de la mer ; le vent était tel que nos robes se soulevaient au-dessus de nos têtes, nos chapeaux ne pouvant rester en place nous fûmes obligés de les prendre à la main ; nous retournâmes avec joie aux Martigues où le vent ne se faisait pas sentir ainsi, puis nous reprîmes en break le chemin de la Viste.

Ce fut au mois de novembre que Charles entra à Mongré.

Signature : Léonie Salles

1900

Noté dans les errata en fin de volume : On a mis cette année le gaz à Saint Antoine, nous le prenons et faisons mettre des becs Auer à nos deux salons à manger, au billard, au salon jaune et dans l'escalier (en juin). En septembre, l'expert Ferry lève un plan de la propriété.

Ecriture d'Isabelle

Les Salles commencent leur saison d'été plus tard que de coutume à cause de leur changement de domicile en ville qui s'effectue au beau milieu de mai ; ils vont occuper la maison paternelle, boulevard du Nord 2, devenue leur propriété ; nous les suivons de près et à la fin du mois de mai, l'Hospitalière est repeuplée.

Le 31, une belle fête nous voit en grand nombre au Sacré-Cœur de Saint-Joseph ; c'est celle de la Première Communion de Marie-Clotilde, de Béatrix, de Marie-Thérèse et de Cécile Lavielle. Presque chaque année, nous assistons à cette touchante cérémonie ; il est rare qu'il n'y ait, parmi les premières communiants, quelque enfant de la famille. Un grand omnibus vient prendre les habitants de l'Hospitalière, puis va chercher ceux de la Sumiane et de la Bonnette et nous nous rendons en cœur à Saint-Joseph.

Au mois de juin, Alfred à la malencontreuse idée de se casser le bras en tombant dans l'escalier qui conduit au petit portail. M. Adoul, Dr à Saint-Louis, appelé en toute hâte, n'arrive qu'à 9h du soir et trouve ce pauvre petit étendu sur un des divans du salon, souffrant beaucoup. Il constate que le bras est cassé et démis en même temps et lui prodigue ses premiers soins ; un des jours suivants, on a recours au rayon X pour se rendre mieux compte du mal ; la fracture est très mauvaise cependant, petit à petit, le bras se remet parfaitement.

Vers la même époque, Loulou, malade au Sacré-Cœur vient augmenter le nombre des Vistois ; grâce à un régime sévère, le mal est enrayé au bout de quelques semaines.

La perspective des examens de Charles nous met en ferveur ; dans sa chambre, nous avons installé Saint-Joseph de Cupertino, patron des examens, une lampe brûle devant son image et pendant neuf jours consécutifs, chaque soir, nous faisons l'ascension de sa chambre qui retentit de nos prières et de nos chants. Juliette même mêle sa voix aux nôtres et c'est vraiment charmant d'entendre cette petite chanter avec tant de cœur les louanges du saint. Le succès vient couronner nos désirs et des cantiques d'action de grâce témoignent de notre reconnaissance, d'autant plus grande que, la veille des examens écrits, Charles avait pris froid et s'était couché avec la fièvre. On comprend notre souci ; maman se fit dresser un lit sur le palier de l'escalier du second afin de surveiller Charles dont la chambre était trop petite pour la recevoir. Il fallait le lendemain se lever à 5h, les candidats devant composer en ville à 7h ; la nuit ne fut pas mauvaise, Charles se sentit en état de se lever mais il n'était pas fier ; une voiture vint le chercher et le conduisit à Marseille et, pendant qu'il composait, Maman, nouveau Moïse, monta sur la colline de la Vierge de la Garde, demander pour lui la victoire qui fut complète quelques jours après par son succès à l'oral.

Juillet

Vers la fin de juillet, Jeanne du Seigneur vint passer neuf à dix jours à l'Hospitalière, nous partons du bon temps ensemble. Gaby, malheureusement, jouit peu de sa présence, elle part pour Bride avec toute sa famille ; Loulou doit y prendre les eaux. Jeanne nous quitte le 1^{er} août ; deux ou trois jours après, nous recevons de nouveaux hôtes, la charmante famille des Drujon. Cousine Amélie désirant faire prendre des bains de mer à ses trois garçons, accepte de venir occuper la place des Salles à l'Hospitalière pendant leur absence, tandis que cousin Jules, son mari, Anna et Lisbeth, font une saison à Châtel-Guyon. Les chambres sont ainsi réparties : cousine Amélie occupe l'appartement de Tante Léonie avec son petit Pierre, à côté, Marie et Marthe ; à gauche, en arrivant au second, Germaine, Madeleine et la bonne ; au premier, dans la chambre des Saints, Jules, Léon et Maxence. Nous passons un mois charmant ; la matinée est consacrée en partie aux devoirs de vacances ; chaque enfant Drujon, outre son travail particulier, fait la classe à celui de ses frères ou à celle de ses sœurs qui le suit comme âge, tout cela avec un ordre parfait et une entente admirable.

Toutes les après-midi, la voiture de Boudon amène une bande joyeuse à l'Estaque. Le soir, les enfants attendent avec impatience le retour de Salvat ; dès qu'ils entendent le coup de sifflet traditionnel, ils se précipitent comme un torrent au-devant de lui ; on l'entoure et il doit les régaler de tout son répertoire ; pendant ce temps, on le boit des yeux. Il a un succès fou ; il excelle à faire le charlatan et il déclare à son auditoire que, dans sa jeunesse, il exerçait cette profession ; Léon Drujon est pénétré de la vérité de cette assertion. Et que dire de la chanson de la Puce ! C'est son grand triomphe. Après l'avoir entendu chanter la fin tragique de cette infortunée, les enfants à leur tour peuvent entonner leur « nunc dimitis ». Le jour de la fête de Salvat, qu'on lui souhaite pour l'Assomption, au retour des vêpres, tous les petits l'entourent, on l'installe dans un fauteuil, et ils lui chantent les couplets placés ci-après sur le fameux air de la Puce ; chacun tient une fleur :

L'aut'jour en m'éveillant
J'sentis un ptit battement
Qui m'disait c'est la fête
Du Sire de la Bonnette
Faut aller la souhaiter
Avec un ptit bouquet
Ta ra ta ta ta ta ta ta

En cueillant cette fleur
J'entendais mon ptit cœur
Parmi ces fleurs écloses
Murmurer bien des choses
Il disait de Salvat
Du bien gros comme le bras
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Nous lui souhaitons en cœur
Longue vie et bonheur
Et puis beaucoup de chance
Et pas du tout d'mal chance
Il est si bon pour nous
Que nous en sommes fous
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Et puis que le Bon Dieu
D'un homme si précieux
Conserve la mémoire
Tirelire aux histoires
Qu'son sac soit toujours plein
Des plus joyeux refrains
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Enfin pour terminer
Et pour mieux le louer
Nous crierons à tue-tête
Notre beau chant de fête
En l'honneur de Salvat
Bravo, bravo, vivat !
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Les gestes accompagnaient les paroles ; chaque refrain est agrémenté de sauts faits en cadence ; c'est maman qui a improvisé ces couplets pour la circonstance.

Cousin Jules, Anna et Lisbeth, ses filles, viennent rejoindre leur famille à la Viste et passent une nuit sous notre toit, du moins en partie, car Anna reçoit l'hospitalité à la Bonnette, la maison chez nous étant remplie. Après souper, on l'escorte dans sa demeure nocturne au milieu des tonnerres et des éclairs, à plusieurs reprises la foudre sillonne les nues et nous attendons avec impatience le retour de ses accompagnateurs qui reviennent au pas de gymnastique ; il commence à pleuvoir serré, à peine ont-ils franchi le seuil du vestibule, les cataractes du ciel s'ouvrent en grand ; c'est un véritable déluge.

Heureusement, le beau temps préside le lendemain au départ des Drujon dont le séjour à l'Hospitallière restera gravé dans le souvenir de tous ses habitants comme un des meilleurs que lui ont procuré les beaux jours d'été.

Peu de jours après, les Salles reviennent peupler notre solitude relative. Quelques temps après, nous recevons un envoi qui nous confond. C'est une jolie suspension due à la délicatesse des Drujon ; nous leur en voulons un peu car ils semblent avoir oublié le nom de notre campagne si chère « l'Hospitallière » ; la suspension vient embellir le salon de compagnie ; elle produit le plus gracieux effet.

Papa est campagnard dans l'âme ; il est curieux de le suivre dans toutes ses évolutions, un dimanche par exemple. Dès que ses affaires lui laissent quelques heures de repos, il quitte ses habits de citadin pour revêtir un costume de campagne et il s'adonne aux travaux aratoires : couper, tailler, voilà ses occupations favorites ; tantôt, on l'aperçoit dans un fouillis, occupé à tracer un chemin, tantôt, c'est sur une échelle qu'il faut porter son regard si on veut le rencontrer. Campé au sommet, il fait manœuvrer le sécateur, son instrument favori.

Un certain matin, sans bruit ni trompette, il se dirigea vers un pauvre if qui n'avait pour son malheur que le défaut d'être un peu trop poudré par la nature et, sans pitié pour toutes ses autres qualités, il l'abattit dans le silence et l'ombre ; quelle ne fut pas notre désolation lorsqu'en allant à la messe un des jours suivants nous aperçûmes notre pauvre arbre décapité et si bien qu'il ne restait plus guère que le tronc. Papa était radieux de son exploit. Il s'était bien gardé de nous demander l'autorisation de faire disparaître cet if car il savait que nous aimions ce malheureux dont les branches nous préservaient des rayons brûlants du soleil, cette année surtout où les platanes de l'allée avaient été couronnés.

Nous cherchâmes à nous venger et nous achetâmes sans le prévenir une ombrelle de jardin sachant bien que son amour propre de propriétaire en serait froissé. Le dimanche suivant, pendant qu'il était en ville où il assistait à un enterrement, nous nous groupâmes tous sous l'ombrelle placée à côté de l'if et nous attendîmes son retour, en lisant ou en écrivant ; quelque temps après, la cloche s'agite ! C'est Papa qui arrive de la ville ; nous voyant tous au bout de l'allée (notre if se trouvant à gauche de l'escalier conduisant au bosquet) il s'avance dans notre direction d'un pas alerte et d'un air souriant mais son pas se ralentit et son sourire disparaît lorsqu'il aperçoit la fameuse ombrelle à travers les arbres et le feuillage. Quelques lignes dues à la prose de Maman et placées sur le tronc dénudé de l'if commencent peut-être à faire jaillir quelques lueurs

de repentir dans sa conscience, mais il n'y paraît guère et il ne nous pardonne pas cette injure faite aux ombrages de l'Hospitalière. Voici l'élégie :

« De ce tronc dépouillé, voyez couler les larmes, vous qui passez, compatissez à mon malheur ! C'est ma sève, hélas ! C'est mon sang qui s'écoule par cette plaie béante !! Cette sève qui montait si joyeuse et vivace pour féconder mes nombreux rameaux ! C'est ma vie qui s'en va, vie qui m'a été enlevée en plein épanouissement de bonheur et de santé !!!! J'étais avec tant d'orgueil mes branches vigoureuses, ouvertes comme des bras protecteurs pour recevoir un petit peuple joyeux ! La tête altière de mes grands camarades, coupée cette année, laissait ressortir la mienne, moins fière peut-être mais plus élégante. Le rossignol éperdu a fui loin de son foyer disparu car, parmi ces pauvres rameaux qui gisent par terre, un nid abandonné se trouve enseveli et Philomène éplorée, d'un arbre voisin, m'envoie ses trilles avec ses sanglots !

Naguère encore j'étais là comme un vieil ami du temps passé, voyant grandir les jeunes générations et saluant les nouvelles avec bonheur. Chers petits amis aux membres délicats, aux mouvements encore incertains qui veniez sous mon égide faire vos premières armes ! N'avais-je pas étagé mes branches comme des échelons propices où tendres menottes et pieds mignons s'accrochaient sans danger ? Les plus hardis montaient bien haut, presque au sommet, ramageaient, fracassaient, étudiaient leurs leçons ; les moyens s'asseyaient au milieu des branchages, se moquaient des petits restés bien en dessous ... Et les petits, petits, oh mes chéris ! ... j'avais deux ou trois branches posées bien bas ; ils s'y balançaient avec ivresse, se croyant les plus forts. J'avais préparé pour Alfred enhardi quelques pousses nouvelles et de toi, petite Juliette, j'attendais avec impatience les premiers essais. J'aurais eu pour vous quantité de boulettes rouges... à foison cette année, pour égayer les dinettes... Vous pleurez, mes amours, tant de joies qui ne seront plus ! ... Que de souvenirs lointains et de bonheurs envolés avec ma pauvre vie !

Sous mes épais ombrages, j'ai vu passer de blonds chérubins et de bruns minois devenus à présent personnages remarquables, jeunes femmes adorables ou encore jeunes filles dans l'épanouissement de toutes leurs grâces. Que de mamans heureuses et tranquilles vinrent goûter les douceurs du repos dans ce coin propice tout en rêvant et devisant sur l'avenir ; combien de secrets me furent confiés sur lesquels je gardais toujours un éternel silence.

Et que de fois, voyant passer un enfant chagrin, je lui ouvrais les bras et lui, tout haletant, voulant cacher ses larmes, grimpait jusqu'à ma cime pour m'embrasser au front, et moi, par l'haleine de la brise, je lui rendais un doux baiser. Hélas ! ma voix s'éteint, la sève monte toujours vivace mais impuissante et retombe tristement sur la terre ! Tout a disparu de ce qui faisait ma beauté ! Adieu chers amis ; le bel arbre qui fit la joie des enfants n'est plus. Je vis naguère un beau jour de fête ; à mes pieds s'ébattait tout un peuple joyeux. Ce fut mon dernier jour...

Quel sombre conseil décréta ma mort ? Je l'ignore. Quel fut mon crime ? Je l'ignore encore. Nul procès ne me fut intenté car tout un peuple d'avocats se fut levé pour me défendre. Je disparus ignominieusement dans le silence de mort et la tristesse d'un jour pluvieux... Je vis s'avancer vers moi un homme que je croyais être un ami. Une hache à la main, il me porta d'abord une blessure cruelle et me laissa en proie à une mortelle agonie ; il disparut sombre et inquiet comme pris d'un

remord soudain... Quelques heures après, il revenait plus farouche encore et endurci dans son sinistre dessein. Il me trancha la tête ! En tombant, je cherchais autour de moi un regard ami. Point !... Petit peuple chéri, que n'étais-tu là ? Ton amour m'eut sauvé d'un trépas si infâme !!! Adieu, adieu... Garde bien la mémoire de ce tant vieil ami... Quand tu passeras en ce lieu attristé, que tu considérerais le pauvre tronc desséché, donne lui encore un baiser reconnaissant ! Adieu !!!! »

Mon oncle Benjamin ne partage pas les mêmes goûts que Papa. Il aime la campagne, mais son plaisir est d'en savourer le repos et, tandis qu'il est difficile de suivre Papa dans ses évolutions, on trouve presque toujours mon oncle, assis confortablement dans un bon fauteuil en rotin, en compagnie d'un livre dont il ne se sépare guère durant les journées du dimanche. Ceci pendant l'été seulement car, lorsque l'automne arrive, la passion de la marche prime celle de la lecture et on part l'après-midi pour des courses à travers monts et vaux ; Papa est le fidèle compagnon de mon oncle ; souvent la jeunesse les escorte, avec les mamans ; quelquefois aussi, elles préfèrent les suivre seulement par l'esprit et le cœur, étant moins intrépides que ces marcheurs infatigables.

Dans la semaine et pendant l'automne, les promenades au bois des Tours ont beaucoup de succès ; nous les faisons avec nos chers voisins de la Sumiane et de la Bonnette, sans cela, elles perdraient à moitié de leur charme. Parfois, au retour, on se groupe autour du piano et on chante avec entrain.

Après souper, durant la saison d'été, on fait la traditionnelle partie de boston ; cet usage remonte à de longues années ; nos pères et mères se groupent autour d'une table à jeu et se disputent des picolos avec rage ; quelquefois, une deuxième table est dressée pour la jeunesse, ou bien elle travaille, lit ou babille. Parfois, ces parties sont mouvementées. C'est ainsi qu'un certain soir d'été, tandis que nos pères et mères bostonnaient avec ardeur dans le vestibule, les portes ouvertes, tout un bruit se fit entendre, les flambeaux furent projetés à terre et une obscurité complète envahit la salle. Grande fut l'émotion des joueurs ! Que s'était-il donc passé ? Un énorme mouton effaré avait bondi dans le vestibule, renversant tout au passage ; il avait eu le flair d'aller s'abattre sur la table de jeu. Il bondissait de tout côté et on dut faire la chasse au mouton.

En général, lorsque le temps est trop frais pour permettre les soirées dehors, c'est au salon jaune que l'on joue. A 9h1/2 les plus jeunes vont se coucher. Une heure après, les grands se disposent à leur tour à goûter les charmes du repos. Les « bonsoirs » se souhaitent, les bougeoirs à la main, quelquefois ils sont accompagnés de rires fous causés souvent par les bons mots de l'oncle Benjamin.

Septembre

Au commencement de septembre, Papa, Maman, Charles et moi, faisons nos adieux à l'Hospitalière pour quelques jours ; nous sommes invités au mariage d'une de mes amies : Mathilde Dutrait qui doit épouser un de ses cousins, Monsieur Maurice Trouiller ; c'est à Saint Marcelin que doit avoir lieu la noce ; nous nous arrêtons d'abord à Romans pour voir une de nos tantes Ferrari, visitandine, puis reprenons la direction de Saint Marcelin. J'ai très mal à l'œil, ce qui

est doublement ennuyeux car je dois être demoiselle d'honneur. Enfin, grâce à un coup de bistouri que me donne Mr Dutrait, le mieux se fait sentir et j'ai une figure convenable le lendemain au mariage. Papa est témoin. Après cette fête, nous voyons successivement Lyon, la Louvèse, Le Puy, les gorges du Tarn et Nîmes ; après une quinzaine de jours, nous revenons à l'Hospitalière, enchantés de notre tournée.

Quelques temps après, nous apprenons le mariage de Mathilde Fine avec Jules Mercier, receveur de l'enregistrement. Nous avons le plaisir de faire la connaissance de notre nouveau cousin un dimanche matin ; l'oncle Henri l'accompagne à la Viste. Le dîner des fiançailles nous réunit à Sainte Marthe.

Octobre

Vers le 15 octobre, les Fine regagnent leurs quartiers d'hiver mais reviennent à l'Hospitalière le samedi soir pour y passer la journée du dimanche et revenir le lundi.

2 novembre

Les fêtes de la Toussaint et des morts nous réunissent encore. Le 2 novembre, nous faisons une partie à Carry ; Marcellin nous loue son grand omnibus et nous donne comme cocher son frère dénommé par nous, Marcellin le Grognon ; nous le faisons passer par des chemins affreux, entre la Nerthe et le Move, une partie de l'attelage se casse ; nous voyons le moment où notre homme ne voudra plus avancer ; il bougonne tout le long de la route ; heureusement, un bon dîner nous fait oublier tout cela. Le retour s'effectue dans de meilleures conditions ; nous retournons à la Viste en passant pas l'Estaque.

1901

Mai

C'est avec bonheur que nous nous retrouvons dans notre Hospitalière si aimée en compagnie des Salles avec lesquels nous nous entendons si bien. L'union fait le bonheur ! C'est bien vrai et elle règne en souveraine dans ce petit coin de terre, notre propriété. Que de douces joies nous goûtons à vivre ensemble. À vrai dire, ce ne sont pas deux familles qui vivent sous le même toit mais bien une seule, n'aimons-nous pas nos cousines comme des sœurs ? Et que dire de l'affection si grande que nous portons à notre cher oncle Benjamin et à notre bonne tante Léonie ? Jamais, oncle et tante n'ont été et ne seront plus aimés qu'eux.

Cette année-ci, notre église s'embellit de deux autels en pierre, qui remplacent avantageusement ceux en bois, dédiés à la Sainte Vierge et à Saint Joseph. Saint Paul, qui n'avait pas encore eu l'honneur d'être mis sur les autels à la Viste et qui, cependant, est le patron de la paroisse, est doté comme la Sainte Vierge et Saint Joseph.

On fait une plantation de vignes dans le plan où se trouvent les figuiers, sous la terrasse de la gymnastique.

Le 26 mai, lundi de la Pentecôte, les Salles nous ont à dîner avec les Albert. Xavier est des nôtres, étant en permission. Un pèlerinage marseillais s'organise pour Paray le Monial, mais personne de nous n'a l'idée de s'y joindre. Au dessert, quelqu'un s'amuse à demander quels sont ceux qui veulent se joindre aux pèlerins. Plusieurs mains se lèvent et la proposition, que l'on avait envisagée d'abord en badinant, devient l'objet d'un examen sérieux. Pourquoi n'irions-nous pas nous aussi fléchir le Ciel en faveur de la France et, tandis que d'autres combattent dans la lice pour la liberté religieuse, ne devons-nous pas nous servir de la seule arme qui est entre nos mains : la prière ? Gaby et moi, nous nous mettons au rang des pèlerins, Albert vient ensuite, nous finissons par décider Lily, mais on trouve qu'il nous faut un mentor respectable et nous décidons Papa à nous escorter.

Sachant que Jeanne du Seigneur cherche une occasion pour aller, elle aussi, à Paray, nous lui télégraphions pour lui demander d'être des nôtres. Sur sa réponse affirmative, Papa va prendre nos billets. Il est grand temps. Nous parvenons à avoir un compartiment de première grâce à la sottise humaine qui n'en avait pas voulu car il portait le numéro 13. Il n'y a plus que celui-là de disponible. Papa, qui ne comptait pas faire ce pèlerinage, avait voulu nous y faire représenter par Céline, notre femme de chambre, qui, ne s'étant pas dépêchée à prendre son billet, se voit dans la triste perspective de renoncer à ce pèlerinage dont elle se faisait une vraie joie, n'ayant jamais bougé de Marseille. Par bonheur le dernier jour, un pèlerin est empêché de s'y rendre et elle prend sa place.

Le vendredi suivant, 31 mai, nous partons tout joyeux de l'Hospitalière vers 4h de l'après-midi et nous nous rendons en ville, nous allons cueillir Jeanne du Seigneur au Sacré-Cœur de la rue Thomas, point de jonction ; puis nous allons tous nous restaurer à la rue Grignan. A 8h, nous sommes en gare au milieu de nos compatriotes ; quelques minutes après, nous fendons l'espace. Un bon petit compartiment nous a été octroyé ; il est de 7 places, nous ne sommes que 6 pour le moment mais Marthe Durrand, qui est partie pour Lyon une heure avant nous avec son mari, pour s'occuper d'une affaire, doit venir nous rejoindre à Paray et être des nôtres au retour.

Vers 4h, nous arrivons à Lyon où le pèlerinage s'arrête six heures ; pendant que nos marseillais montent à Fourvières, Papa et moi prenons la direction de Villefranche où nous allons surprendre mon frère Charles qui fait sa philosophie à Mongré. Il est tout surpris de se trouver en face de nous et tout heureux, je crois. Nous le voyons environ une heure et demi, visitons le collège qui est superbe, que Papa connaît du reste pour y avoir passé sa jeunesse et nous disposons à rejoindre nos pèlerins.

C'est à Saint Germain, au Mont Dore, que nous devons nous retrouver. Nous profitons avec Papa d'une demi-heure d'attente pour dîner et nous faisons la découverte dans ce pays perdu d'une compatriote. Notre hôtesse, dans la conversation, découvre que nous sommes de Marseille ; dans sa joie, elle nous embrasse presque et nous dit être la belle-sœur d'un certain Marcellin, voiturier à Saint-Louis. Nous voilà tout à fait en pays de connaissance ; Marcellin est notre loueur de voitures dans la saison d'été. Nous sommes dès lors une paire d'amis avec la bonne femme qui nous fait l'éloge de notre pays commun et qui se moque agréablement des

lyonnais. Elle me demande de prier pour elle à Paray. Vers 10h1/2, nous rejoignons le pèlerinage ; la chaleur est accablante. Vers 1h, arrivée à Paray ; l'hôtel Drago, où nous avons essayé de retenir des places, est bondé de monde. On nous a retenu des chambres chez un pharmacien et chez un marchand de cordes ; nous casons Lily chez ce dernier, Marthe doit l'y rejoindre le soir, le reste de la bande loge chez le pharmacien. C'est convenable comme appartements, chez nous surtout.

Vers 5h, cérémonie dans la chapelle de la Visitation, église comble ; les 900 marseillais la remplissent ; à grand peine, nous arrivons à nous caser sur les marches d'un autel ; sermon par le supérieur des chapelains. Le soir, procession aux flambeaux dans l'enclos des chapelains, quelques mots par Mr Castellan, directeur du pèlerinage. Marthe arrive à 9h du soir. Le lendemain, messe à 7h à la Visitation, discours de Mr Castellan qui fait passer toute son âme dans ses paroles ; la chapelle est encore remplie et le sera jusqu'à la fin du pèlerinage. Il faut arriver avant l'heure des cérémonies pour trouver place, et encore, on y arrive difficilement. Nous évacuons la chapelle pour faire place aux pèlerins parisiens dont un train vient d'arriver. Un second doit en emmener d'autres le soir. En sortant, nous apercevons Corinne Diamanti, amie de tante Léonie, et sa mère, qui font partie du pèlerinage de Paris. D'autres pèlerins arrivent dans la journée, de Lyon et des pays environnants. A 10h, grand-messe dans la basilique, à laquelle assistent tous les pèlerinages. A 1h, procession dans le jardin de l'apparition et dans l'enclos des chapelains, par une chaleur torride (32°). Sermon sur l'esplanade par le père Durrand, de la compagnie de Jésus, bénédiction.

Lily est accablée par la chaleur et a des maux d'estomac très violents. Albert souffre de la tête ; malgré cela, ils vont toujours.

Après souper, chemin de croix auquel Papa et Albert assistent seuls de la famille. Cet exercice, fait en plein air, est, paraît-il, très dévotieux.

Lundi, le père Lambert, dominicain, fait un sermon très touchant à la messe de 7 heures. A 9 heures, on se réunit à la chapelle de la Visitation pour faire les adieux. Nous dînons pour la dernière fois à l'hôtel Drago et reprenons à 2h la direction de Marseille, emportant un très bon souvenir de notre pèlerinage. Le train s'ébranle au chant du cantique « Cœur de Jésus, notre seule espérance ». Nous suivons scrupuleusement les indications données sur la feuille de route, disons le chapelet, chantons avec feu, devisons joyeusement le reste du temps. Nous saluons au passage Notre Dame de Fourvières. Pour avoir moins chaud, nous avons ouvert la porte qui communique avec le compartiment voisin dans lequel se trouvent le père Charrat, de la Compagnie de Jésus, Mr Latil, notaire, et son fils, Mr et Mme Laugier (greffier du tribunal). La conversation s'établit cordiale et enjouée. De temps en temps, on se fait des visites. Le père Charrat essaie le faux-col du fils Latil que celui-ci avait enlevé. Il est du dernier chic et lui sied drôlement. Mr Laugier vient nous offrir des bonbons. Albert en achète dans une gare pour lui rendre sa politesse ; on tire à la belle lettre pour savoir qui aura l'honneur d'être député dans le compartiment voisin. C'est Jeanne à qui incombe ce devoir. Elle se précipite pour accomplir sa mission ! Un tunnel nous plonge dans l'obscurité et elle revient à sa place. Une seconde tentative et couronnée du même succès ce qui provoque nos rires ; enfin, elle peut voler librement où le

devoir l'appelle. Mr Laugier veut savoir la cause de cette effervescence ; Papa se charge de le lui expliquer. Papa s'amuse à faire le conscrit ; il met le numéro 13 de notre wagon sur son chapeau et nous amuse par sa démarche chancelante.

A Lyon, nous dînons avec nos voisins, puis nous remettons chacun chez nous et un silence relatif commence à régner jusqu'à l'arrivée à Marseille.

C'est l'Ave Maris Stella qui clôture notre pèlerinage ; nous saluons la Vierge de la Garde en rentrant en gare de Marseille puis nous prenons tous des chemins différents ; les Salles et les Albert prennent un omnibus de la gare et regagnent la Viste. Papa, Jeanne et moi allons coucher rue Grignan. Il est environ 2h du matin. La nuit n'est pas longue. Jeanne doit se trouver à 9h à la rue Thomas où l'on doit venir la chercher pour la ramener à Tamaris. Nous sommes sur pieds d'assez bonne heure ; maman est descendue de la campagne pour nous embrasser un peu plus tôt. De pèlerins, nous redevenons campagnards et rentrons volontiers à la bastide, qui avait pour châtelain ces jours-ci Maman et mon oncle Benjamin, tante Léonie ayant mené Loulou consulter à Lyon pour sa santé ; tandis que nous sanctifions à Paray. Il paraît que le ménage provisoire s'entendait très bien.

Deux jours après, le 6 juin, Jeanne revient faire un petit séjour à l'Hospitalière et nous égaye par sa présence. Nous la gardons une quinzaine de jours et mettons à profit l'agilité de ses doigts en lui faisant tirer l'aiguille pour le salon jaune. Cette année, on a entrepris de recouvrir les meubles de cet appartement qui sont dans un état piteux. Jeanne a l'amabilité de se proposer comme ouvrière et nous nous empressons de mettre son talent à contribution. Sous ses doigts de fée, l'aiguille glisse sans s'arrêter, nous faisons des concours de vitesse, elle a toujours le premier prix. Les parties de billard ont beaucoup de succès, nous carambolons à qui mieux-mieux. Nous faisons de la photographie. Pour conserver des souvenirs de notre pèlerinage à Paray, nous demandons à Paul Durrand, le photographe le plus distingué de la famille, de bien vouloir photographier les sept pèlerins. Avec la complaisance que nous lui connaissons, il se met à notre disposition et, un dimanche après-midi, nous nous groupons à la Sumiane devant la porte du salon avec notre insigne au côté et il nous prend en photographie plusieurs fois de suite. Si cela peut vous intéresser, vous pouvez admirer ci-contre nos binettes tout à votre aise.



Le 10 juin, tante Léonie et Loulou partent pour Divonne où cette dernière doit prendre les eaux. Nous n'avons plus que notre oncle Benjamin et Gabrielle pour représenter la famille Salles. Nous admirons beaucoup tante Léonie en cette circonstance car nous savons combien cela lui coûte de se séparer de son mari. Elle espère ne rester à Divonne que vingt et un jours. Heureusement que nous ne connaissons pas l'avenir. Ces vingt et un jours doivent se doubler. Qu'aurait-elle fait devant cette perspective ? L'éloignement lui coûte beaucoup, surtout lorsque le docteur de Divonne lui annonce qu'il la gardera pour un temps indéfini. Ses lettres de temps en temps ont un cachet de tristesse et nous tâchons de distraire l'oncle Benjamin qui est ennuyé de la peine qu'a tante Léonie. Heureusement, les piccolo sont là pour nous aider dans notre tâche, cela fait oublier pour quelques instants à mon cher oncle la tristesse de son existence momentanée et nous pouvons encore recueillir sur ses lèvres, à la lueur de nos flambeaux de jardin, ce bon rire que nous aimons tant entendre résonner au milieu du silence de la nuit.

Gaby est maîtresse de maison durant un mois et demi et s'acquitte avec une rare perfection de sa charge. Elle fait l'admiration de tous et pourrait en remontrer à beaucoup. C'est une petite

maîtresse femme ; cela promet... Son œil scrutateur veille sur tout. Son grand souci est de composer les menus du dîner car elle a Jeanne comme convive à midi. Nous mettons en commun nos lumières le soir en nous couchant.

Pendant le séjour de Jeanne, nous invitons quelques-unes de nos amies à passer quelques jours à la Viste. Amélie Ménard, Germaine de Casteljou et Marie Assouad répondent à notre appel et nous passons ensemble quelques heures agréables.

Jeanne nous quitte le 22 juin. Deux ou trois jours avant son départ, Marthe Durrand nous invite à aller dîner à la Sumiane durant le voyage à Solesmes de tante Marie. Gaby, Jeanne et moi endossons nos plus belles toilettes et arrivons en pompes à la Sumiane où l'on nous reçoit très gracieusement.

Les pensionnaires du Sacré-Cœur sortent à la fin de juillet et, le lendemain de la sortie, les Salles nous quittent pour aller rejoindre tante Léonie et Loulou. Genève est le point de jonction ; de là, on fait ensemble l'ascension de Champéry (Valais) où l'on va séjourner trois semaines. Pour tromper les longueurs de l'absence, on a recours au commerce épistolaire et, de part et d'autre, on se tient au courant des moindres faits et gestes. Chamonix a ensuite l'honneur de posséder les Salles quelques jours ; Paul et Marthe Durrand, après avoir fait une saison d'eaux à Troyat, vont faire un petit tour en Suisse et en Savoie ; ils rejoignent la famille Salles à Chamonix et font quelques excursions ensemble.

Pendant l'absence des Salles, Marguerite et Lucie Lavielle ont les fièvres typhoïdes à la Bonnette ; Marie-Thérèse et Cécile, leurs sœurs, arrivées en vacances vont s'installer à la Sumiane durant cette maladie. Heureusement, toutes deux guérissent.

Paulette se casse la clavicule en tombant maladroitement.

3 août

Nous recevons la visite du meilleur ami de Charles, Mr Régis Mignot, originaire d'Annonay, qui est pour quelques jours à Marseille avec sa famille ; Charles fait la navette entre la campagne et la ville pour jouer de lui le plus possible.

La distribution des prix a lieu durant l'absence des Salles ; Charles fait un discours aux enfants. Comme prix assez marquants, on peut citer deux prix « d'encouragement à la résignation chrétienne » mérités par Guiguitte et Lucie pour leur patience durant leur maladie et un prix de « bon accueil » décerné à Rita (Marie-Henriette Correnson).

Pendant le séjour de tante Léonie et de Loulou à Divonne, on reconstruit le pont, jeté sur le ruisseau des Aygalades, qui commençait à manquer de solidité. Nous décidons qu'il faut le baptiser solennellement ; après quelques pourparlers avec nos voisins les Sumianais, on résolut de l'appeler « Trait d'Union ». Papa est choisi comme parrain et, vu l'absence de tante Marie qui est à Solesmes, Marthe Durrand est marraine. Un dimanche, nous assistons à cette cérémonie. Les

Albert ont décoré le pont magnifiquement en écrivant avec des fleurs ces mots : « Vive l'Union ». Les propriétaires des deux rives se rencontrent sur la passerelle et Papa dresse l'acte de baptême :

« Du Siècle en la première année
Ce vingt-trois juin, mil neuf cent un,
Témoins, la joyeuse assemblée
Parrain, marraine. Ici chacun
Vient pour assister au baptême
Du nouveau pont.
Ton nom sera le doux emblème
De notre union
Et tu seras à l'instant même
Traité d'Union.

Souviens-toi du serment et garde la promesse
Qu'en ce beau jour
L'on formule en ton nom, et redis-le sans cesse
Avec amour
Qu'entre la Viste, Bonnette et Sumiane si chères
Tu sois le lien
Qui réunit les cœurs ; de l'amitié sincère
Sois le gardien.

Sous toi laisse passer les fureurs de l'orage
Tranquillement
Car notre ciel à nous est exempt de nuage
Et de tourment

Traversez en chantant génération nouvelle
Joyeux printemps
Piétinez, flânez sur cette passerelle
Peuple d'enfants
Et puis l'été fécond qui donne en abondance
Fruits et moissons,
Et notre automne mûr, et l'âge où l'on avance,
Passons, passons.

Mais gardons bien la paix, héritage suprême,
Des chers aïeux
C'est le bonheur sur terre, et c'est le Ciel lui-même
En ces bas lieux.
(Auteur : Maman)

Papa offre à la marraine une médaille que l'on attache au pont comme préservatif.

On échange de joyeux propos de part et d'autre et le baptême commence. Seulement, au lieu de faire couler l'eau sur le nouveau-né, nous pensons qu'il reviendra au même de nous servir de champagne et que le pont sera d'autant plus sûrement baptisé que les administrateurs du baptême seront plus nombreux. Aussi, chacune de nous se fait un devoir de contribuer à la transformation spirituelle du pont. Les bouchons sautent, le vin pétille, les verres se remplissent, débordent et voilà notre pont baptisé.

Salvat a fourni les grillages que l'on a fixés de chaque côté pour préserver les enfants de quelque chute tragique. Ceux-ci lui chantent les couplets suivants :

« En l'honneur de ce pont
F'sons sauter le bouchon
Arrosons de champagne
Le pont et la campagne
Et puis chantons en chœur
Avec tout notre cœur
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Vive le trait d'union
Si grand, si beau, si long,
A la fière carcasse
Qu'aucun danger n'menace
Nous y pourrons danser
Sans crainte de chuter
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Vivent les ingénieurs
Aux cerveaux créateurs
Qui si bien fichèrent
A l'arbre tutélaire
La poutre et le plancher
Et puis l'bel escalier
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Et grâce au tréfileur
Ce fil d'fer protecteur
Garantit notre vie
Viv' la tréfilerie !
Donc chantons tous en chœur
Vive le tréfileur
Ta ra ta ta ta ta ta ta

Viv' tout le monde ici
Et puis, viv' nous aussi
Marmots en abondance

Vive la jeune France !
 A la santé du pont
 Buons, buons, buons,
 Ta ra ta ta ta ta ta ta »

Les ingénieurs dont il est question sont Paul Durrand et Albert Fine nos cousins.
 Voici les ministres du baptême ; à gauche, les Vistois dont Papa est le digne chef de file, à droite, nos voisins de la Sumiane et de la Bonnette à la suite de Marthe. Papa et Marthe trinquent ensemble pour faire ressortir la bonne entente qui règne entre les habitants des deux rives.



1 – Isabelle	5 – Alfred	9 – Marthe Durand	13 – Salvat Lavielle
2 – L'oncle Benjamin	6 – Maurice Durrand	10 – Amélie Fine	14 – Marguerite Lavielle
3 – Maman	7 – Juliette	11 – Jeanne Durrand	15 – Noélie Lavielle
4 – Geneviève	8 – Papa	12 – Henri Durrand	16 – Gabrielle

En l'honneur du nouveau-né, nous faisons une charmante collation sous la treille avoisinant le pont ; nos aimables voisins nous ont invités à venir nous réconforter sous leurs feuillages et nous servent des glaces délicieuses accompagnées de biscuits non moins fameux. Si l'on veut avoir une idée de la satisfaction avec laquelle nous dégustons ces bonnes choses, on peut s'en rendre compte en considérant Lily prise en flagrant délit de gourmandise.



1 – Geneviève Fine
 2 – Benjamin Salles
 3 – Noélie Lavielle
 4 – Amélie Fine
 5 – Marguerite Lavielle
 6 – Alfred Fine, père

7 – Isabelle Fine
 8 – Salvat Lavielle
 9 – Albert Fine
 10 – Henri Durrand
 11 – Gabrielle Salles
 12 – Jeanne Durrand

13 – Maurice Durrand
 14 – Marthe Durrand
 15 – Juliette Fine
 16 – Alfred Fine
 17 – Clotilde Fine
 18 - Nounou

21 septembre

Le 21 septembre, Papa, Maman, Madeleine et Marie-Clotilde nous quittent pour quelques jours : Carcassonne, Lourdes, Saint-Sauveur, Pau et les Eaux-Bonnes les voient successivement.

Madeleine et Mimi sont enchantées de ce voyage, ne connaissant pas Lourdes ; elles ont le bonheur de voir un miracle durant leur séjour ; on se retrouve avec les Coirard, tante Marie d'Henri et sa fille Marie-Thérèse, venus aussi dans la ville des miracles. Les miens, avant leur station à Lourdes, s'étaient arrêtés à Carcassonne que Papa rêvait de connaître ; nous nous étions beaucoup amusés de ce désir, aussi, à son retour, nous voulons le faire revivre quelques instants dans cette vieille cité, objet de ses rêves. Nos quatre voyageurs sont installés au salon de compagnie, bien confortablement, un peu intrigués de savoir la réception qu'on leur prépare et, groupés autour du piano autour de Gabrielle, nous chantons à tue-tête les couplets suivants, composés, pour la circonstance, sur l'ai bien connu de la chanson de Carcassonne :

« Le Papa Fine un beau matin
 Appelant sa femme et sa fille
 Leur dit : « J'ai le noble dessin
 De faire voyager ma famille
 Nous partirons, et dès demain,

Et sans en rien dire à personne
Nous irons prendre le chemin
Chemin de fer pour Carcassonne ! (bis)

Je me fais vieux, j'ai cinquante ans,
Plus deux ou trois printemps, ma femme,
Et je n'ai pu, jusqu'à présent,
Satisfaire un vœu de mon âme.
Je sais bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur parfait pour personne
Cependant ne pourrai-je pas
Espérer de voir Carcassonne ! (bis)

Bravo, bravo, lui dit Maman,
Cher Alfred, aussi je t'approuve
Que tu es bon, gentil, charmant,
C'est fort bien cela mais je trouve
Qu'il faut emmener cet enfant
Car si Madeleine est très bonne
Mimi est un diable bruyant
Elle égayera Carcassonne ! (bis)

Ils sont partis les voyageurs
Le bon Papa s'est laissé prendre
Avec plaisirs à leurs douceurs
Car un beau soir on vit descendre
Du train quatre mortels heureux
De la direction de Narbonne
Ils s'écrièrent tout joyeux
Mon Dieu, que c'est beau Carcassonne ! (bis)

Le Papa Fine transporté
Et ravi s'écrie hors d'haleine
A Mimi, toi qui m'as poussé
Au voyage avec Madeleine
Je veux toutes deux vous bénir.
A Sainte Vierge ma patronne,
Reprenez-moi, je peux mourir
Car mes yeux ont vu Carcassonne ! (bis)

Nous avons eu un succès fou, quoique notre chanson ne soit pas un modèle de poésie. La veille, nous l'avions exercée mais nous nous interrompions souvent, ne pouvant contenir notre hilarité. Mon oncle Benjamin était tellement drôle, pleurant de rire, qu'il doublait notre gaîté.

Septembre

Tante Léonie fait installer un jeu de tennis derrière le bosquet du côté de Houëssine ; nous suivons avec intérêt les travaux que l'installation nécessite ; on doit faire jouer la mine à certains endroits ; au bout de quelque temps, nous possédons un superbe jeu fait dans toutes les règles de l'art. Malheureusement, notre rentrée en ville ne nous permet pas de beaucoup en jouir. Pourtant, comme nous venons passer le dimanche à la Viste jusqu'aux fêtes de Novembre, nous commençons dès cette année un postulat, je parle des Fine Alfred car les Salles et les Sumianais font de rapides progrès sous la direction de Xavier, qui est maintenant un brillant lieutenant de chasseurs et qui manie la raquette durant un congé qu'il obtient en octobre, comme un vrai lord.

Octobre

Paul Durrand, dont la famille est devenue nombreuse durant ces dernières années, songeait depuis quelques temps à se bâtir un nid sous notre ciel Vistois car il n'y a pas de campagne à louer dans le voisinage. Après différents projets, il se décide à construire au bord du ruisseau des Aygalades, tout près de la maison de la Sumiane. Nous sommes tous heureux de cette détermination qui nous promet la présence des Durrand chaque été comme par le passé ; Marthe nous a donné un charmant cousin que tous estiment et aiment et ses enfants contribuent à la gaieté qui règne autour de nous.

3 Novembre

Après avoir passé les fêtes à la Viste, nous montons une partie pédestre à Aix où nous voulons surprendre nos cousins Coirard. Papa, Maman, oncle Benjamin, Gaby et moi partons de notre pied mignon de Septèmes où nous a conduit l'omnibus. Maman, tante Léonie, Loulou et Charles nous suivent en chemin de fer. Arrivés à Bouc Cabriès, nous sommes rejoints par le train et nous appelons les voyageurs du passage à niveau où nous sommes en vedette. On finit par nous entendre et nous nous faisons des signes. Maman et tante Léonie, arrivées à Aix vont visiter d'abord le Carmel, triste et solitaire depuis le départ des saintes religieuses qui l'habitaient. Les premiers jours d'octobre, les carmélites d'Aix, ne voulant pas solliciter l'autorisation que notre satané gouvernement exigeait pour les couvents de France, prenaient d'elles-mêmes la route de l'exil. Bruxelles était la terre qui allait leur offrir un refuge. Notre bonne tante Marie était du nombre des exilés ; comme elle devait passer devant la campagne, nous avons voulu lui faire revoir le petit coin de terre où s'était passée sa jeunesse si joyeusement, et, faute de soleil (c'était neuf heures du soir), nous avons allumé des feux de Bengale sur la terrasse et sur l'aire.

Tante Léonie et tante Adèle, ses sœurs, étaient allées se joindre à elle à Saint Antoine, escortées de Papa, de Maman et de quelques-unes d'entre nous, portant des provisions pour les voyageuses. Toutes deux étaient montées dans le train tandis que le reste de la bande se contentait, de peur de gêner les carmélites, de voir quelques instants ma tante Marie durant l'arrêt du train en gare. A peine le train débouchait-il sur le viaduc, nous allumâmes nos feux qui furent très bien vus par ma tante ; toutes les carmélites la poussaient vers la portière pour qu'elle put bien jouir du spectacle.

Au Sacré-Cœur de Joseph, on avait réuni un faisceau de lumières duquel émergeait Mme de Surdun, sœur d'une carmélite. Ces bonnes dames espéraient que l'exilée apercevrait ainsi sa sœur. Salvat, en gare de Marseille, donna un coup de main à la communauté ; durant les quarante minutes qui précédèrent le départ du train, mes trois tantes montèrent dans un compartiment, et, pendant ce temps, purent causer intimement ; mon oncle Louis Decormis et sa fille Marie-Rose vinrent embrasser ma tante ; nous regrettâmes de ne pas avoir suivi notre cœur qui nous poussait à aller en gare, mais on nous avait dit que le silence serait gardé durant le voyage, que les carmélites voyageraient avec leur voile baissé et maintes choses encore, ce qui ne se fit pas. Au moment de partir, un vicaire général d'Aix était venu les dispenser du jeûne au nom de Monseigneur ; des parents mieux avisés avaient portés des bouteilles de lait aux carmélites de leurs familles tandis que tante Marie n'en vit que la couleur. Nos tantes revinrent enchantées de Marseille, relativement du moins car il était triste de revoir ma tante Marie pour cette occasion.

Mais, après cette longue parenthèse, revenons à la visite du Carmel. Une bonne tourière, restée pour garder le couvent, le leur fit visiter et ma tante ainsi que Maman furent agréablement surprises de cette visite, ne croyant pas la maison si grande. Ce fut avec un vif intérêt qu'elles parcoururent ces corridors sanctifiés par le séjour de tant de saintes âmes, qu'elles visitèrent les cellules, les salles de chapitre, de réfectoire, etc. Puis, elles allèrent chez les Coirard sans avertir de notre arrivée qui surprit tout le monde. Nous eûmes ensuite recours à la vapeur pour revenir plus vite chez nous et fûmes de retour vers 8 heures.

Quelque temps avant cette excursion pédestre, nous fûmes invités à dîner à la Sumiane un certain soir d'octobre durant le congé de Xavier. Une pluie diluvienne vint présider à cette fête, mais elle ne fit qu'augmenter notre gaîté ; chacun « s'arma » de son mieux pour braver l'eau et la boue et il était vraiment pittoresque d'assister au défilé des invités portant sous le bras des souliers de rechange, vêtus de deux jupes superposées quant aux femmes et de deux pantalons quant aux messieurs ; après avoir barboté quelque temps dans un cloaque affreux, nous arrivâmes à la Sumiane où chacun s'empessa de remettre bon ordre dans son costume afin de paraître aussi proprement que possible (c'était relatif sans doute) à la table du festin. Charmante fut cette soirée où chacun apporta une bonne petite dose de gaîté. Le retour s'effectua dans de meilleures conditions, la pluie ayant cessé.

1902

On fait une plantation d'arbres fruitiers derrière le tennis.

Avril

Le 27 avril est un jour joyeux pour tous. Jean et Thérèse Estrangin, arrivés la veille d'Aden pour un congé de quelques mois, viennent faire connaissance de Val Brise, la nouvelle demeure des Durrand, qui est maintenant terminée et que l'on s'occupe de meubler ; c'est avec un grand intérêt que nous venons chaque dimanche en admirer les embellissements ; Thérèse et Jean sont très intéressés par la visite du nouveau logement. Nous passons une charmante journée tout

heureux de retrouver nos chers cousins absents depuis trois ans. Ils font connaissance de notre tennis et Jean, qui est passé maître au jeu, veut bien nous donner un spectacle gratis de son talent.

Cette journée du 27 est aussi émotionnante. C'est le grand jour des élections qui doivent avoir cette année une importance considérable. On les prépare depuis de longs mois. Tout ce qu'il y a d'honnête en France s'est uni dans un seul but : celui de renverser l'infâme ministère Waldeck-Millerand, la honte du pays, le ministère dreyfusard, le ministère sectaire qui a voté la loi contre les congrégations. L'action libérale avec son vaillant chef Mr Pion, a fait une ardente campagne pour le triomphe de nos idées. Les femmes françaises ont formé une ligue dans ce noble but. Conférences, quêtes, tout a marché de front et nous sommes maintenant à ce fameux jour où doit se jouer une si grosse partie. Nos messieurs ce matin ont accompli leur devoir électoral avant de monter à la campagne. On cause élections une bonne partie de la journée.

Signature : Isabelle (Fine)

Ecriture de Gabrielle Salles

Mai

Les élections, suivies du ballottage, ont retardé cette année notre départ pour la campagne. Nous n'y montons que le 13 mai ; à la Sumiane, on s'installe en même temps que nous, excepté les Estrangin : Jean a encore un accès de fièvre, il est plus prudent de rester en ville deux ou trois jours encore. Les Lavielle viennent à la Bonnette le 15, Salvat a fini de régler ses comptes électoraux ; il est temps qu'il jouisse d'un repos bien mérité. Les Alfred ne perdent pas la mauvaise habitude de monter toujours les derniers et ils ne viennent nous rejoindre que le 27 mai ; nous jouissons d'eux cependant tous les Dimanches.

Les fêtes de la Pentecôte nous réunissent encore cette année et le Saint Esprit, en descendant sur nous, nous inspire toujours de nous bien amuser ; inutile de dire si nous avons l'intelligence de ce don là.

C'est le soir de la Pentecôte, le 18 mai, entre 5 et 7 heures, que, réuni dans notre salle à manger, l'aréopage a décidé que nous nous amuserions chez nous le lendemain ; cette grave décision prise, tout le monde eut voix au chapitre pour organiser la journée du lundi ; aussi, grande cacophonie, c'était à qui crierait le plus fort pour faire prévaloir son avis ; pour satisfaire tout le monde, on établit le vote à main levée et c'est ainsi qu'on parvint à décider ce que l'on ferait le lendemain. Dîner ensemble dans notre salle à manger, les enfants au salon jaune, les places seraient tirées au hasard et les numéros pairs serviraient les numéros impairs ; le numéro 1 présiderait, le numéro 13 devrait faire un toast auquel répondrait le dernier numéro : 18 ; après dîner, grande séance de jeux sous la haute direction de Thérèse et de Jean qui les avaient appris à Aden ; après maintes discussions et interruptions, le projet fut définitivement adopté à l'entière majorité, nous nous séparâmes en nous souhaitant mille rêves d'or en attendant l'heureuse journée du lendemain.

19 mai

Elle commença par l'audition de la messe à 8h, puis, déménagement du linge de maison de la ferme chez nous, occupation bien prosaïque pour une journée qui doit être si poétique, enfin, à 10h, liberté de faire ce que l'on veut, la jeunesse gagne les champs et y fait une ample moisson de fleurs pour la décoration de la salle du festin ; chaque convive trouvera à sa place une fleur d'espèce différente tandis qu'Albert, décorateur en chef, écrira avec des bleuets ces mots sur la table : « Vive nous », composition d'un menu quelque peu pittoresque, préparation des jeux, cela sera suffisant pour occuper nos loisirs jusqu'à midi et demi, heure solennelle où le numéro 13 allait enfin échoir en partage à quelqu'un ; l'émotion n'était pas la même pour tous : Salvat, toujours à l'affut de quelque bonne affaire, avait composé un toast en vers qu'il vendait 20 sous au profit d'une bonne œuvre, son œuvre eut pas mal de succès et les acheteurs, tranquilles désormais sur leur sort, tirèrent sans crainte dans le sac à surprise ; il avait été convenu qu'on ne regarderait son numéro qu'à la salle à manger, mais la fraude se glisse même dans les milieux les plus honnêtes et je connais certaine jeune fille qui, ayant tiré un numéro peu à son goût, s'empressa de le remettre dans le sac pour l'échanger contre un autre ; Maman tira le fatal numéro, c'est elle donc qui, au dessert, porta le fameux toast composé par Salvat, le voici :

« Les grands superstitieux craignent le nombre treize
Mais dans ce cher milieu, je me sens bien à l'aise
Chassons le mauvais sort, appelons la gaîté
Des chers amphitryons, je bois à la santé.

Xavier, mon cher ami, crains-tu le nombre treize ?
Non, ton beau bataillon de l'avoir est fort aise
Avec ce numéro vole au champ de l'honneur
De devenir son chef n'aurais-tu le bonheur !

Rimons encore un peu sur ce numéro treize
Pour nos deux exilés Jean et pour Thérèse
Souhait de prompt retour et de postérité
Le bonheur, votre exil vous l'aura mérité.

Chassons le noir souci, rions du nombre treize
En famille gaîment que notre cœur s'apaise
Restons unis toujours, que nos âmes soient sœurs
Je bois à notre union, le plus grand des bonheurs. »

Inutile de dire si le dîner fut gai, rien n'était plus drôle que de voir une dame servant un monsieur, lui mettant sa serviette, lui donnant les plus fins morceaux, le servant à boire, etc. etc. Le dîner fini, nous descendîmes au salon prendre le café, puis les messieurs jouèrent au billard jusqu'à l'heure des jeux ; ils durèrent jusqu'au soir et causèrent une hilarité générale ; les airs sifflés, les additions dans les bouteilles, la course aux pommes de terre pour les messieurs et la couse des dames avec des œufs dans des cuillers, autant de jeux amusants et très hygiéniques pour l'hiver,

mais rien n'excita tant l'hilarité que les dessins au tableau noir, le homard de Jean et le tigre de Papa resteront légendaires, personne ne pouvait deviner ce qu'ils avaient voulu représenter. Papa avait même écrit le nom de l'animal mais si illisiblement qu'il fut obligé de nous aider à le déchiffrer. Le jeu des brioches fut assez drôle aussi, il fallait manger une brioche suspendue à une ficelle sans y mettre les mains, je ne sais quel est celui des six concurrents qui fit le plus de grimaces et de contorsions !

Tous ces jeux avaient eu lieu dans la grande allée ; nous descendîmes ensuite au tennis pour la course au lapin, les messieurs, pieds et mains liés, devaient attraper un lapin ; malheureusement, la jeunesse de celui-ci rendit la course trop facile et par conséquent moins intéressante.

La fraîcheur du soir nous fit rentrer au salon où nous attendait un nouveau jeu ; entre la porte du salon et du billard était tendu un drap avec deux trous, il fallait deviner à qui était l'œil, le nez, la bouche ou l'oreille que l'on voyait à travers le trou ; les réflexions furent assez drôles quelquefois. Mais les meilleurs jours ont une fin et il fallut se séparer et reprendre ensuite les occupations sérieuses des jours ordinaires ; en attendant que quelque nouvelle distraction vienne encore s'offrir à nous, continuons à jouir ensemble de notre délicieuse vie de famille que nous aimons tant.

29 mai

Le 29 mai, jour de la fête Dieu, une touchante cérémonie nous réunit à Saint-Joseph ; Geneviève allait faire sa première Communion ; un grand omnibus nous transporta matin et soir jusqu'au Sacré-Cœur où nous pûmes jouir de la joie calme et tout à fait candide de Ginette.

9 juin

Le lundi 9 juin, tante Clotilde nous quitte pour aller assister à Valence à la Première Communion du petit Georges Vidal ; elle profite de cette petite fugue pour aller voir à Saint Marcellin son amie Madame Dutrait et à Romans sa tante Madame Ferrari, religieuse visitandine auprès de laquelle ma tante a fait toute son éducation ; ma tante Clotilde ne revient que le samedi 14 juin pour assister au dîner de famille qui nous réunit le soir même à Val Brise.

14 juin

Marthe et Paul pendent la crémaillère, rien n'est si charmant que ces fêtes de famille ; à 8h nous sommes tous réunis, les dames ont des fleurs dans les cheveux et des toilettes du dimanche ; après un excellent repas arrosé de champagne, au dessert, Salvat se lève et boit le premier à la santé de nos charmants hôtes:

« Lorsque d'un nouveau-né la famille s'augmente
Egayant le foyer d'un nouvel horizon
Tout le monde est heureux, la joie est débordante,
On fait un bon dîner et l'on a bien raison.

La Sumiane enfanta ce nouveau rejeton
Mais il faut qu'en ce jour l'un de nous le baptise
Au cottage coquet, il faut donner un nom
A partir de ce jour, qu'il s'appelle « Val Brise »

En nous abandonnant aux joies de la famille
N'allons pas oublier nos frères et sœurs absents
Qu'en leur honneur aussi le champagne pétille
Pour eux nos souvenirs de cœurs reconnaissants.

N'oublions pas non plus la bonne crémaillère
Qu'un usage charmant nous fait pendre en ce jour
Qu'elle serve longtemps dans la maison si chère
Dont l'hospitalité excite notre humour.

Des convives présents, je me fais l'interprète
Vous disant nos souhaits de joie et de bonheur
Pour nous, pour vos enfants, que ce beau soir de fête
N'ait point de lendemain, aimable belle-sœur.

Que c'est du fond du cœur que part ce vœu sincère
Pour nos deux chers amis, bonheur, prospérité,
Au nom de tous ici, chère sœur, cher beau-frère,
De nos amphitryons, je bois à la santé ! »

Puis, c'est au tour de Charles d'exprimer, au nom de l'Hospitalière, les vœux que nous formons pour Val Brise ; tante Clotilde est comme toujours notre poète fin et délicat :

« Près de l'ombrage séculaire
Au bord du murmurant ruisseau
Sous le grand viaduc de pierre
Que se passe-t-il de nouveau ?
Je vois ici, là, chose étrange
D'infatigables travailleurs
C'est tout un chantier qui s'arrange
Sous nos regards inquisiteurs
On creuse, on bâtit, puis s'élève
Et grandit par enchantement
La coquette maison qu'en rêve
On voyait revenir souvent.
Et le voilà, notre Val Brise,
Coquet et gentil à croquer
Enfin, il faut que je vous dise
Ce que j'entendais murmurer

Un de ces jours dans ces parages
Je promenais tranquillement
Quand j'aperçus dans les branchages
Tout un petit peuple bruyant
Deviser sur la chose faite
Le rossignol disait « ma foi
C'est est fait de notre retraite »
Et le pinson demeurait coi
Devant sa timide fauvette
Gardant son nid tout en émoi
Faut-il donc émigrer, mon frère,
Gémissait un bouvreuil pleureur,
De cette terre hospitalière
Devant ce peuple envahisseur ?
Non, mes amis, restez leur dis-je
La paix soit dans vos nids joyeux
Ici, par un heureux prodige
Enfants, oiseaux, vivent au mieux
C'est un nid de plus sous l'ombrage
Qui s'étale à vos yeux charmés
Petits oiseaux, au gai ramage,
Pour le fêter ce soir, chantez ! »

Mais une fête ne saurait être complète sans un morceau de chant ; Jean Estrangin se lève et entonne les couplets composés en chœur cet après-midi à la Sumiane ; nous nous sommes inspirés de l'air de Cadet Roussel.

« C'est vraiment un plaisir exquis
De nous trouver tous réunis
A cette table hospitalière
Pour suspendre la crémaillère
Ah ! Ah ! oui vraiment
Marthe et Paul sont de bons enfants

Déjà le champagne mousseux
Pour le baptême religieux
Avait pétillé dans les verres
Aujourd'hui c'est la crémaillère
Ah ! Ah ! oui vraiment
Marthe et Paul sont de bons enfants

Avouons-le bien franchement
Val Brise est un séjour charmant
Nos hôtes surent bien le faire

Digne de cette crémaillère
Ah ! Ah ! oui vraiment
Marthe et Paul sont de bons enfants

Mais ils ont fait encore bien mieux
En le peuplant d'enfants joyeux
Thérèse, invitons les ma chère
Pour pendre une autre crémaillère
Ah ! Ah ! oui vraiment
Marthe et Paul sont de bons enfants

Belle jeunesse sans souci
Un jour vous ferez votre nid
Et tout près de nous, je l'espère,
Vous pendrez votre crémaillère
Ah ! Ah ! oui vraiment
Nous sommes tous de bons enfants »

La soirée fut aussi joyeuse que le repas, chants, piano, rien ne fut oublié ; nous nous retirons vers les minuit. Paul allume des feux de Bengale sur notre route et jusqu'au bord du ruisseau des Aygalades, l'effet en est très joli.

18 juin

Nous recevons cette après-midi notre amie Jeanne du Seigneur qui, comme les années précédentes, veut bien nous accorder quelques jours. C'est pendant son séjour que ma tante Clotilde a ses frères et sœurs à dîner ; cette journée du dimanche 22 juin restera dans le souvenir de tous à cause de l'accident de voiture arrivé à Monsieur et à Madame Charles Ferrari ; ils arrivaient du côté des Aygalades et étaient devant la ferme, monsieur Charles venait de mettre pied à terre lorsque le cheval, effrayé par le roquet de notre paysan, tourna brides brusquement ; le coupé versa. Fort heureusement, madame Ferrari, prévoyant la chose, avait sauté de voiture. Seul, le cocher fut à terre, sans trop de mal ; on parvint à relever le coupé dont une portière était brisée de haut en bas et un brancard cassé ; pendant ce temps, quelques-uns d'entre nous couraient après le cheval auquel l'émotion avait donné des jambes au lieu de les lui couper. Cet accident n'eut pas de graves conséquences et la journée se termina mieux qu'elle n'avait commencé.

24 juin

Alfred nous offre d'aller revoir la Grande Vaquière ; inutile de dire si la proposition est acceptée avec enthousiasme ; nous avons gardé un si bon souvenir de notre partie de l'année dernière que nous ne demandons qu'à recommencer. Lever à 4 heures et départ à 4h1/2 dans un omnibus au nombre de 15 : tante Marie, Louise, Noélie, Marthe et Paul, Thérèse et Jean, Lily, Isabelle, Jeanne du Seigneur, Papa, Maman, Loulou et moi ; Albert enfourche sa bicyclette et nous précède en

gare de Saint Louis les Aygalades. Nous envahissons deux compartiments de troisième classe. Les chants commencent : des chants sacrés car nous avons à côté de nous des « pèlerins » et il faut les édifier, puis, Jean fait le petit saint et entonne la grand-messe mais les chants profanes suivent bientôt et la gaîté eût été toujours crescendo sans une faim terrible que nous ne pûmes assouvir qu'à Miramas ; il était temps, nous allions tomber d'inanition ; notre voyage en chemin de fer n'offre pas d'autre incident que notre faim de loup. A Saint-Martin de Crau, nous attendons quelques minutes le train qui ramène Salvat de Pau, puis nous filons vers la Grande Vaquière dans deux breaks commandés ad hoc. Nous nous arrêtons quelques instants à la propriété de Madame Charles Ferrari, admirons le gros platane pris en photographie l'année dernière ; puis, de nouveau, fouette cocher, jusqu'à une belle allée bien ombragée, là, mettons encore pied à terre, allons voir l'ancien château de Vaquière, Paul le prend en photo puis Albert nous mène au parc mais quelle déception : des chênes séculaires gisent de tous les côtés, il n'est pas permis de commettre de tels actes de vandalisme ! En sortant du parc, nous retrouvons nos voitures, on se sépare en deux ou trois bandes, celle des marcheurs a peu d'amateurs, nous ne sommes que quatre, Papa, Paul, Albert et moi, nous marchons environ deux heures, traversant successivement de petites collines ou de vastes champs, les lapins abondent et rien n'est si amusant que de voir Elsa en arrêt devant eux, puis leur faisant la chasse. En arrivant au rendez-vous de chasse, Santa Fé, nous trouvons tous les nôtres reposant sur le divan, ils se décident à faire un tour avant dîner et nous allons ensemble du côté des étangs à une source claire et limpide au milieu des prés. L'heure du dîner nous rappelle bientôt au gîte, chacun de nous prend place à l'endroit que le sort lui a désigné, le repas est fort bon et fort gai, au dessert, Jean se lève et se fait notre interprète à tous en chantant à Albert, sur l'air des Présages, les couplets suivants que nous reprenons en chœur :

« A la Grande Vaquière, Grande Vaquière,
Nous sommes tous réunis, unis,
Dans cette garçonnière, ta garçonnière,
Qui donc nous a conduits, conduits,

C'est ce chasseur aimable
Au gibier redoutable
Buvons tous de concert
A la santé d'Albert (bis)

Puisque dès son jeune âge
Il fut toujours galant
Pour se mettre en ménage
Qu'attend-il donc vraiment ?

Nemrod infatigable
Ton accueil trop aimable
Nous fait dire ma foi
Que sera-ce chez toi. »

Les coupes de champagne s'entrechoquent et nous buvons tous à la santé d'Albert et à son mariage que tous nous souhaitons être le plus prochain possible. Le dîner terminé, nous nous précipitons sur le divan, les uns y dorment, les autres causent et rient ; puis, Albert propose une promenade du côté du pigeonnier, nous partons une dizaine, le soleil est chaud, aussi, nous arrêtons-nous avec bonheur à l'ombre d'un bouquet d'arbres, près des sources que nous étions venues voir. Au retour, Elsa attrape un jeune lapin et le tue, mais il faut hâter le pas car l'heure du départ est proche. A Santa Fé, nous y rafraîchissons avec bière et sirop puis nous montons en voiture, nous reprenons le tram à Saint Martin de Crau jusqu'à Saint Louis les Aygalades où l'omnibus nous attend pour nous ramener à la Viste où nous n'arrivons qu'après 8h1/2.

25 juin

Ce soir, jour de fête en l'honneur de Jean ou plutôt en l'honneur de ses quarante ans. Depuis plusieurs semaines, il ne cessait de dire à qui voulait l'entendre que le 29 juin, jour anniversaire de sa naissance, il recevrait tous les petits cadeaux qu'on voudrait bien lui faire ; la demande fut prise en considération mais, comme Jean devait être absent le 29, il demanda qu'on devança la cérémonie et déclara qu'il adopterait pour patron cette année, Saint Jean Baptiste, on pourrait donc lui souhaiter sa fête avant son départ. Les muses furent invoquées et, pendant quelques jours, chacun rivalisa d'ardeur pour rimer des malices à l'adresse de Jean ; la cérémonie fut fixée au 25 juin après souper, à cause de nos messieurs ; ce petit retard inquiéta je crois quelque peu l'intéressé car « passé le saint, passé la fête », mais, pour Jean, on pouvait faire mentir le proverbe, c'est ce que nous fîmes.

Le rendez-vous était à 9h ; nous partons chargés comme des baudets avec des lanternes vénitiennes au bout de longues cannes ; au pont, notre nombre s'accroît de Salvat et de Noélie, en approchant de la maison, l'un d'entre nous donne le signal convenu et aussitôt nous crions tous à tue-tête, sur l'air des lampions, « Estrangin, Estrangin, c'est Estrangin qu'il nous faut, o... o...o...o... ». Nous faisons un tel vacarme que les domestiques effrayées demandent ce qui se passe, Thérésine croit même à l'approche de bandes révolutionnaires ; on les rassure. La prière du soir a paraît-il manqué de sérieux ce soir à la Sumiane, le fou-rire gagnait successivement tout le monde et c'est Jean, le seul, qui ne s'expliqua pas la cause du fou-rire qui acheva la prière.

Jean, qui fait toujours tout avec calme et sérieux, et comprenant qu'il est le héros de la fête, demande un fauteuil et écoute avec complaisance les compliments qu'on lui débite. Nous commençons par un chant, c'est une parodie sur l'aire du jeune Henri, des sifflets d'un genre tout particulier servent à accompagner le chant ; à mesure qu'on souffle des bandes de papier multicolores se gonflent et se déroulent en l'air et en avant et de petits singes font de la gymnastique à l'extrémité de ces bandes qui se roulent à nouveau lorsqu'on cesse de souffler, mais voici la parodie appliquée à la vie de Jean :

« Jadis habitait en Provence
Un petit gars à l'air mutin
Vrai gamin (bis)
Qui promettait en abondance

Vertus, valeur
Et surtout très bon cœur

Gâté, choyé dans sa famille
Il vivait plus heureux qu'un roi
Croyez-moi
Et sur sa figure gentille
On devinait
Tout ce qu'il désirait

On le nommait Jean le bon diable
Il avait de fort beaux cheveux
De grands yeux
Pour son malheur chose incroyable
On le disait
Et l'enfant s'en ventait

Il était prompt à la menace
Mais avait des retours charmants
Par moments
Et s'empressait de bonne grâce
Quand on faisait
Tout ce qui lui plaisait

Ainsi croissait le petit homme
Et ses défauts croissaient aussi
Quel souci !
Et je m'en vais vous dire comme
Se dissipa
Ce mauvais petit gars

Pour compléter la triste histoire
Au régiment le voilà pris
Sapristi !
A quelle suite de déboire
Maudit soit Niort
Et son malheureux sort

Et dans Paris, la grande ville
Il mange jusqu'au dernier sou
Pauvre fou !
Et de sa poche tout ça file
Par un grand trou
Il n'a plus rien du tout

La mer alors dans sa détresse
Lui montre au loin Madagascar
Par hasard
Et pour secouer sa paresse
De grand enfant
Il devient commerçant

Arrive enfin quatre-vingt seize
Et par bonheur, un beau matin
Le destin
Lui fait rencontrer Thérèse
Coquin de Jean
N'en méritait pas tant

Il abandonné son vieil homme
Pour revêtir l'homme nouveau
Vraiment beau
Plus fier qu'un roi dans son royaume
Il rend jaloux
Certes bien des époux

Et voilà le gendre modèle
Le cher beau-frère, le neveu
Vertueux
Et le cousin ! ah ! dam ! quel zèle
Pour le choyer
Et pour le pomponner

Ainsi de ma scabreuse histoire
La morale repose ici
Dans ceci
Que jamais vous ne devez croire
Espoir perdu
Dans un hurluberlu

Après la vie passée, il fallait un règlement de vie pour l'avenir ; Isa lui lut sur une bande de papier touchant terre, tant il y avait de recommandations, ce règlement de vie qui devait le faire marcher à pas de géant dans la voie de la perfection :

« I A ton sommeil t'arracheras
 Au chant du coq exactement
II Bonne prière tu feras
 Agenouillé dévotement

- III Ta toilette ne durera
Que demi-heure seulement
- IV A ton balcon n'apparaîtras
Que vêtu convenablement
- V A déjeuner ne mangeras
Qu'un morceau de pain seulement
- VI Dans la journée t'occuperas
Tout à fait sérieusement
- VII Tes belles-sœurs respecteras
En bannissant le tutoiement
- VIII Du téléphone n'useras
Qu'en sujet grave seulement
- IX Auprès de Loulou ne tiendras
Que des propos édifiants
- X De ta bouffarde n'useras
Qu'aux jours de fête seulement
- XI Au boston tu ne répondras
Qu'avec des atouts abondants
- XII En équipage ne prendras
Que ta Thérèse seulement
- XIII Chez Basso ne demanderas
Que léger repas à deux francs
- XIV Et ton âme se nourrira
De Lacordaire de Ravignan
- XV Ton argent tu conserveras
Pour nourrir plus tard tes enfants
- XVI Quand la fièvre t'agitera
Redeviens souple, obéissant,
- XVII Avec grand soin tu resteras
Dans la manche de belle maman
- XVIII En ta conscience descendras
Pour pleurer tes égarements
- XIX Et puis ta couche inonderas
De chaudes larmes seulement
- XX Et nuit et jour tu gémiras
Sur ton passé malédifiant
- XXI A l'avenir imiteras
Salvat Lavielle et Paul Durrand. »

Mais les malices n'étant pas épuisées, il restait encore à offrir nos petits cadeaux de fête, chacun accompagné d'un quatrain ; Lily avait commencé par quelques vers malicieux

« C'est enfin votre fête
Ou du moins je le crois

Car, si de bonne foi,
Je faisais une enquête
Pour savoir, des deux saints dont vous portez le nom
Lequel a la faveur d'être votre patron
Je verrais, j'en suis sûre
Qu'ils méritent tous deux
Dans la même mesure
Ce titre précieux
Laissez-moi vous le dire
D'un éclat tout pareil en vous on voit reluire
Les austères vertus
Du grand saint Jean-Baptiste
Et peut-être encore plus
Celles du virginal saint Jean l'Évangéliste !
Mais arrêtons-nous là
Car votre modestie
S'effarouche déjà
De cette flatterie
Vous détestez dit-on les fades compliments
Et plein de sens pratique
En anglais exotique
Vous trouvez bien meilleurs les plus simples présents
Que ma lyre, à regret, garde donc le silence
Et recevez les dons que vos regards malins
Depuis un bon moment, avec impatience,
Cherchent entre nos mains. »

Puis, chacun s'avance, offre son souvenir et débite son quatrain ; le petit chien Betzy et l'âne Gadichon, les deux favoris de Jean, sont aussi de la fête. On interprète leurs sentiments, Betzy donne une croix d'honneur en récompense des bons soins dont Jean l'entoure :

« De vos bontés, ô mon cher Maître !
J'ai le cœur reconnaissant
Qu'à votre cou je voudrais mettre
Le noble prix du dévouement »

Jean a la manie de vouloir cirer ses souliers lui-même pour lui faire la cour, Gadichon lui offre une boîte de cirage de la meilleure marque :

« Nous qui faisons si bon ménage
Mon cher cocher, pour mes sabots,
Quand vos pieds seront assez beaux
Vous me passez le cirage ! »

Puis Salvat s'avance un pistolet à la main :

« Nouveau Guillaume Tell, ô tireur émérite

Reçois ce souvenir de tes admirateurs
Lorsqu'il te servira, nous nous enfuirons vite
Nous mettant à l'abri, évitant des malheurs. »

« C'est pour vous divertir
Aux bains de la Bonnette
Que je viens vous offrir
La famille complète. »

C'est une gentille famille de canards que Noélie offre à Jean comme compagnons aquatiques, car Jean craint la solitude dans l'eau encore plus que sur terre ; à Aden, il ne prenait des bains qu'avec un petit caneton ; Noélie poursuit :

« Quand il plonge son corps dans l'eau de la baignoire
Jolis petits canards amusez cet enfant
Mais quand il a trop soif empêchez-le de boire
Rendez-le bien gentil comme un petit Saint Jean. »

Faisant allusion à un cochon tirelire, Paul gonfle un cochon en caoutchouc qui peu à peu se dégonfle et donne à Jean ce sage et pratique conseil :

« Vous m'avez si bien engraisé
Qu'avec peine vers vous j'avance
Si vous n'avez plus de prudence
Je meurs et vous êtes ruiné. »

« Ce joli petit animal
Dans ton cœur veut une place
S'il a déjà plus d'un rival
Ce n'est pas ça qui l'embarrasse ! »

C'est un petit chien noir à mécanique qui s'avance vers Jean pendant qu'Albert adresse à Jean cette supplique en sa faveur.

Lily a acheté le matin même en ville un ballon rouge d'enfants et c'est avec un petit air tout malicieux qu'elle vient l'offrir à son beau-frère :

« Entre ce ballon rouge à l'allure idéale
Et votre esprit subtil, vous ferez un concours
Mais la lutte entre vous ne sera pas égale
A que pèsera moins, vous le vaincrez toujours. »

Louise, en personne grave, préconise les lectures sérieuses, mais, avec Jean, elle prêche, je crois, dans le désert ; cependant, elle ne désespère de rien et lui fait don de quelques brochures, les plus ennuyeuses que Marthe ait trouvées chez son libraire :

« Ces œuvres seront bien placées
Sans aucun doute, en votre main,
Pour répondre aux graves pensées
Dont votre esprit est toujours plein. »

Thérèse et une multitude de petites poupées bien alignées sur un rang :

« Vois donc cette brochette
De nos nombreux enfants
Elle est vraiment rien chouette !...
C'est un commencement. »

Le sel et les cigares ont en Jean un amateur fameux, Marthe lui en donne une bonne dose :

« Voici le sel de la sagesse
Et des cigares parfumés.
C'est bientôt sans qu'il y paraisse
Vous deviendrez Jean bon fumé ! »

Lily a confectionné un extrait d'ail très fort ; c'est un parfum qu'aime beaucoup Jean :

« Voyez donc si je suis aimable !
De mes dons vous êtes comblé !
Sentez ce parfum délectable
Que pour vous j'ai confectionné ! »

« Prenez ce fin tissu mon gendre,
Et dans vos récits merveilleux
Aux jeunes esprits curieux
Garez ce qui ne peut s'entendre. »

Il faut dire que la vie passée de Jean est fort intéressante et on ne peut plus faite pour aiguïser notre curiosité, c'est en voile en gaze verte que notre tante Marie lui donne pour l'engager, hélas, à être plus réservé dans ses narrations.

La distribution des petits cadeaux terminée, Jean nous remercie en termes qu'il s'efforce de rendre émus ; nous passons la soirée ensemble ; cette fête, pas banale du tout, nous laissera un bon souvenir.

1^{er} juillet

Jeanne du Seigneur a pris part à cette fête de famille ; quel regret de ne pas pouvoir la garder toujours ; elle est si simple et si gentille qu'on ne voudrait pas la voir partir, elle ne peut être toujours des nôtres malheureusement, et c'est aujourd'hui qu'elle nous quitte, nous la ramenons Isa et moi au Sacré-Cœur de la rue Thomas où l'on doit venir la prendre.

9 juillet

Jour de chaleur extraordinaire ; de mémoire d'homme on ne se souvient pas d'avoir eu si chaud ; le thermomètre monte ici à 37 degrés, à la Bonnette à 38 degrés, à Sainte-Marthe à 40 degrés ; nous ne sortons de la maison que le soir après sept heures, l'air est étouffant ; on croirait entrer dans un four ; la journée entière se passe dans la maison, c'est à qui trouvera l'endroit le moins chaud, les unes s'installent à la salle de bain, d'autres au billard, Loulou et Isa se réfugient à la cave où la température est encore fraîche : 18 degrés ; elles y passent la journée entière. La maison est hermétiquement fermée pour éviter le moindre rayon de jour, on se croirait dans un sépulcre.

21 juillet

La matinée se passe dans les transes. Charles est à Aix où il subit son dernier examen de baccalauréat ; il revient à une heure après midi sans bruit ni trompette, les cris de joie poussés par Isa au milieu de notre dîner nous apprennent le succès de Charles ; nous descendons féliciter le nouveau bachelier. La satisfaction est générale et les plans de voyage vont avoir beau jeu.

Dans l'après-midi du 21, visite de Monsieur et Madame Maurice Ferrari qui nous laissent pour deux jours leur fils Jean ; pendant ce court séjour le petit Jeannot trouve le moyen de tomber dans le lac et, pour éviter une sermonne, il se sèche au soleil ; cette aventure ne l'empêche pas d'apprécier son séjour à la Viste et, en partant, il demande à tante Clotilde de vouloir bien faire un nœud à son mouchoir pour ne pas oublier de l'inviter encore au mois d'octobre après la rentrée des pensionnaires ; si rentrée il y a, car avec cette infâme loi sur les associations et le décret Combes à l'appui, qui sait s'il y aura encore un ordre religieux en France dans deux mois d'ici ; chaque jour, les journaux nous apprennent de nouvelles fermetures d'écoles congréganistes ; la Bretagne résiste, les paysans sont sur les routes pour barrer le passage aux gendarmes et aux commissaires de police ; à Paris, de grandes manifestations ont lieu, notamment celle des femmes françaises qui a occasionné une bagarre Dimanche 27 juillet ; naturellement la police protège les socialistes et les révolutionnaires et c'est au nom de la justice et de la liberté que l'on expulse les religieuses de leurs couvents malgré les cris 1000 fois répétés de « Vive les sœurs ! ».

Signature : Gabrielle (Salles)

Écriture d'Isabelle Fine

24 juillet

Sortie des pensionnaires du Sacré-Cœur ; Claire a obtenu le prix de sagesse. Cette année, la distribution des prix aurait pu s'appeler distribution des couronnes ; les élèves, pour venir en aide aux familles des sinistrés de Saint Pierre la Martinique, ont sacrifié leurs prix ; on en fait simplement la proclamation et après avoir couronné les lauréats, on leur donne une carte imprimée sur laquelle sont inscrits leurs succès.

28 juillet

Nos messieurs descendent en ville ; aujourd'hui ont lieu les élections municipales ; des fraudes avaient eu lieu lors du dernier vote en 1900 ; plusieurs conseillers municipaux avaient été cassés par le Conseil d'Etat, notre maire socialiste de triste mémoire, Flaissières, donne sa démission avec le conseil municipal ; la ville de Marseille, sous sa déplorable administration, s'est grevée de dettes. Il a l'audace de se mettre encore à la tête d'une liste digne de lui. Tout ce qu'il y a d'honnête se groupe autour du nom de l'avocat Chanot, conseiller général. L'Action libérale a plusieurs des siens figurant sur cette liste ; Salvat avait été proposé comme conseiller, mais il est sans doute trop bon pour faire partie de ce groupe, auquel on se rallie par raison, mais qui n'est pas le rêve des gens de bien ; on n'en veut pas. Nos messieurs remontent dans le break de Paul Durrand.

29 juillet

Il y a ballottage ; Chanot pourtant est élu au premier tour avec deux de sa liste ; certainement nous aurons la victoire dimanche prochain, Flaissières fait une triste figure et la liste libérale a une importante majorité.

4 août

Aux urnes ! Aux urnes ! C'est le grand devoir du jour ; on le comprend et c'est avec plaisir qu'on entend dire que telle ou telle personne est revenue des eaux ou d'une villégiature en Suisse pour accomplir son devoir d'électeur ; on dit que vingt marseillais sont revenus d'Allevard pour déposer leurs bulletins dans les urnes. Les messieurs reviennent par le train bondé de gens venant de voter ; ils se tiennent debout dans les couloirs qui regorgent de monde.

Vers le soir, nous recevons mon oncle Maurice Ferrari, venu de Sénéguier, château situé près de Lançon où il passe l'été, pour aider au triomphe de Chanot. Il nous demande l'hospitalité pour la nuit et inaugure la nouvelle chambre de réserve qui se trouve près de la salle à manger des Salles. Après souper, nous devons faire nos adieux aux Salles qui vont respirer durant un mois l'air pur des montagnes. Saint Béatenberg, petit village suisse dominant le lac de Thorin, a fixé leur choix et ils nous quittent pour prendre l'express de 11 heures. La campagne va perdre avec eux la moitié de ses charmes.

5 août

Enfin, victoire ! Flaissières est renversé cette fois-ci : toute la liste Chanot a été élue. Les élections se sont faites sur la liberté d'enseignement, aussi, le triomphe nous cause-t-il une grande joie.

6 août

Marie-Clotilde et Juliette vont passer trois jours à Saint Barnabé avec ma tante Rey.

11 août

Une de mes amies, Marie Guérard, m'invite à passer quelque temps chez elle ; je séjourne deux jours à la Candolle, aux Caillols.

L'Hospitalière compte un habitant de plus ; mon petit cousin Joseph Ferrari vient parmi nous faire un séjour pendant que son père est en Italie avec deux de ses enfants.

13 août

Grand événement ! On essaye aujourd'hui les tramways sur la ligne Saint-Louis Saint-Antoine. Depuis nombre d'années, nous soupirons après eux, maudissant les omnibus de Marcellin, inexacts, toujours bondés de monde, fort désagréables pour monter à la Viste. Dès que nous entendons la trompe d'un tram, nous nous précipitons au portail et c'est avec un sensible plaisir que nous voyons les voitures filer devant la maison. Plus grande encore sera notre satisfaction lorsque nous les verrons s'arrêter à notre porte car nous avons fait une pétition de concert avec les habitants du quartier de la scierie et nous avons obtenu un arrêt au portail. Un dimanche matin, nos messieurs et quelques habitants de la Viste ont marqué avec un délégué de la direction des tramways, les endroits d'arrêt sur le parcours.

16 août

Papa, maman et Geneviève vont faire connaissance de Sénéguié, propriété appartenant à Monsieur Charles de Garam. Les Maurice Ferrari s'y trouvent dans le moment. Ils s'arrêtent le soir au Canet où nous avons passé la journée ; les Coirard, durant l'absence de cousine Berthe et de Jeanne, nous ont invités à dîner ; cousin Paul s'y trouve étant en vacances. Les deux absentes sont à Saint-Nectaire ; Jeanne y prend les eaux. Charmante est cette journée, nos cousines sont très gentilles, Louis nous amuse et nous communique sa gaîté. Nous faisons de la musique, chantons du Botrel, puis prenons des photographies.

3 Septembre

Les trams ! Les trams ! Telle est notre première pensée ce matin après celle de Dieu, du moins, il faut l'espérer. Nous nous précipitons aux fenêtres en vêtements plus ou moins légers et nous pouvons enfin constater que cette fois, ils circulent vraiment. Ils sont bondés de monde ce premier jour. Pour notre compte, nous les utilisons ferme : ils doivent s'arrêter maintes fois à notre porte. Les heures de départ sont fixées au cours Saint Louis et à Saint Antoine, à l'heure et dix, à la demie et à moins 10 mn, donc trois par heure dans les deux sens. Le soir, à partir d'une heure un peu tardive, il n'y a un départ que toutes les quarante minutes. Le dernier tram part à 10h10 de la ville à 9h50 de Saint Antoine. Les voitures pour le moment s'arrêtent au passage à niveau.

Signature : Isabelle (Fine)

Un petit fait oublié : Charles et Louis Coirard ont fait la semaine dernière une partie à la Sainte Baume. Ils devaient partir le 29 août à 1 heure pour faire leur excursion ; le temps pluvieux les

arrêté ; fort ennuyé du contretemps et ne pouvant renvoyer leur partie aux jours suivants à cause des voyages projetés, Charles alla voir Louis au Canet dans l'après-midi et ils décidèrent d'aller coucher à Aubagne et de partir le lendemain de grand matin de leurs pieds mignons pour la Sainte Baume en passant par le pic de Bretagne. Nous allâmes au Canet de notre côté pour voir les Coirard et nous trouvâmes nos jeunes gens tout entraînés. Ils nous revinrent le dimanche 31 ; Charles arriva au milieu du dîner ; nous avions les Decormis qui étaient venus passer la journée.

Rédactrice : Gabrielle Salles

4 Septembre

Nous revenons de notre voyage toujours plus enchantés de la Suisse, nous sommes restés trois semaines à Saint Beatenberg, puis, pendant dix jours, avons mené une vie de Juif errant ; avons vu Mürren, la petite Scheidegg, les chutes du Giesbach, celles du Rieschenbach près de Meringen, passé le Brunnig, navigué sur le lac des quatre cantons jusqu'à Lucerne, puis toujours en bateau à Fluelen, de là, à Goeschenen pour admirer les tunnels en spirale de la ligne du Saint Gothard ; pèlerinage à Notre Dame d'Ensiedeln où Xavier vient agréablement nous surprendre, allons avec lui à Zurich et à la belle chute du Rhin, retour par Aarau, Berne, Genève où nous rencontrons cousin Léon d'Astros, à Lyon, on nous confie Lolotte Coirard. Arrivée à Marseille, à 10h20, sur 11 colis, un seul nous a suivis. C'est ce qui nous donne $\frac{3}{4}$ d'heure de retard pour remonter à la Viste, nous n'y arrivons qu'après minuit. Les Alfred nous attendent, mais hélas ! nous ne devons pas longtemps jouir d'eux. Le soir même, l'oncle Alfred, tante Clotilde, Isabelle et Charles partent pour les Pyrénées ; nous les accompagnons en gare de Saint Antoine ; notre nombre accru des habitants de la Sumiane, de Val Brise et de la Bonnette forme un cortège vraiment important.

Signature : Gabrielle (Salles)

Écriture : Isabelle Fine

20 septembre

Nous revenons de voyage après avoir vu Montpellier, Toulouse, Luchon, Lourdes, Cauterets, Bagnères de Bigorre, Pau, Biarritz, Fontarabies, Saint Sebastien, Bayonne, Cambo, Saint Jean Pied de Port, Pouy, Arcachon et Bordeaux.

25 septembre

Nous avons à dîner une cousine italienne, de Port Maurice, Thérésine Levreri, que mon oncle Léonard Ferrari a mené passer quelque temps à Marseille en revenant d'Italie. C'est une jeune fille de vingt-cinq ans, ne connaissant pas un mot de français ; maman et mon oncle Léonard, qui est venu déjeuner à la Viste avec sa femme et son petit Joseph, alimentent la conversation. Chacun de nous a appris une petite phrase italienne pour lui débiter, Juliette même lui dit : Bonjiorno.

Signature : Isabelle Fine

2 octobre

Adèle veut fêter ses quinze ans par un goûter sortant un peu de l'ordinaire, la fête ne peut avoir lieu le 29 septembre, jour anniversaire de sa naissance, elle est remise au jeudi suivant 2 octobre ; une table est dressée sur la terrasse, les 9 pensionnaires et 3 des enfants y prennent place, pendant ce temps, Isabelle compose à la hâte un toast à l'adresse d'Adèle, il se fait quelque peu attendre mais n'en est pas moins applaudi par tous ; du reste, le voici :

« Amis, connaissez-vous l'histoire
De celle qu'on fête aujourd'hui ?
En interrogeant ma mémoire
Je vais vous la conter ici.

La bonne ville de Marseille
Était fière il y a quinze ans
Car il naissait cette merveille
Que tous ici nous aimons tant.

Charmante fut dès sa naissance
L'enfant bénie du Seigneur
Très douce coula son enfance
Dans la gaieté, dans le bonheur

Bon cœur et charmante nature
Possédait la très douce enfant
Notre adèle, je vous le jure,
Fit des conquêtes à ce moment.

Mais un beau jour, le petit ange
On ne peut s'expliquer comment
Fut changé, la chose est étrange
En un démon récalcitrant

Sur cette époque mémorable
Jetons un voile bien discret
Car ce n'est pas à cette table
Qu'il faut révéler ce secret.

Il fallait bien se divertir
Pour enterrer ses quatorze ans
Et... dame ! il fallait un peu rire
On le comprend parfaitement.

Bien grandes furent les fredaines
De notre petit diabolin
Mais c'est de l'histoire ancienne
Aujourd'hui, il n'en reste rien.

Car avant-hier l'enfant chérie
Voyait ses lubies s'envoler
A quinze ans on change de vue
Adèle l'a déjà prouvé.

C'est maintenant la jeune fille
La plus parfaite du logis
Gracieuse, aimable et gentille
Adèle est tout depuis mardi.

Et bientôt, ma chère Adeline,
Poindra le fameux lieutenant
Tous ici, cousins, sœurs, cousines,
Buvons à lui fort gentiment. »

Il faut accuser pour Adèle bon nombre d'idées romanesques que partagent avec elle Madeleine et Paule et le lieutenant de vaisseau est pour l'instant l'idéal de ses quinze ans. Adèle, contrairement à notre attente, nous prodigue aussi ses largesses, Charles, qui avait composé quelques vers piquants, ne put les exhiber publiquement, c'est donc à la sourdine que nous en prenons connaissance :

« En ce jour autour de la table
Les convives se sont pressés
Pour te fêter, Adèle aimable,
Et pour manger des fours glacés.

Car lorsque le cœur se dilate
L'estomac se dilate aussi
Il faut l'emplir en toute hâte
De bons gâteaux, de fruits confits.

Et nos cœurs sont joyeux, Adèle,
Comme ceux de tes invités,
Notre estomac n'est plus rebelle
A se complaire en tes bontés.

Mais... étouffons la voix du ventre
Pour écouter celle du cœur
Il ne faut pas qu'un reproche entre

A la Viste un jour de bonheur.

Nous te portons de bonne grâce
Nos vœux pour tes quinze printemps
Que la vertu trouver te fasse
Un capitaine de quinze ans. »

La fête terminée, chacune fait ses derniers préparatifs de départ car c'est le jour de la rentrée au Sacré-Cœur de Saint Joseph, à 5 heures, l'omnibus se mit en branle, nous accompagnions sa nombreuse et joyeuse barquée ; le soir, au retour, la maison semble déserte tant il y a de tranquillité, de calme.

5 octobre

Odon de Samatan nous invite à dîner à sa campagne de Château-Gombert ; le temps incertain ne nous permet pas d'y aller à pied par les collines et nous devons avoir recours à deux voitures ; en allant, arrêt de quelques minutes au S.C. pour embrasser nos pensionnaires ; chez Odon, vers midi, dîner, puis promenade dans sa colline pendant 3h1/2 environ, sa propriété s'étend jusqu'au pied du sommet de l'Etoile de Château Gombert ; nos deux messieurs, voyant que le temps se met au beau, nous quittent là pour regagner à pied par la colline, notre chez nous, ils font deux heures de marche.

Après la visite de la propriété, visite de la maison que Charles ne connaît pas, puis goûter, et, à 6h moins le quart, fouette cocher pour la Viste, avec Charles dans le coupé à cause d'un semblant de rhume ; c'est ce qui nous sauve la vie ; arrivés dans la campagne après avoir passé le pont, à l'endroit où le chemin domine le pré de 1m 50 à 2 m, la première voiture fait la culbute et roule dans le pré ; Anibal, le patron cocher qui conduisait le coupé arrête aussitôt notre voiture et vole au secours des sinistrés, avec Charles, nous imitons son exemple ; il est 7h1/2, on n'y voit goutte, Charles court chercher des lanternes à la ferme, Louise et Joseph arrivent en toute hâte. Le break est tombé sur le flanc, fort heureusement, il n'était pas vitré sans cela, l'accident eût été des plus graves ; Maman est la première sur pied, puis tante Clotilde, Loulou ne peut sortir car Isabelle lui barre la portière ; c'est cette dernière qui nous donne la plus grande inquiétude, elle est tombée à la renverse et ne répond pas d'un instant à nos demandes réitérées, pendant ce temps, tante Clotilde à genoux dans l'herbe implore Saint Joseph pour Isa : « Saint Joseph ! Isabelle, Saint Joseph, priez pour nous, ayez pitié de nous. » Isa daigne enfin revenir de son étourdissement mais c'est pour nous dire d'une voix languissante « Laissez-moi ! Où suis-je ? » ; enfin, nous parvenons à la mettre sur pied, elle souffre du dos et de la poitrine, elle a dû recevoir Maman et tante Clotilde dessus car Loulou n'a aucun mal, elle s'est arrangée de façon à tomber assise et à ne pas être écrasée entre la terre et tante Clotilde, son vis-à-vis. Maman et tante Clotilde sont contusionnées à la figure, Isa a une écorchure au menton et Loulou un égratignure au nez, c'est dans cet état que nous regagnons la maison où nous attendent papa et l'oncle Alfred ; jusqu'au souper et pendant la soirées on soigne les blessures avec de l'arnica ; le break ne peut être relevé, on le laisse là jusqu'au lendemain ; les chevaux et le cocher n'ont pas eu de mal ; le lendemain, pèlerinage sur le lieu du sinistre mais trop tard pour voir le break, nous le regrettons d'autant plus qu'on s'était

proposé de le prendre en photographie comme au moment de l'accident avec les victimes contusionnées gisant de tous les côtés, nul doute que cette photo eût été un des plus beaux ornements de ce journal !

On se demande la cause de l'accident, les deux lanternes étaient-elles allumées ? Le cocher était-il en pleine possession de son esprit ? Toujours est-il le grand coupable, il s'est engagé dans l'abîme 10 mètres avant l'endroit où, perdant l'équilibre, la voiture a versé ; il aurait dû s'en apercevoir et arrêter ses chevaux au lieu d'aller toujours de l'avant ; on a très bien senti la chose dans l'intérieur du break et on l'a vu venir car, avant la grande secousse finale, il y a eu 2 ou 3 petites glissades. « Nous y allons » disait Maman, « ça y est, Saint Joseph » reprenait tante Clotilde, « protégez-nous ». Grâce à sa protection, il n'y a pas eu de jambes ou de bras cassés, chacun s'en est tiré relativement à bon compte ; Loulou a été un peu brisée le surlendemain de la chute ; tante Clotilde a une épaule endolorie et s'est donné un coup tout autour de l'œil droit, aussi a-t-elle un œil profond ! Maman s'est ressentie peu longtemps du brisement général, mais, par contre, elle a le côté gauche de la figure abîmé et Isa, qui n'a plus rien au menton, souffre encore de son dos écrasé. On a juré de ne plus aller en voiture dans ce chemin. Le 6 au matin nous recevons la visite des Albert, Durrand, Estrangin ; on vient s'apitoyer sur la triste mine des blessés.

Signature : Gabrielle (Salles)

Écriture : Isabelle Fine

19 octobre – 26 octobre

Les Salles nous ont à dîner avec la famille Decormis. Triste journée causée par le départ pour Bombay de Jean et de Thérèse Estrangin. Après la grande messe (c'est dimanche) ils s'arrêtent quelques instants chez nous avec les habitants de la Sumiane, Lily tire deux photographies de nous tous, puis nous nous réunissons pour la dernière fois sur la terrasse, on forme un rond et on cause un moment ; papa, l'oncle Benjamin, Charles et les petits font leurs adieux aux Estrangin. Tante Léonie, ses deux aînées, maman et moi partons après déjeuner pour le bateau où nous retrouvons les voyageurs avec toute leur famille. Le départ fixé à 4h1/2 est retardé à cause d'un accident survenu à la chaudière du « Tonkin » ; Jean nous glisse à l'oreille qu'on ne pense pas partir avant 1h du matin ; il est 5h1/2, nous donnons le signal du départ car cette longue attente ressemble à une agonie et il vaut mieux y couper court. La séparation est bien pénible pour tous ; nous plaignons bien tante Marie et Marguerite Estrangin, la sœur de Jean qui l'avait suivi à Aden après la mort de sa mère et qui reste cette fois-ci car cette vie des colonies n'est guère faite pour les jeunes filles.

Personnellement, nous sommes aussi très affectées de ce départ, Jean et Thérèse vont faire un grand vide à la campagne ; notre affection pour eux n'a fait qu'augmenter durant cet été. Thérèse la possédait déjà dans de bonnes proportions, il semble maintenant qu'elle a atteint les sommets. Quant à Jean, nous ne le connaissions pas beaucoup jusqu'à cette année. Il était allé couler sa lune de miel sur l'Océan et, à Djibouti, durant le congé qui suivit cet exil, nous le vîmes peu, sa mère, malade à Lausanne et qu'il devait avoir la douleur de perdre pendant son séjour ici, le retenait loin de nous, ce n'est donc que cet été que nous avons pu étudier de près et goûter les charmes de

notre cousin. Il était l'âme de la campagne cet été, les jeunes filles particulièrement l'entouraient ; c'était une tirelire à histoires ; nous lui faisons raconter certaines anecdotes de sa jeunesse... fort amusantes... toujours complaisant, il répondait bonnement à nos innombrables questions.

Avec les gens sérieux, il prenait ses airs des grands jours ce qui nous amusait beaucoup, avec la jeunesse, il les abandonnait volontiers. Enfin, il se faisait tout à tous et s'était si bien logé dans l'affection générale qu'il emporte avec lui des regrets qui ne disparaîtront qu'à son prochain retour, dans 3 ans^{1/2}. Nous cheminons un moment en revenant du bateau avec sa sœur Marguerite qui a passé ces derniers jours à la Sumiane et qui retourne à Sion où elle loge maintenant ; durant cet été, elle est venue quelque fois à la Sumiane, soit séjourner soit passer des journées et par ricochet, l'Hospitalière l'a vue souvent.

1^{er} novembre

Nous avons fêté papa et Alfred le 28 octobre ; Papa veut faire revivre une bonne tradition de famille qui s'est perdue depuis quelques années. Pour la Toussaint, on avait l'habitude au temps de nos aïeux, de faire des dîners substantiels. En gens sensés, nous trouvons qu'il ne faut jamais abandonner les bonnes traditions, aussi acceptons-nous volontiers la proposition que papa nous fait de fixer désormais la St Alfred gastronomique à ce jour-là. Papa fait royalement les choses ; nous invitons les Salles à venir le fêter avec nous et nous faisons un bon petit dîner où le dessert fait bonne figure : la pièce montée, une corne d'abondance en croquante a beaucoup de succès ; elle est digne de son nom car, le soir, en revenant de vêpres, nos voisins de la Sumiane, de la Bonnette et de Val-Brise peuvent jouir des restes nombreux. Le champagne a coulé à pleins bords. Saint Alfred doit être le plus grand saint du paradis...

C'est la première année où nous restons si tard à la campagne ; généralement, le 15 octobre, la rentrée du tribunal nous rappelait en ville et nous laissions les Salles seuls maîtres de céans ; cette année, papa s'est laissé toucher par nos ardents désirs et nous ne partions pour la ville que le 4 novembre. Régulièrement, l'après-midi, on joue au tennis, après goûter, on se promène, puis on se groupe au salon jaune autour de la grande table, on lit, on travaille ou on cause. Après dîner, nous y passons la soirée. Le salon jaune est une pièce que nous affectionnons beaucoup ; nous y avons passé et y passons encore des moments charmants. Cette année, il a pris un air tout à fait coquet. Tante Léonie a fini de recouvrir le meuble usé et il y a quelque temps, on a inauguré les nouveaux meubles ; chacun a bien fait quelques colonnes aux sièges mais l'ouvrière principale, devant laquelle toutes les autres s'éclipsent, c'est ma tante, qui a tiré l'aiguille sans relâche depuis un an pour la communauté. Gabrielle a le second prix de travail. Maman et moi, entraînées par l'exemple de ces ouvrières infatigables, avons brodé un tapis pour la grande table du milieu, recouverte jusqu'à maintenant par une vulgaire toile cirée, aussi nous complaisons-nous encore plus dans notre salon jaune. Nos soirées d'automne sont remplies cette année par des parties de cartes où le 31 tient le record et a détrôné le boston traditionnel. Ce salon possède douze aquarelles faites par mon grand-père Fine. Il avait passé son talent de dessinateur à mon oncle Edouard, son fils, maintenant assistant du supérieur général des Jésuites à Rome ; une Vierge à la chaise faite au crayon, se trouvant dans la chambre de papa et de maman, est son œuvre.

Signature : Isabelle Fine

2 novembre

Nous profitons de la présence de nos messieurs pour organiser une grande promenade comme les années précédentes à pareille date de jour de la Toussaint : grande délibération dans la salle à manger des Fine pour voter le but de la promenade ; on décide d'aller à Aix.

Départ à pied de la campagne à 8h1/2 au nombre de huit : l'oncle Alfred, tante Clotilde, Isabelle, Charles, Papa, Maman, Loulou et moi. Temps des plus agréables en 1h1/2 à Bouc Cabriès où nous prenons le train jusqu'à Aix, nous y arrivons vers 11h. En sortant de la gare, apercevons une députation des Coirard qui était venue attendre notre oncle d'Astros arrivant de Marseille par le même train que nous ; ne voulant pas les gêner par notre présence, ralentissons le pas, puis à l'hôtel de la Meule Noire, le plus renommé de la ville, excellent déjeuner ; drôle de garçon qui voudrait ne nous voir boire que du vin, l'eau est mauvaise à Aix nous dit-il.

Vers midi et demi nous nous dirigeons du côté des Bosquets, campagne des Drujon ; nous y trouvons cousin Jules, cousine Amélie, Elisabeth et les trois derniers enfants ; Anna, l'aînée de la famille, est partie depuis peu pour le noviciat des dames du Sacré-Cœur de la Ferrandière (près de Lyon) ; les trois garçons sont au collège, Jules et Léon chez les Pères Jésuites à Monaco, car depuis la loi de juillet 1901, les jésuites ont abandonné tous leurs collèges en France et en ont ouvert d'autres à l'étranger sur la frontière ; le second des fils Drujon, Maxence, est à la Seyne chez les Pères Maristes, il se destine à la marine ; deux des fillettes sont au Sacré-Cœur depuis cette année.

Pendant notre visite, Lisbeth téléphone aux Coirard de venir nous voir chez eux, nous jouissons ainsi pendant plus longtemps de tous nos cousins et cousines ; à 4 heures cependant il faut se dire adieu ; nous allons à pied par les collines jusqu'à Luynes, cousin Paul Coirard est notre guide ; Gabrielle, Madeleine et Louis sont aussi de la bande ; promenade très agréable au début, mais trop précipité à la fin ; l'heure du chemin de fer nous talonne ; nous entendons siffler notre train et nous avons encore pour 20 minutes de marche, c'est une véritable débandade, une course folle jusqu'à la gare ; heureusement il y a un croisement de trains et celui de Marseille a du retard, nous arrivons juste à temps pour sauter dans un compartiment mais Papa et Maman manquent à l'appel ; les Coirard retournent à Aix et nous à Saint Antoine, les adieux n'ont pas été longs ! à Gardanne, l'oncle Alfred et Charles vont voir de compartiment en compartiment si Papa et Maman sont ou non dans le train, on les trouve en tête du train, ils viennent nous rejoindre. A Saint Antoine vers 6 heures. Journée agréable et peu fatigante malgré notre course folle vers Luynes.

Le soir, avons les Alfred à souper, c'est charmant, le lendemain soir, nouvelle réunion chez nous pour savourer ensemble un lièvre blanc envoyé par Xavier, il ya quelque temps, c'était un chamois que nous avons savouré et dont chacun avait eu sa part ; mais nos réunions à la campagne touchent à leur fin ; les Alfred retournent en ville le 4 novembre, les Lavielle et les Durrand partent aussi ce jour-là. Pour nous, nous rentrons en ville quelques jours plus tard, le 10 novembre ; c'est aussi ce jour là que tante Marie et Lily quittent la Sumiane.

Signature : Gabrielle (Salles)